

Petit et Méchant

Blaise Gauquelin

Petit et Méchant

L'ALTIPLANO

Texte révisé par Serge Bourdin et Camille Poiré

© L'ALTIPLANO, 2007
ISBN : 978-2-35346-017-5

www.laltiplano.fr

*Merci à Emmanuelle Trecolle
et Dominique Choisy*

À Chaël

« Désormais, il faudra parler de *Jugendpolitik*. »

Branau

Paris

Avant

Contrairement à l'idée répandue, les filles ne sont pas toutes jolies. Il y a même deux vieilles. À titre personnel, je ne les connais pas encore. Mais certains de ces invités ont un visage célèbre. Chacun des dix remplit ce rôle que votre écran lui dicte. Fraîche conduit le petit monde pendant une demi-heure, nous longeons un grand mur. Derrière, voici la propriété du gros. Les phares jaunes se posent sur un imposant portail et de beaux arbres centenaires. C'est une allée qu'ils bordent. Après quelques mètres, un petit château du XVIII^e siècle se détache de l'obscurité. On distingue son propriétaire sur les marches du perron. Le lieu est dix fois plus impressionnant que dans mon imagination. On nous accueille et nous prie d'accepter une visite rapide.

Le petit troupeau obéit et nous pénétrons dans une première pièce assez vaste. Le choix de chaque babiole obéit à une histoire, toute pièce répond à un thème littéraire. L'obèse nous offre un cours d'une belle heure sur ce marathon d'un kilomètre. N'importe quel bronze installé dans un coin des trente salles de cette garçonnière coûte plus cher qu'un an de salaire de cadre. Quand je vais demander une augmentation dans trois mois, on comptera certainement en tableaux, lustres et poignées de porte sacrifiés. C'est bien de savoir pourquoi on travaille. Le gros nous étouffe de commentaires et d'anecdotes. La rougeur ridicule de ses joues de porc gras. La vision repoussante de sa bite enfouie sous des couches de bourrelets.

« Mesdames, Messieurs, si vous le voulez bien... »

À petits pas, la troupe bigarrée suit son guide jusqu'à une porte travaillée en trompe-l'œil, au fond d'une pièce dédiée, si l'on en juge par les races d'animaux empaillés et rassemblés façon *joyeuse campagne*, à la chasse à courre en Angleterre. Une fois tous ses amis massés derrière le seuil, le gros crie « Lumière! »

C'est un théâtre de deux cents places sur trois étages de balcons. La reproduction exacte d'une petite salle italienne sur laquelle notre obèse est tombé il y a trois ans, dans un quartier de Florence.

Les travaux sont achevés depuis deux semaines seulement et nous sommes les premiers à poser les yeux sur ces beaux rideaux rouges. Tout est construit suivant les plans de l'original, avec les mêmes matériaux et dans les mêmes dimensions.

Le gros sourit, sans retirer son havane de la bouche et en se frottant les mains. Il pose son cul sur une chaise du premier rang. Sur leurs sièges de l'orchestre, les hôtes se fanent autour de moi. L'inauguration acoustique de ces murs va bientôt débiter. La lumière du lustre se meurt alors doucement. Le rideau s'ouvre sur un grand musicien assis seul, devant son piano. Le dandy nous salue et c'est à Chopin que l'on demande alors de compléter la médiocrité mégalomane des lieux. Je ne connais pas la musique. Assis au second rang, j'imagine la putréfaction achevée des morceaux d'aliments prisonniers dans les poils de l'intimité du gros. *Le Coup de vent sur la tombe* annoncé n'aura pas balayé dans tous les coins. L'extrait est d'ailleurs court, le maître de maison remercie le malheureux pianiste et nous invite à passer à table. L'assemblée applaudit. J'ai désormais très faim. Envie d'un boudin noir épais.

Dans le petit salon, la conversation oscille entre la présence des juifs à la télévision et les infinis problèmes que pose l'homosexualité de ces mêmes personnes à leur entourage, sans que les deux

thèmes jamais ne se mêlent ni que l'on choisisse définitivement de creuser l'un ou l'autre. La table est immense, longue, étroite. Les invités se placent de chaque côté, je me retrouve en son milieu exact, face à Fraîche. Notre hôte pose sa graisse en son bout. À la droite de Fraîche, derrière le grand chandelier ayant appartenu, nous informe-t-on, à Louis II de Bavière, gît la Carlant, restes vivants d'une starlette des années soixante, tels qu'on a pu les voir sur les plages de Cannes, lors des beaux jours du festival et dont on se demande aujourd'hui ce qu'ils sont devenus. Ils considèrent en ce moment la rangée de couverts en argent et une assiette en porcelaine de Meissen. La Carlant me fait peur, on dirait un dragon de l'île de Komodo. Son nom figure au générique d'une petite dizaine de films, aucun d'entre eux ne reposant toutefois sur les étagères croulantes de la cinémathèque. La notoriété de l'actrice est surtout due à sa formidable, bien qu'involontairement comique, interprétation d'une consommatrice de papier toilette, dans une publicité de la fin des années quatre-vingt. Surprise sur la lunette lors de poussives évacuations, elle s'ébrouait alors d'un slogan resté dans les annales du bon goût. La Carlant ressemble aujourd'hui à ces peluches de fond de placard envoyées aux enfants d'Afghanistan. Elle fait rouler ses gros yeux et siffler un cheveu à chaque plat qu'on lui présente. À ses côtés,

La Morne discute avec le pansu. Je suis entouré de la spécialiste du septième art et de celui qui, je crois, assure la chronique politique et qui penche à droite, politiquement comme physiquement. Parc, le présentateur pour qui je travaille, est installé en fin de table, face à nous, entre Jan Olsen et Mademoiselle Jeanne : un GI muni de très grands yeux clairs et une fille qui a un accent.

J'ai du mal à me concentrer sur le carpaccio d'autruche aux noix. De nouveau, mes yeux se posent sur Fraîche. Son regard croise le mien. Il fait partie de ces gens dont on imagine le visage une fois vieux. « Et toi Balthazar, tu sucés de la bite ? » me demande-t-on. J'ai l'impression d'être l'une des tomates cerises qui composent une belle grappe, et d'être mûre au point de venir m'écraser sur un terreau glacé. Toute l'assistance se tait et me regarde.

« Ben... oui, entre autres choses » sera ma réponse. Je sens bien qu'à peine prononcée, cette dernière va entraîner de beaux éclats de rire.

« Entre autres choses, mon loup ? »

Debout, Fraîche s'adresse à la cour :

« Écoutez ça mes amis, notre nouvelle recrue lèche les fions sans distinction. »

Chez les apôtres en présence, le bruit provoqué par l'ouverture de la braguette de Fraîche n'entraîne aucune réaction. Ce dernier se tourne,

monte sur sa chaise et tend sa lune un peu flasque au-dessus des assiettes. Face à la corolle, je reste interdit. L'assemblée s'en remet au gros. Le boursofflé fume son cigare. Derrière des lunettes voilées par les traces de doigts, les yeux plissent sous la fumée. Après un long silence pesant, sa fente, dessinée par la génétique en cul de poule dans le bas du visage, expulse finalement : « Mon jeune ami, je vous laisse prendre contact. »

Sans un mot, les animaux de Pavlov se lèvent et tombent leur culotte. Parc offre un sourire puis prend la porte. Une invitée habillée en rouge le suit. Le gros la scrute. « Vous avez sûrement abusé des douceurs dans vos années de fraîcheur. Je croyais pourtant que le goût du sucré s'installait avec l'âge. »

Ma petite tête rousse se retrouve entourée des huit doubles brioches, penchées au dessus des couverts à l'heure du trou normand. Le gros préside une table de trous du cul. Six d'entre eux me font face ; j'en ai un de chaque côté. Sur ma gauche, les longs cheveux blonds de la spécialiste du septième art pendent sous son crâne. Elle ne se tourne pas vers moi et on dirait une statue créée volontairement par Méduse dans une posture ridicule. Ses mains sont posées sur les genoux, sa jupe est remontée. Ses seins fermes se dessinent sous un maillot de corps griffé. Mais de profil, son postérieur est vraiment

laid. L'exemple parfait de la culotte de cheval précoce et bien dissimulée. Car malgré la cambrure, la peau d'orange fait des vagues. D'un ton pète-sec, le souverain des croupions m'ordonne :

« Balthazar, vous allez monter sur la table et honorer ces illustres offrandes. »

Je me fous à poil prestement et roule mes vêtements dans un coin de la pièce. N'imaginant aucune issue possible à ce gang-bang d'anulingus, je grimpe rapidement sur l'immense nappe en soie. L'idée de protester ne m'effleure pas, je suis à cul, littéralement. Je vais lécher des fentes à pralines. Peut-être vais-je aller jusqu'à aimer ça.

Mes soixante kilos se tournent d'abord vers la spécialiste du septième art, avec qui je n'ai pas, jusqu'à présent, échangé autre chose qu'un bonjour appuyé, lors de notre départ tout à l'heure. La table est assez grande pour que je m'installe face à elle. En me déplaçant sur les genoux, je frotte mon propre trou à celui de Fraîche. Mon nez est désormais à deux centimètres de ce à quoi je dois m'atteler. Je renifle et cela ne sent pas la merde du matin. Ça fleure bon le savon. Voilà une fille sensible aux plus petits détails. De toute façon, j'avais observé ses cheveux, qu'elle avait propres, aussi. Les gens qui ont les cheveux sales ont l'anus sale en proportion. Les gens qui ont les cheveux sales, comme le gros, sont en général fainéants. Ils

se lavent le corps péniblement après avoir flâné au lit en écoutant la radio, puis se regardent devant la glace avec un air mauvais en se disant qu'*un jour de plus ou de moins*. Les gens enrobés ont d'ailleurs plus souvent les cheveux gras que les gens maigres, la graisse d'un individu pouvant être le signe d'une tendance au renoncement à l'effort physique élémentaire. Mais la spécialiste du septième art est propre, bien léchée. Je n'aurai donc pas, au moment d'entamer mon premier ouvrage, à me poser de sottises questions de santé. Je sors la langue, pour goûter. Comme ses miches sont disproportionnées, je peux les agripper à deux mains et tenir fermement la chose, tout en fourrant. Je décide d'appliquer à chaque trou une technique différente. J'appellerai la première *technique de la ventouse*. Je fais le tour du sphincter avec le bout de la langue, et mes lèvres se referment sur la corolle, très dessinée, qui ressort bien. Le tout se rétracte. Les deux mains posées sur la table, le propriétaire du château me regarde comme il doit observer sa cuisinière à l'ouvrage, son jardinier tailler les rosiers ou son père mourir sans aide, sur un lit d'hôpital. Je ne laisse pas passer l'air, j'applique un suçon à l'anus. La spécialiste du septième art le gonfle et le dégonfle, sans un soupir. Je joue avec ma salive et tente d'avalier l'objet. Je fais remonter le sang puis je relâche. La femme de Loth vacille sur sa chaise. Le gros me fait signe de passer

au voisin, un ballon masculin plus important, usé d'une quarantaine d'années.

Mission est célèbre. Cela fait des années que ses mocassins à glands traînent sous la climatisation des plateaux. Il est assez beau. Ses cheveux sont bouclés et bruns, habilement négligés, et ses yeux bleus sont ceux d'un chien battu. Il est grand et bien construit. Mais il est bête. Du genre à se meubler chez Roche Bobois et à tenter désespérément de savoir qui l'a, en absence, appelé sur son cellulaire. Il est un peu braque aussi. Il déteste en général tous les livres qu'il chronique. Il n'est pas plié en deux sur sa chaise comme son ancienne voisine. Il en tient fermement le dos de ses deux mains épaisses, alors que son corps forme un angle presque droit. Ses fesses sont assez fermes, même si un début de relâchement leur refuse le label *beau derrière*. De là où je suis, je ne peux pas voir ses mollets, mais je les imagine blancs, assez charnus et à moitié recouverts par de la fine chaussette montante. Une chemise brune dépasse de son pull et recouvre joliment les fesses. C'est charmant. Cela lui fait comme une frange de fille. Là encore je m'approche, quand la spécialiste du septième art se redresse et descend de sa chaise. Elle part retrouver Parc et celle habillée en rouge. Je me tourne sur le dos et me glisse entre les jambes de Mission. La tirelire est fine et habitée par beaucoup de poils noirs. J'ai d'ailleurs du mal

à aventurer mon visage dans sa forêt. Afin de tâter le terrain, j'y glisse alors un pouce. Cet anus horribilis est petit et tout fermé. Je lèche le doigt, un léger parfum d'excréments s'attarde. Je n'éprouve aucun dégoût. Il faut retourner masser doucement la chose, alors que j'écarte la voie de mon pouce gauche et de l'index. Ce sera la méthode du *manège enchanté*. Il ne faut pas brusquer l'animal, il convient de l'appivoiser. C'est que ce derrière-là est un derrière connu, une trousse qui peut rapporter gros, il nous faut la choyer. Double chance au grattage : concentration requise au tirage.

Je pose ma tête dans l'assiette de Mission. Je suis au-dessous de la cible. J'humecte de nouveau mon pouce. Je sens que le littéraire tremble un peu et qu'il agrippe sa chaise. Lorsque j'enfonce doucement le doigt dans l'anus, l'homme plie ses genoux et tente de fuir la caresse. Le joufflu vient brusquement s'écraser sur mon visage et l'assiette en porcelaine, renversant du Petrus sur la nappe. Le supplicé émet un soupir de relâchement. Mes cheveux trempent dans l'huile d'olive, je m'accroche à ses cuisses. L'entrée des artistes est désormais ouverte et il tente de s'empaler sur ma langue. Mission trouve bientôt mon nez et, seul, nous fait tourner boutique. Il me chevauche le museau, de fait.

J'imagine les traits impassibles du gros. Les invités doivent commencer à fatiguer. J'ai du mal à

croire que Mission puisse être en train de se branler la sortie sur mes naseaux, le pantalon en accordéon et les chevilles emmêlées dans le slibard. Ses poils me grattent le menton, que je lui propose bientôt, histoire de respirer un peu. Ma barbe de trois jours semble plaire à l'étalon. La tête penchée en arrière, j'ai ses couilles sur les yeux, son épais sexe mou me balaye le front. L'assiette me scie la nuque et je la précipite au sol. Mission frotte de gauche à droite, de haut en bas. J'ai un peu honte. Mon pied fait valdinguer un chandelier. Le gros parle :

« Parfait cher ami, parfait. Mais ne soyez pas trop égoïste, faites tourner, faites tourner. »

L'homme s'arrête. Il saute de sa chaise. Je penche ma tête du côté droit pour ne pas croiser le regard du gros. Je replie les jambes. Mission remonte son pantalon en client de prostituée fautif, qui prend la route afin de retrouver sa femme. La chose est entamée depuis un bon quart d'heure déjà et les statues sont toujours statiques. Tous ces connus ont de la discipline. Je suis tout près du gros et, en me redressant, je croise son expression vitreuse. Je reconnais les fesses de La Morne et de la vieille Carlant. Leur présence est obscène, respectable. On a le droit de *faire cela* même lorsque les rides voudraient nous l'interdire.

J'essore mes cheveux et l'huile me goûte sur les épaules. Au lieu des plumes et du goudron, avoir

du sang d'autruche sur la tête. J'en étale un peu sur mes seins. Je rampe à un mètre du gros, j'ai devant moi une boutique qui embaume l'eau de Cologne. La Morne est prêtre. Il possède un derrière sec et daté : rassis. Je me demande ce qu'il fait là. À soixante ans passés, il a dû peser le pour et le contre. Son plissé est coriace comme la foi. Je caresse le gris de ses cuisses. Je lèche l'alcool. L'homme d'église n'a aucune réaction : ni contraction ni décontraction. L'amour de Dieu, je l'ai sur le bout de la langue. L'origine du monde, c'est la merde. Pour l'obliger à réagir, j'invente la *technique de la croix*. Mon index gauche entrouvre ses fesses pendant que le droit s'enfonce. Aucun signe de sa part, toujours. Son sphincter ne se contracte pas. Les cannes ne vacillent pas. Il est secret comme le service de communication du Vatican, ouvert et silencieux comme une chapelle. Je joins un second doigt, je branle froidement, le cul-terreux explore le cul-béni. Puis je sens l'outil. Toujours, la même odeur. Les lavements s'autorisent peut-être aujourd'hui jusque dans ces derrières-là. Interrogatif et assis en tailleur sur la table, je regarde le gros, en attente d'instructions. Mais La Morne descend doucement de sa chaise et se fagote avec application. Il se saisit de sa veste, me regardant droit dans les yeux. Pendant de longues secondes, j'observe sa démarche gracieuse, ce signe de la tête adressé à son

hôte. La porte s'ouvre sans un bruit sur une lumière plus vive. Et se referme avec délicatesse.

Accrochés au mur, ils me scrutent, les deux portraits monumentaux de personnages du XVIII^e siècle. Leurs faces impassibles ont dû en voir défilier, des tableaux comme le nôtre. Des paires encore alignées, la première est la plus repoussante. Si l'on devait comparer notre brochette à ces plateaux repas servis aux collégiens dans les cantines de quartiers difficiles, la première serait la purée d'épinards, la seconde la côte de porc servie mal décongelée, tandis que les deux dernières constitueraient une double ration de dessert, chourée à un sixième. Je m'attaque à la Carlant : il n'y a pas à tortiller. Et je le crois : rien n'est plus abominable que de fouiller le derrière d'un varan. Ça va être de la lèche syndicale. Je vais fouiner dans les faubourgs en pensant aux beaux quartiers. Elle a un bleu à gauche. Elle est – par chance – tellement raide sur sa paille, que le fion n'est pas facilement accessible. Elle n'a pas quitté son manteau en faux léopard vingt ans d'âge. Et contrairement au précédent ouvrage, le prochain ne sent pas la rose. C'est une fauverie. Carlant est excitée, à l'odeur c'est une évidence. Je rechigne. Le gros doit me relancer :

« Sucez. »

Il me faut assaillir. Je vais appliquer la technique du Kärcher : je fonce tête baissée dans le rival, qui ne doit plus l'être de qui que ce soit depuis la chute

du mur de Berlin. Je crache, j'avale et je lape. Et surtout, je ne réfléchis pas. Je tente par ces mouvements désordonnés de ne pas ressentir le dégoût physique. J'enfouis mon visage comme pour me cacher, les poings serrés derrière le dos. Le cheveu siffle sur la langue du varan. Le monstre passe ses mains dans sa crinière en poussant des cris rauques et nicotiné. « Oh oui ! Oh oui ! » Je tâte le déchet, je mange l'abject, l'innommable. En me retirant du point noir, en me tenant bien droit, je regarde le vieil animal se remettre. Du désir tressaille encore dans ce grand tas de rides. Le gros pose sur la montagne un regard bienveillant. Sur l'orée de sa porte de service, l'ancêtre jette une main pleine d'ongles tachetés par des restes de vernis caillé. J'ai mis mon beau visage dans ça. Mes yeux mouillent à leur tour. Carlant a fini sa scène. Titubante, elle descend de la tribune avec burlesque et grande difficulté, puis va, en dame du monde, remercier son metteur en scène inspiré. Je ne la regarde pas partir et me jette sur ce connard de Fraîche. Je l'ai pris par surprise : sa chaise vacille. Il se retourne et me saisit par les cheveux. Son visage bronzé et lisse s'anime pour me parler, et imite l'homme crédible à l'unique instant où il humilie la fille agenouillée :

« Tu n'es pas là pour usiner, ma pompeuse. Tu vas prendre ton temps. Il faut que tu sentes et que tu goûtes. »

Il m'a dit ça avec ses beaux yeux verts et sa tignasse bien ordonnée. Il prend le temps de retirer complètement son pantalon, laisse ses chaussures à terre et monte debout sur la table. Je reste assis en tailleur, il lâche une flatuosité, de confection apparemment préméditée. Il dépose maintenant cinq cents grammes sur la nappe. Alors que l'obèse n'oserait pas péter dans la soie sans rougir, Fraîche lui, mouise à plaisir dedans, colombine sans pudeur. Et cela sent. Le caca est donc là, mais il ne sera pas pour moi. Il sera pour encore plus petit : la femme de ménage, la technicienne de surface, celle qui va appliquer sa technique à cette surface, enfantée par d'autres. Bref, c'est pour la boniche, toute technicienne qu'elle est aux yeux des Académiciens. Mais déjà Fraîche s'en va. Étonné, je regarde la merde. Puis je regarde le gros.

« Continuez », m'assène-t-on. Je couvre d'une serviette ce qui est resté, donnant moi-même un peu plus de travail à la domestiquée.

Jan Olsen et Mademoiselle Jeanne m'attendent. Mademoiselle Jeanne est la prochaine case à cocher. Bien gaulée, bassin étroit, chatte rasée. Les Anglo-Saxons ont le respect du corps. Mais cette représentante s'est quand même rapidement adaptée, puisque la voilà debout devant moi. Ses petits seins s'écrasent sur le barreau de la chaise. Elle se courbe comme une chienne avant la saillie. J'ai la queue qui

frétille et j'aimerais, pour la première fois depuis le début de la cérémonie, mettre autre chose que ma langue dans cet accueillant coco-là. Je m'approche et m'assieds. J'observe la courbe aguichante de son dos. Ses cheveux bruns retombent sur des épaules plutôt larges, accentuant la minceur de la taille. J'agrippe cette dernière de mes deux mains. Son cul rebondi s'offre encore un peu plus à mon bâton qui, sans tarder, tente de le pénétrer. Mais le gros, très énervé, intervient vite.

« Puisqu'il vous est impossible d'aller jusqu'au bout d'un plaisir sans en troubler la singularité par des rites bestiaux, je me vois dans l'obligation de poser une calotte sur le coupable de votre distraction. Et croyez bien que je le regrette, moi qui préfère vous observer vaquant entièrement nu. »

Une servante fait son entrée, avec un objet semblable à un gant de toilette en fer, sorte de protection intime pour preux chevalier. Le tout-gonflé lui fait signe de vite me le poser, puis de se retirer. Deux bouts de ficelle rendent possible la réalisation d'un nœud autour du nœud. La bonne presse la moufle, qui prend la forme de ce qu'elle recouvre. Je ne sais plus quelle méthode appliquer. Mademoiselle Jeanne tremble un peu, comme quelqu'un qui rencontre pour la première fois une personnalité et qui s'exclame : « Enchantée ! » Peut-être n'aime-t-elle pas être là. C'est la gentille des bonnes familles,

qui fait copain-copine avec le personnel. Je vais appliquer la méthode du rappeur de Trappes : salivage à gros jets qui me permet ensuite de lécher du haut vers le bas, des lèvres à la naissance du dos. À l'application, j'entends un cri d'étonnement inquiet. Sans m'en rendre compte, je passe de la soumission à l'action, la ville redoute la banlieue mais mouille à l'idée d'être saillie par elle. Mon souhait est de donner l'impression d'un chien de berger encore tout étonné du cadeau qui lui est fait et qui, très vite, oublie que c'est de sa maîtresse dont il s'occupe. En haut, en bas, en haut, en bas, en haut, en bas, le travail est à la chaîne, long et répétitif. Meilleur ouvrier. J'usine et ma partenaire frotte sa petite poitrine au contact du bois. Elle écarte elle-même sa fesse droite d'une main. En haut, en bas, la tranche est tartinée. Mademoiselle Jeanne se retourne et pose un regard bienveillant de vierge sur mon menton emplis de bave. Je m'essuie avec le bras. Sur le front, elle vient me déposer un gentil baiser, sec et franc, puis saute à pieds joints, ramasse son linge et court vers la porte en minaudant et en pouffant. Cette conne, comme tous les yankees, est politiquement correcte.

Désormais, c'est la chaise vide de Parc qui m'appelle. Je suis un faon qui va boire au ruisseau et je lèche le bois recouvert, auparavant, par sa masse. La pensée de tous les trouffions importants assis au

fil des ans sur ces meubles Directoire m'enivre et je ferme les yeux. À l'heure du digestif, les aristocrates nombreux ont eu des vents sur leurs sièges. On comprend mieux la valeur actuelle de ce mobilier. Les odeurs qui les ont frôlés sont une chance, quand bien des tabourets ordinaires ne reçoivent que des senteurs aux accents de fritures. Je renifle et j'en oublie Jan Olsen. La forte odeur de ses pieds vient troubler assez vite ma quiétude.

Olsen est un grand sportif. L'entretien de sa viande exige trois heures quotidiennes de remuages. On ne rencontre pas ce type de personnes dans la vie, mais elles courent les couloirs des chaînes françaises de télévision. Il a les cheveux blonds mi-longs et les yeux sombres, sa peau est mate et des poils bien plantés encombrant ses avant-bras. Au naturel, une toison recouvre assurément jambes et torse, mais la mode en mannequinat, seule profession au monde où le diktat est féminin, est à la peau glabre. Comme les femmes donc, Jan Olsen se rase. Pourquoi les cuisses et pas les bras, on n'en sait rien, c'est comme cela. Il a un dos magnifique, ses fesses sont deux grosses pommes et quand il est habillé, c'est en vêtements de marque. Chez nous, le grand donne des conseils *bien dans ton corps, bien dans ta vie*. Il emploie des mots très compliqués que personne ne comprend, croyant par le procédé transformer ses bêtises en propos bien sensés. Le gros a le mérite d'avoir

instauré dans ses programmes la parité en matière de potiches. Et comme quatre-vingt-dix pour cent de ces dernières, Olsen se justifie en permanence. « Je ne suis pas que beau », semble-t-il nous dire.

Mais j'ai quand même envie de bouffer son trognon. M'attaquer à lui fait même monter chez moi une joie proche de celle que procure l'entame d'un pot tout neuf de pâte à tartiner. Il a le soupirail fermé. Au contact de ma langue, ce dernier se rétracte exagérément, l'air de dire que ce trou là n'est pas celui d'une fiotte. Je vais le cuire à l'étouffée. Pendant que la langue force le passage, je plonge mon visage dans les deux amas que je resserre. Le propriétaire est apparemment très stressé : il me refuse toujours l'entrée. Je suis un cygne dans la vase qui donne des grands coups de bec. Mais Olsen ne coopère pas. Son corps se dérobe bientôt à mes assauts et le sportif part avec un air triste et furieux.

Je suis plein. J'ai l'impression de faire de la lèche depuis une éternité. Mon gant de toilette en feraille pointe d'ailleurs désormais vers le bas, me procurant un mal de gland. Je fais l'enfant qui n'a pas fini son assiette et quémande une clémence à sa mère, par une moue fin-du-monde. Mais les derniers morceaux ne sauraient pourtant être gâchés. Quand on commence, on finit!

Le gros n'a même pas mis une main sur son petit paquet. Je me dirige d'une fesse vers celles de

Mélange qui n'a jamais cuisiné un steak de sa vie et s'assied plutôt dessus. Ancienne reine de beauté, elle s'est fait élire malgré un œil qui dit merde à l'autre. Elle est plus froide qu'un Findus : Fraîche l'appelle « le poisson mort ». De profil : une perche rendant l'âme sur un étalage de grande distribution. L'impression de baiser le coco d'un des faux Picasso. Sur sa chaise, elle se tient comme sur les podiums de Ploucland. Une main délicatement posée sur le barreau de bois, l'autre sur la hanche. Et bien sûr, le sourire figé imperturbablement collé aux lèvres. J'approche les miennes des siennes du bas, je renifle. Cela sent le Chanel n° 5. Évidemment. Je vais avoir du parfum plein la bouche : la crétine s'est elle aussi embaumé le trou de balle. Je place ma main sur mon propre derrière et à mon tour je louffe. Puis applique la paume sur l'entre deux de la pouliche. Pour une fille qui fait papier peint, la *pose de tapisserie* est adéquate. J'enduis donc avec application de ma colle salivaire l'ensemble du popo, lentement, de la naissance des cuisses à l'évaporation des reins. D'abord à gauche, puis à droite, sans oublier de découper la porte d'entrée. Le flamant rose n'a pas bougé. Une fois l'ensemble bien enduit, je me saisis d'une serviette en lin et la cale sur l'anus. La reine porte une jolie et éphémère création, originale, rafraîchissante, mais n'en a apparemment pas conscience : la voilà qui nous arrache déjà l'ouvrage!

Elle le jette sur la table d'un air pincé. Mon sexe dit définitivement bonjour aux porcelaines.

Il y a la chaise désormais vide de celle qui est partie avant la fête, puis l'arrière flapi d'Azerbib. Je me dirige vers mon dernier ouvrage. À chaque genou posé devant l'autre, j'ai mal. Azerbib est juif et homosexuel. Juif séfarade et homosexuel, donc homosexuel refoulé. Il a trois gosses, je le sais parce qu'il pose avec dans des revues sans texte. Ce sont les fruits du chantage affectif de sa mère plus que d'un amour charnel incontrôlable. Enchaîné, il a fait la carrière qu'il se devait de tracer : celle d'un brillant journaliste politique, dans un quotidien bourgeois. Il est capable de dire : « Tant que la France n'aura pas compris que cette génération née dans les grands complexes est une génération perdue... » Ce sera donc la méthode *pitbull*. Je me jette avec hargne et je mange. Le sang me coule bientôt sur les papilles, tandis que les hurlements du type envahissent les oreilles restantes. Azerbib tente d'échapper à l'assaut, mais mes deux bras l'enserrent. Je broie sa toute petite pendule de la main gauche. J'essaie de lui casser les œufs, alors que des molosses plus féroces que moi me repoussent violemment sur la table. Les assiettes valsent et le gros n'a pas bougé. Ses domestiques me retiennent allongé sur le dos, je cache mon entrejambe de nouveau gonflé. Debout, Azerbib constate les dégâts.

Son squelette est frêle, les cheveux raréfiés courent dans tous les sens et je ne peux m'empêcher d'en rire. Le journaliste se rue alors sur moi et m'assène de violents coups au visage, une fois, deux fois, dix fois. Mes yeux ne quittent pas les siens et je ne peux lire aucun plaisir chez lui. C'est dans l'ordre des choses, que de me corriger en pareille circonstance. Ses gestes ne sont pas précis et ses mains s'abattent bientôt sur mes côtes, de plus en plus vite et de plus en plus fort, jusqu'à transformer le respectable notable en une folle hystérique. Il presse mon sexe dans son écrin. Je suis forcé d'émettre le cri attendu. Satisfait, Azerbib part et les domestiques le suivent. Je reste seul avec le gros.

Je me redresse et il se lève.

« Vous êtes une sacrée nature », juge-t-il. Ce sera sa conclusion. Il gagne enfin, lui aussi, la porte des cognacs. Je retire l'objet de fer. Il faut des vêtements pour partir et je retrouve les miens dans un coin de la pièce. Une fois habillé, je me dirige vers la sortie de service. J'entends des rires jaillir du salon. Selon le majordome, une voiture m'attend derrière la demeure. Dans l'Alfa bleue, une vitre fumée me sépare du chauffeur. C'est la belle auto du gros. J'observe d'abord l'allée de tilleuls dans la nuit et mes yeux se ferment, alors que nous passons la grille. On connaît mon adresse.

Vienne

Après

Il y a des maisons rectangulaires égrainées dans la campagne. Le chef de cabine a annoncé notre descente, dans un ciel dégagé. Alors que les roues de l'A320 vont bientôt rencontrer ce sol qu'elles embrassent plusieurs fois par jour, mes petits yeux angoissés voient défiler la signalétique jaune sur les bords du tarmac. À l'extinction du signal *attachez vos ceintures*, je ne distingue plus que des Autrichiens dans cet avion si français au décollage. « Ach Och », un gros blond rougeaud, enlaidi par une chemise qui ne se fait plus, éjecte des mots comme autant de crachats au visage de sa voisine. Mon ventre me torture, *l'angoisse de l'inconnu* m'assaille et un baiser d'Egon vient se poser sur mes lèvres. Les yeux brillants, je lui souris. J'extrait mon petit sac des coffres à bagages, unique témoin d'une vie

désormais derrière moi. « Au revoir », me lance d'ailleurs l'hôtesse de l'air à la porte de l'appareil. Je ne sais pas encore que c'est le dernier mot de ma langue maternelle que je serai autorisé à entendre, sorti d'une autre bouche que de celle d'Egon. Et ce, avant plusieurs années. Le marbre brille, qui recouvre le sol de l'aéroport. Pas de papiers gras dans les coins, pas de cigarettes écrasées sur les rebords des fenêtres. Et une angoisse m'étreint de nouveau soudainement, lorsque la voix des arrivées et des départs inonde le vide de son flot d'indications, en allemand, puis en anglais. Je m'arrête à un stand de souvenirs. Il y a des boules en chocolat avec la tronche de Mozart enroulée autour. Sur des boîtes en forme de violon sont dessinés des danseurs de valse et le sourire énigmatique de Sissi attire l'œil sur de vulgaires mugs en faïence.

« Voilà tout ce qui reste de la culture autrichienne.

» Ici, on n'aime pas trop les artistes quand ils bougent encore. On les préfère lorsqu'ils ne peuvent plus se défendre et qu'on est libre d'en faire ce qu'on veut. Les mettre sur des chocolats pour faire vendre, par exemple. »

Nous récupérons les bagages sur le tapis roulant et sautons dans un taxi. Egon donne une adresse. La route entre l'aéroport et Vienne est sans intérêt, le paysage est industriel, loin des alpages replets

trottant dans la tête des visiteurs du monde entier. Très vite, les premiers immeubles font leur apparition. Je regarde les gens dans la rue, qui ressemblent à ceux de Paris et d'ailleurs. Le chauffeur balance son flot de verbiages, d'une mocheté phonétique à faire fuir le plus motivé des germanistes. Egon lui répond épisodiquement par des *Né* ou des *Jo las*. Le taxi s'arrête dans une large rue calme. Billet, pièces en retour. Une bâtisse grisâtre des années cinquante émerge entre deux magnifiques façades. Je dis : « C'est ton immeuble. » Egon me fait un signe de la tête et me montre du doigt le trottoir d'en face. Je sors alors de la voiture. Devant nous se dresse un bâtiment datant de la naissance du xx^e siècle. Egon sort à son tour, alors que le déchet extrait les bagages du coffre de sa poubelle.

« Je ne pourrais pas vivre dans du baroque, me commente doctement Egon, dans son anglais parfait. J'abhorre le baroque. Quel con oserait dire qu'il aime le baroque ? Notre immeuble est *Jugendstil*. Un bâtiment classé, construit par Olbricht, l'exact opposé des ouvrages académiques qui pullulent dans cette ville en fin de vie. Aujourd'hui, Vienne a fait le deuil de sa puissance, comme Paris le fera dans quelques années. Mais à l'époque, cette architecture était une provocation artistique majeure. C'est le même architecte qui a construit le pavillon de la Sécession. »

Je ne sais pas ce qu'est le pavillon de la Sécession, mais la bâtisse tranche en effet avec ses voisines surchargées. L'édifice est élancé. La sobre façade blanche est habillée d'une décoration florale en or, la symétrie des éléments offrant une harmonie légère et raffinée. Mais je m'en branle un peu, en fait. Je dis : « quel est le nom de la rue ? » en me dirigeant vers le hall d'entrée. Egon retient la lourde porte en fer et verre mêlés, dont les motifs végétaux rappellent certaines bouches du métro parisien.

« C'est la Steinhofgasse. »

Alors qu'Egon avance et que sa voix résonne, je reste une fois encore le nez en l'air. Un sol en pierres claires fait écho à des colonnes de bois sombre. Elles viennent soutenir un plafond à près de six mètres de hauteur. Des petits carrés de feuilles dorées, en dégoulinement, ornent les murs. Sortir et rentrer chez soi devient ici cérémonial. Tout est trop beau et je mets la main au paquet d'Egon. Il sourit en la retirant. Il me dit :

« L'ascenseur est sublime. Il date de la construction du bâtiment. On a l'impression de pénétrer dans une prison végétale et d'être hissé jusqu'aux cieux. J'habite au quatrième et dernier étage. »

La cage renferme une cabine en bois. Il y a un petit banc recouvert d'une étoffe rouge. La promiscuité et la lenteur de la montée favorisent le dépôt d'un baiser. Une belle porte à chaque extrémité

du couloir. Arrivés à l'étage désiré, c'est vers celle de gauche que mon guide nous dirige. Alors qu'il glisse une clef dans la serrure, l'entrée se libère rapidement et la femme se jette à son cou. Elle l'embrasse passionnément en lui disant deux mots que je comprends être « mon » et « amour ». Elle encadre son menton de ses deux mains, c'est très beau. Et le regarde dans les yeux, avant de remarquer ma présence et de reculer d'un pas.

« C'est lui », dit Egon en allemand.

La femme prend le temps de m'examiner. Elle est, elle aussi, beaucoup plus grande que moi, avec des cheveux blonds coupés au carré. Ses quarante ans viennent de sonner. Elle a des yeux bleus fatigués de personne intelligente. Ses habits noirs mettent en valeur un collier en perles de culture. Un tailleur strict, de sobres chaussures à talons. La bordure de la porte d'entrée, ouverte sur un large et clair espace, nous offre le cadre d'un très beau tableau.

« Bonjour, Balthazar », me dit-elle en m'avançant une main dynamique.

Nous entrons et le bruit du parquet me rassure. Un salon très grand, exposé à l'ouest par trois fenêtres immenses, arrive rapidement. Vera débarrasse son mari et, tout de suite, traverse l'appartement pour poser les valises dans la chambre. *Vera*. Egon le prononce avec amour, comme s'il disait Élise ou Isabelle.

« Vous avez des enfants ? je demande à Egon, tout en pensant que j'aurais dû m'en inquiéter plus tôt.

– Non, dit-il. Nous n'en aurons pas. »

L'intonation est ferme et n'exprime aucun regret. Vera revient et me propose une petite visite « avant que nous ne discussions sur le canapé et que nous ne passions à table ». Par la fenêtre, j'aperçois des grimpeurs, raccordés à deux ou trois, sur une immense masse grise.

« C'est la *Flakturm*. »

Egon est derrière moi, il a posé une main sur mon épaule.

« Une verrue parmi les quatre qui défigurent Vienne, une balafre qui rappellera toujours à nos concitoyens l'horreur dont ils ont été les complices : impossible de dynamiter ce blockhaus sans détruire le quartier. Mais tu verras, on l'apprivoise. Désormais, c'est un mur d'escalade. À l'intérieur, il y a l'aquarium de la ville. Tout se recycle. L'appartement ne donne pas sur la rue, mais sur le parc Esterhazy. »

On a là une bouse de béton noir, comme il y en a d'échouées sur les côtes atlantiques, mais celle-ci est bien plus haute que les immeubles alentours. Elle trône au milieu de ce qui devait être, avant son arrivée, une tranquille petite placette de quartier. Je me dirige vers le couloir, où je surprends Vera, les yeux humides, parlant avec emballement à mon propos.

« Pardonnez-moi, je suis un peu surprise par votre arrivée, même si nous vous attendions et désirions tous les deux votre venue. Mais je pense que mon mari a commis une folie. Je veux dire, dans le contexte actuel. »

Et comme si elle accueillait sa fille au pair *qui va passer quelque temps avec nous*, elle continue la visite : ici les toilettes, là c'est la salle de bain, là le placard pour les chaussettes, là le placard de monsieur, celui de madame, plus grand, mais ne vous inquiétez pas, on va vous faire de la place. Quand va-t-on s'apercevoir de mon départ ? C'est ce à quoi je pense pendant l'excursion ménagère avec guide anglophone. Et pourra-t-on remonter la piste jusqu'ici ? J'ai donné mon nom pour l'embarquement. Je suis un poulet décapité. Je cours, mais je suis mort. Étonnant que le GIGN ne soit pas encore à la porte de ma cachette. Et si Vera et Egon étaient dérangés ? Il faut l'être pour me laisser débarquer comme cela, du jour au lendemain. Dès la nuit tombée, ils vont me torturer et me découper en morceaux. Puis ils mangeront mes couilles en allumant des bougies blanches.

« Et enfin notre chambre. »

Une pièce en double exposition d'une trentaine de mètres carrés. En son centre, un lit comme l'auraient exigé les orgies du Divin Marquis. Côté parc, une baignoire en fonte reposant sur quatre pieds argentés.

« Et où est la mienne ? »

Regard entre les époux. Et deux doigts pointés sur le lupanar de luxe. Ne pas poser de question supplémentaire, de toute façon, je suis coincé comme un poisson dans un aquarium de gosse gâté. Elle dit :

« Demain, vous irez chercher de nouveaux vêtements, le temps de faire rapatrier vos effets personnels de Paris. Nous paierons le nécessaire, jusqu'à ce que vous appreniez à manier l'allemand et que vous trouviez un emploi à Vienne.

– Je n'ai rien à récupérer, je dis. Je ne paie pas de loyer, je suis propriétaire de mon appartement. Je vous rembourserai les frais engagés, une fois que j'aurai vendu ce dernier. »

Évidemment je baratine. Dans trois mois la porte de mon studio pourri sera forcée par mon loueur. Mais ce petit mensonge blanc permet à Vera de m'offrir son premier sourire franc.

« Venez, dit-elle. Allons faire connaissance autour d'une petite coupe de *prosecco*. »

Je devrais être en train de me raisonner et de me pincer pour constater que je rêve et que je vais me réveiller dans mon miteux nid glauque d'avant. Egon s'installe à ma droite, dans ce canapé qui recueille son cul lorsqu'il rentre le soir. Vera revient avec une tablette, trois coupes et une bouteille de mousseux. La manière dont elle plie les jambes pour

déposer son butin sur la table très basse révèle une féminité naturelle. Elle a des mains fines et un port de tête noble. J'ai, tout à coup, envie de m'immiscer dans leur intimité, d'en connaître le moindre détail. Elle s'assied à son tour et demande à son mari de déboucher. Je remarque alors seulement les livres recouvrant tout un pan du mur. Des intellos, pour sûr. Egon s'attaque à ses boutons de manchette et retrouse ses manches. Il empoigne le tire-bouchon et accompagne le bruit de l'air délivré par le sourire satisfait de celui qui a bien assuré.

« Tu es le troisième membre de notre entité. »

C'est Vera qui parle sur un ton universitaire. Il semble qu'elle m'explique la composition des cellules souche.

« Mon mari et moi, nous nous aimons depuis seize ans. Mais nous avons besoin d'une troisième personne, depuis toujours. La plupart des gens vivent en couple, pourtant pour nous, l'idéal est de former trois couples en un. Mon mari et moi, vous et moi, vous et mon mari. Nous avons vécu avec une femme pendant sept ans. Elle nous a quittés, il y a deux ans. C'est moi qui l'avais choisie. Aujourd'hui, c'est un second cycle que nous voudrions vivre, avec un homme. C'est donc Egon qui vous a choisi, son choix étant le mien. »

Egon enchaîne : tennis verbal, je suis le spectateur médusé d'un beau match.

« Nous avons vécu sept ans en couple, dans ce même appartement, puis sept ans avec une jeune Irlandaise qui s'appelait Sheryl. Mais Vienne l'a faite fuir. Depuis deux ans, je laisse mon cœur choisir. Il fallait que mon coup de foudre soit confirmé par Vera dans l'instant. »

Egon lève sa coupe, Vera dresse elle aussi son bras devant moi en souriant. La maîtresse de maison a l'air convaincue d'avoir trouvé la perle rare qui enculera son mari et l'assistera dans les tâches ménagères.

« Mais je ne pensais pas qu'Egon irait vous chercher aussi loin. Reste maintenant à savoir si vous m'aimerez autant que lui, sans quoi notre histoire ne commencera pas. »

Ces deux-là pousseront-ils encore plus loin que les autres le vice rencontré jusqu'ici chez les zozos de la télé? Je tends le bras à mon tour, en souriant.

« Inch Allah », dis-je avant de boire.

Nous passons à table et aucune bonne ne fait son apparition. J'ai du mal à me concentrer sur l'anglais. Egon m'explique qu'il est politologue, et que Vera est professeure d'allemand à l'université de Vienne. Toutes mes condoléances. Je mange ma salade arrosée d'un vinaigre sucré et parsemée de petits pignons de pin, en écoutant d'une oreille lasse l'exposé de mon nouveau « mari ».

« Pourquoi souris-tu? me demande Egon. La situation est assez critique, c'est pour ça que Vera trouvait inconscient que je t'amène ici. »

Que bafouille-t-il ?

« Les élections approchent. Mais je ne pense pas que le *Schmarotzer* ait des chances de passer. Vera, elle, estime que si. »

Qui doit passer quoi, je ne comprends rien. Vera amène le plat principal : apparemment du rôti.

« Tu connais Branau, bien sûr. »

La politique, cela ne me parle pas. Calé à côté de la viande, il y a un tas de blanc qui doit être du chou, et trois grosses boulettes de pâte. En fait, ce nom me dit quelque chose, je crois bien effectivement qu'il s'agit du type assez loufoque et toujours bronzé, présenté en France comme un tribun descendu de ses Alpes pour dire stop à tout.

« Tu n'as jamais entendu parler de Branau ? me demande Egon.

– Si, je connais, c'est un populiste », je dis.

J'ai sauvé ma peau, j'ai lâché le mot juste. Il y avait là test. Egon se redresse, apparemment soulagé que ma culture ne se limite pas aux frontières du périphérique parisien. Je n'avouerai pas que le visage de Branau m'avait marqué par sa beauté. Je dis :

« Et alors, quel rapport avec nous ?

– Aucun », avance tout de suite Vera.

Egon s'exclame :

« Ce type est très dangereux. S'il passe, notre petit pays de merde sera irrécupérable. »

Je dis : « De toute façon, l'Autriche fait partie de l'Europe, non ? »

Ma remarque fait sourire Egon. Il semble désabusé.

« Les Autrichiens sont des êtres à part, me dit-il. Ils aiment l'obéissance et sont naïfs : ce que dit le chef est vrai en toute circonstance. Ils préfèrent déléguer les responsabilités et ne s'intéressent qu'à la tranquillité de leur petit jardinet bien vert. »

Je ris.

« Heureusement, intervient Vera, Egon n'est pas Autrichien, il est Viennois, ce n'est pas du tout la même chose. »

Ils rient mais je ne comprends pas.

Je mange l'histoire posée dans mon assiette, la viande est très bonne, mais le chou non. Leur vin rouge est beurk. *Burgenland*. C'est marqué sur l'étiquette. Egon continue de déblatérer sur ce Branau, mais Vera le coupe en allemand et lui demande de parler d'autre chose. Ce qu'il fait.

« En te rencontrant à Paris, j'ai senti dans ton regard la raison pour laquelle je devais te choisir. »

Je croque du chou, ce qui m'oblige après chaque gorgée à boire beaucoup de vin. Me remplir. Je ne dis rien, il continue :

« Il est très rare que je rencontre des gens véritablement purs, c'est-à-dire exempts de toutes références religieuses ou culturelles, influant sur leurs comportements sexuels et affectifs. »

Ça fume.

« En d'autres termes, il est donc essentiel pour nous que tu puisses nous confirmer que tu aimeras Vera autant que moi, autant la femme que l'homme. »

Du chou, du vin, du chou, du vin.

« Une question que je ne m'étais jamais posée » : voilà ce que je réponds et voilà ce qui semble satisfaire les époux. Vera se lève d'un bond et me prend par la main.

« Vérifions-le. »

Suivie par Egon, elle me tire vers la chambre. J'espère qu'ils ne vont pas vociférer des mots d'amour dans leur langue. Me voilà debout au pied du lit avec monsieur, jouant du bassin derrière moi, le sexe collé à ma raie et m'embrassant dans le cou. Madame est assise sur le rebord, occupée à faire le tour de ma superficie ventrale avec sa langue. Savoir si c'est le présage d'une fellation experte par la femme ou la découverte de la circonférence avantageuse du popol de monsieur qui me fait bander est impossible. Vera tente de fourrer sa tête dans mon nombril. La peau de son visage est douce, fraîche. Mes mains accrochent ses cheveux, tandis qu'Egon tire précautionneusement les miens en me gobant les lobes. Vera remonte sur ma poitrine, joue avec mes tétons, passant de l'un à l'autre. Elle m'en caresse le bout de sa langue fine. Je la renverse sur le lit et l'observe, j'attrape les fesses d'Egon.

Elle dégrafe son chemisier et laisse apparaître une dentelle noire, posée sur deux nichons très lourds. Je plonge et lui interdis tout mouvement en emprisonnant ses poignets de la paume de mes mains. Je fais le tour de ses mamelles avec délicatesse, tandis que son mari retire ma chemise et passe ses doigts sur mes épaules. La tête projetée en arrière, elle soupire et écarte toujours un peu plus les jambes. Vera redresse la tête et regarde son mari. Lui, embrasse ma nuque en observant sa femme, les genoux bien calés sur les rebords du lit. Puis elle se relève et, se reposant sur ses deux mains, m'offre le premier baiser de notre courte histoire. Je suis mal à l'aise, mais je le cache. Egon nous encadre de ses bras puissants. Marchant jusqu'au bout de la chambre, Vera retire sa jupe, puis la dépose délicatement sur le rebord de la baignoire. Dans ses dessous, elle nous rejoint d'un pas naturel, contourne le lit et vient s'asseoir sur les genoux de son mari, encore entièrement habillé. En posant ses bras sur les épaules d'Egon, elle frotte ses seins sur le tissu de la chemise. Elle soupire et se cambre au contact des muscles. Je retire mon pantalon et, en caleçon, défais les lacets du mari, puis enlève les souliers de la femme. Vera arrache la cravate et je la cunnilingue. Je joue avec le string, passe ma main gauche sur l'un de ses seins tendus. Ce contact m'excite définitivement et, me relevant, j'aide Vera à défaire

la chemise d'Egon, qui rit. Le mâle s'étend sur le lit. Je pose une main sur son ventre, Vera pose une main sur la mienne et nous léchons chacun l'un des tétons présents. En aigle déployé, il fait aller et venir ses paumes sur chacun de nos deux dos au-dessus de lui. Parfois, ma langue croise celle de Vera, alors que son poignet me guide à l'intérieur du pantalon d'Egon. J'inaugure la bite de monsieur. Vera enlève du même coup l'horrible caleçon à fleurs, jusqu'ici heureusement dissimulé. Et j'ai la présence d'esprit de faire disparaître mes chaussettes fantaisie. Des poils nombreux couronnent le bâton d'Egon. « Il y en a assez pour deux », dit Vera comme une lycéenne dégueulasse. Penché sur l'objet, je griffe doucement l'intérieur des cuisses du mâle et lui caresse les couilles, tandis qu'en appuyant sur ma nuque, Vera m'encourage à le pomper. Assez excité, Egon enlève maladroitement la petite culotte de Vera et enfouit fermement, après m'avoir embrassé, mon visage dans la fente. Elle n'est pas rasée, elle sent très fort et cette odeur m'invite à jouer longuement avec le clito. Elle gémit et branle Egon. Ce dernier prend mon slip et nous voilà tous les trois nus. Il s'empare de mon engin et le brandit comme un trophée en direction de Vera. Tous les deux me lèchent. Egon aide sa femme à s'installer sur moi. Allongé à mes côtés, il la regarde se démener. Il lèche les nibards. Elle le fixe droit dans les yeux

et accélère. Puis plonge son regard sur ma bouche qui accueille la queue de son mari. Egon se lève, place sa femme au centre du matelas, la pénètre par l'arrière. Et c'est moi qui emplis la bouche de Vera. Les muscles tendus travaillent fermement, mais la bouche se fait douce sur le bout du gland. Egon se retire pour me diriger à mon tour au dedans de sa femme, tandis que lui part vers la salle de bain, signe avant-coureur – c'est généralement le cas – d'une envie de sodomie. Je me perds dans les seins de Vera tandis que son mari revient et m'enduit l'anus d'un lubrifiant quelconque. Je tire Vera vers le bord du lit, pour ne pas l'écraser quand l'enculeur sera sur moi. Mes genoux reposent sur le matelas et Egon est debout dans mon dos. Je le laisse entrer délicatement. Petit à petit, c'est lui qui nous dicte la cadence, rythmée par nos cris simultanés. Vera nous regarde tous les deux en haletant, Egon est très excité et viendra rapidement. Sa femme hurle, je n'aime pas cela. Plusieurs spasmes violents la secouent. J'asperge enfin ses seins et quatre mains étalent le sperme en souriant. Nous nous embrassons tous les trois, et je m'endors en fusil, une main collée à la poitrine de Vera et les fesses posées sur la grosse bite d'Egon.

Paris

Avant

Mon voisin s'appelle Édouard Bernard. Il est exhibitionniste. Les gens s'ennuient, alors dès six heures trente ils se postent nus devant leur fenêtre. Je ne connais rien d'Édouard Bernard, à part la taille de son attribut et les changements dans son regard : excitation d'abord, puis agacement quand il capte le mien, et qu'aucune réaction ne s'y lit. En ouvrant les yeux ce matin, il est la première chose que je vois, comme souvent : je ne ferme jamais les volets. J'allume la radio et saute à pieds joints sur le parquet. Il devait être très tard, voire très tôt, lorsque mon lit m'a accueilli. La nuit a été courte. L'eau du café va me faire sortir de ma torpeur. Elle coule dans le filtre. Je saisis le pot de miel de sapin, ma première cigarette à moi. Le liquide goutte du réservoir à la cafetière, le transparent limpide devient

marron opaque. C'est l'énergie du petit agriculteur sud-américain qui s'est vidée de pareille manière, me permettant, à l'autre bout de la chaîne, de récupérer de la mienne. J'enfile les vêtements que des ouvrières chinoises ont cousu pour moi et pour bien d'autres. Comme tous les jours, je vais courir. Avec mes baskets qui, elles aussi, ont dû sucer la moelle de pas mal de petits Kurdes. Le sourire aux lèvres, je descends les escaliers et croise le jeune Sri Lankais. Il lave les escaliers. J'habite une rue où il n'y a que des restaurants avec des Tamouls en cuisine. Les moins chers et les plus travailleurs. Les Chinois au textile, les Sri Lankais dans la cuisine, les Moldaves dans les bordels : chacun sa place. Les immigrés d'origines diverses s'étalent les uns après les autres sur le gâteau France. Je croise deux trois clochards sous les ponts et m'amuse à différencier les touristes japonais des touristes chinois ou, plus dur, des touristes coréens. Et on remonte. La douche, les deux tranches de pain, deux kiwis récoltés par des Maoris, je m'habille, prends mes affaires de piscine et me dirige vers le métro. Après une demi-heure de trajet, j'arrive au centre de Paris. À Odéon, le clochard est positionné stratégiquement devant les distributeurs de confiserie. Le manger est dedans, toi tu es en dehors, l'inverse ne serait pas possible. La concurrence semble être à l'origine de ce présent paradoxe. Personne ne veut passer devant

l'homme pour s'offrir un en-cas. Je rejoins la ligne *rive-gauche*, qui traverse la capitale d'Est en Ouest. Ce havre de paix, cette première classe permanente dessert uniquement des grands quartiers de prestige. Et direction Boulogne, ville qui accueille les plus belles chaînes privées, dont PTV. Dans les wagons précédents, nous étions collés aux pauvres. Dans ceux-ci, on est assis face à des clones liftés et parfumés. Même les quêteurs y sont exceptionnels. Leur chef de file est un poète. « La poésie, c'est une fleur des champs lancée dans un océan de brumes. » Arrivé à destination, on donne une pièce de cinquante centimes à l'habitant de la station, posté à la sortie, devant l'école catholique et qui réclame son dû. Bébert est un coquet. Il dissimule sa piquette premier prix dans un sac en plastique. Son nom est Hubert, mais dès la dixième pièce reçue, monsieur permet au donateur de l'appeler par son petit nom. Bébert, donc, tient à jour le carnet des dons. Il distribue les bons points, fête les anniversaires. Les enfants lui proposent les desserts de la cantine. Et Dieu sait si on mange bien, dans les écoles catholiques. Les nounous noires viendront chercher les enfants blonds, qui rarement restent déjeuner au réfectoire. Les nounous noires discuteront avec d'autres nounous noires. Les mamans serre-tête et coupe au carré travaillent ou copulent. Les mamans serre-tête le font beaucoup, puisqu'elles ont des

colonies d'enfants blonds. Or on ne peut pas être partout. On est ici ou là-bas : on ne peut pas être ici et là-bas. Alors elles sont là-bas, et les nounous noires sont ici.

L'immeuble est atteint. À son sommet parade l'énorme logo de la chaîne, qui dans les faits n'occupe pourtant que les deux derniers étages du bâtiment. Il n'y a que trois émissions fraîches : quatre-vingt-dix pour cent des programmes sont achetés aux États-Unis. Près de la machine à café, les salariés attendent en rangs d'oignon. Le rédacteur en chef de l'émission du soir croise mon regard, s'excuse parce que ses chaussures ne sont pas cirées et prend un expresso. La journée va mal commencer. Ses talonnettes ont déjà pris le chemin du bureau. Pour les acheter *Made in France*, le journaliste empoche le salaire mensuel de 3 000 Marocaines à la cueillette. Je claque une bise à la standardiste entre deux « PTV bonjour ! » et me dirige vers les trois planches de bois qui, encastrées judicieusement, soutiennent péniblement mon ordinateur depuis une semaine. Après quatre années passées, pour une radio nationale, à recueillir des paroles de ministres à la sortie des conseils, j'ai pris ce nouvel emploi avec sourire. Rédacteur pour une émission quotidienne d'inspectacle. Nègre de Parc. Remplaçant d'une fille en dépression nerveuse, partie élever des chèvres et faire du fromage qui pue dans le Cantal.

« Alors Balthazar, tu n'as pas mis tes chaussettes fantaisie aujourd'hui ? »

Le croisement de Fraîche atterrit entre mes omoplates. Le directeur artistique de PTV n'est pas en train d'exercer son métier – coacher les nombreux animateurs médiocres de la chaîne, passer des heures au téléphone avec eux pour les rassurer, assumer une cohérence dans la *couleur d'antenne*, décider des habillages sonores et visuels, écouter, le plus fort possible, toutes les nouveautés pondues. Au quotidien, c'est surtout rencontrer des petits jeunes qui vous ont envoyé leur vie sur papier, leur poser des questions gênantes.

« Le premier jour, quand j'ai vu les motifs brodés sur tes chevilles, je me suis dit : mon Dieu, qu'est ce que c'est encore que cette chose ! »

Les vingt-cinq premières années de ma vie, mes chaussettes n'avaient jamais dérangé personne. Fraîche éructe grassement et retourne dans son bocal retrouver les vocalises. J'allume mon ordinateur et me penche sur la documentation rassemblée au sujet de l'actrice que nous recevons demain.

Mon travail consiste donc à travailler à la place de Parc. Comme celui-ci présente plusieurs émissions à la télévision et à la radio, assure la rédaction en chef adjointe d'un grand quotidien national, publie quelques livres par an, joue au théâtre tous les soirs, gère ses comptes en banque à l'étranger, dirige les

ouvriers vénézuéliens de sa maison de Minorque et entretient ses amitiés, il n'a pas le temps de rédiger des questions. Pour quatre jours de travail mensuel, le rapace reçoit le salaire de 30 000 paysans mandchous. Fraîche est ressorti de son bocal.

« Tiens ma pute, regarde un peu cette feuille de province et dis-moi ce que tu en penses. »

Il me tend un curriculum. La fille vient du Lot-et-Garonne et, Parisienne depuis plus de trois ans, présente déjà une bonne expérience dans le milieu de l'audiovisuel.

« Je trouve cela pas mal. En plus, elle est diplômée d'une école de journalisme reconnue par la profession. »

Fraîche balance son sourire satisfait.

« Regarde en haut à droite, ma pute. »

Une photo de la fille est collée près du nom. Je n'ose plus rien dire. Fraîche s'en charge à ma place.

« Cette fille est la cousine de Jean-Paul Sartre. Observe autour de toi mon con : PTV doit faire rêver et n'embaucher que des gens beaux. Je n'ai pas envie de venir au bureau le matin et de voir des gros tas polluer le poulailler. Alors ce genre d'insultes à la nature, ça va direct à la poubelle. »

Fraîche repart après avoir inauguré ma corbeille de la pauvre roulee en boule. Cheveux lisses et bruns, peau mate et ongles manucurés, bottes de

cuir pointues et dernier sac à la mode : effectivement, toutes les poulettes sont bien roulées. Mais ce constat n'a d'importance qu'esthétique, puisque la plupart des chefs n'aiment les femmes qu'habillées. Fraîche est lui aussi très plaisant : il a la peau qui brille et de chics costumes unis, taillés sur mesure et doublés d'une étoffe de couleur vive. Ses écharpes sont en cachemire et ses chaussures toujours vernies. Il a les dents blanches. Mais le sexe de l'animal, lui, n'est pas joli.

Le gros arrive. On sait qu'il est dans les locaux lorsqu'on sent ses cubains. Car un producteur ne fume que du cubain. Issu d'une famille tourangelle de petits négociants, il est repoussant, paraît inoffensif et s'habille à la Madeleine. À quarante-cinq ans, il doit être vieux depuis toujours. Sa fortune vient de la production de programmes grand public et d'amitiés africaines. Tout nu, il ressemble à un bébé géant.

Vienne

Après

Vivre dans une langue étrangère est confortable. Cela épuise le corps et repose le cerveau. On se sent comme un touriste permanent, plaisamment seul au monde. J'apprivoise la courtoisie de la société viennoise. La ville est sublime et sordide. Et ses habitants estiment leur nid comme rarement d'autres ailleurs. Selon eux, leur cocon est unique et ils ont en cela raison. « *Gemütlich* », disent-ils. Mon mot préféré, parmi ceux qu'Egon et Vera m'ont appris depuis mon arrivée. Vienne est *gemütlich*. Ils me disent que c'est intraduisible. On pourrait écrire douillet. Egon remplit mes entrailles de son foutre et Vera mon cerveau de sa langue. Si belle quand elle la parle, si mélodieuse et imprévue. Depuis des mois, j'ai l'impression de ne pas travailler. L'armée n'a pas encerclé l'immeuble, je me

tiens à distance de l'ambassade de France. Ni mes parents, ni mes amis ne se seront inquiétés de ma disparition. Quels amis d'ailleurs? Vera m'a trouvé un emploi de serveur dans un bar lesbien, tenu par l'une de ses intimes, vraie star underground ici. Mes baragouinages de petit *Franzose* remportent un succès fou auprès des goudous habituées. Ici, je suis un *Gastarbeiter*. Un «travailleur invité». En France, on appelle ça un immigré. À Vienne, les travailleurs sont invités. À venir, à travailler, puis à repartir. N'est pas Autrichien qui veut.

Les noirs et les Arabes sont remplacés par des Serbes, des Bosniaques et des Turcs maîtrisant mal la langue allemande. Au premier coup d'œil, tout cela paraît bien blanc. Mais les réponses désagréables des caissières et des passants à mes interrogations m'auront rapidement fait comprendre que l'on m'assimilait à tout ce que l'on trouve derrière les frontières sud et est du pays. À défaut de pigmentations différenciables, c'est l'accent qui fait la loi. Je suis l'un de ces nombreux étrangers qui nous envahissent et dont on mélange les nationalités, Croates, Serbes, Bulgares, du kif-kif bourricot, coco.

Très actifs politiquement, Vera et Egon tentent de me sensibiliser au problème que pose ce Branau, crédité de trente-cinq pour cent des voix dans les sondages, en tête partout, sauf dans la capitale. Egon me fait des cours tous les soirs,

j'ai la tête qui implose, à force de recevoir des informations à traduire. Branau est antisémite. Oui Egon, mais comme tout le monde, non ? Branau est révisionniste. Mais qui ne l'est pas de nos jours ? Branau est raciste et xénophobe. La seule pensée universelle. Heureusement, l'Union européenne veille.

Les élections sont pour aujourd'hui. Je marche dans la Josefstädterstrasse que j'aime tant, en écrasant les premières feuilles jaunies qui commencent à tomber. Je suis bien. Vera et Egon sont partis voter pour leur socialiste à la noix, au charisme proche de celui d'une actrice de feuilleton de l'été. Leur héros occupe, soutenu par les Verts, la Chancellerie depuis dix ans. De toute façon, il est même devancé par les conservateurs.

Tout est tellement calme dans ces rues désertes, alors qu'à la maison, l'agitation atteint des sommets chaque soir. Et réunions, et re-réunions, et on va faire-ci, et on va faire ça. Et mo-bi-li-sez-vous ! Les invités semblent trouver ma présence naturelle. Egon est sollicité par les télévisions d'Europe et toujours leur offre un discours sans nuance : ce qui se passe de ce côté-ci des Alpes est très grave. Je ne peux m'empêcher de lever les yeux sur la *Flakturm* et d'admirer son imposante laideur. En arrivant à la maison, je retrouve Vera dans la cuisine et constate qu'elle a bien préparé son apéro, censé accueillir la

vingtaine de membres de leur petit cercle progressiste. Elle me dit :

« Ça ne sent pas très bon. Egon est dans tous ses états. Il croit que ça y est, on est prêts pour l'exil. »

Elle rit.

« Les Autrichiens sont des cons, dit-elle encore avec dépit en baissant les yeux.

– Les Autrichiens ont des cons », je lui dis en français en la soulevant et en la posant sur la table de travail. Je remonte son tailleur à mi-cuisse et envahis sa chattoune de mon désir soudain, concrétisé ici par une langue dévouée. Mais *ding dong*, ça sonne. Elle a raison, les Autrichiens sont des cons.

La porte dégouline alors de gens qui vont commenter le retour au pouvoir – c'est écrit – des conservateurs, en se goinfrant de petits biscuits secs. Car les chrétiens-démocrates, c'est sûr, vont revenir à la Chancellerie. Vera a allumé la lucarne et ouvre une bouteille de demi-sec. La snob et le carnivore sont déjà à l'antenne. Je ne comprends rien de ce que l'on me dit. Sourires et ronds de jambes. Tout ce petit monde est là pour dix-neuf heures trente. Sauf Egon, évidemment, qui doit passer son disque en boucle devant les micros grand ouverts. Deux minutes avant le générique de lancement de la soirée électorale, les invités se regroupent face au poste à mauvaises nouvelles. Debout, prête à bondir

en direction de la cuisine à la moindre requête, Vera puise nerveusement et régulièrement dans sa coupe. La snob parle et l'on voit soudain apparaître le visage du nouveau chancelier. Il est très mat. « *O mein Gott* », crie une invitée en plaçant une main potelée devant sa bouche. Élu au premier tour, le président du parti Ö – Ö comme *Österreich* – entre dans l'histoire avec cinquante et un pour cent des voix. « Vive le bronzé ! Vive Branau ! Vive le *Schmarotzer* ! Le pique-assiette ! Le parasite ! » Les trois autres candidats restent genou à terre. Vera se laisse retomber sur le canapé et j'ai envie de manger des barres chocolatées.

Paris

Avant

« Je m'excuse, j'avais Jean-Louis au téléphone. Depuis qu'il l'a jetée, cette actrice hystérique veut décidément ruiner sa vie. »

Le gros adore commencer la réunion du matin par une anecdote croustillante sur les célébrités vieillissantes avec lesquelles il entretient une amitié.

« Elle est devenue complètement parano. Elle a appelé le Président pour exiger qu'il fasse interdire le concert en Inde, sous prétexte qu'un homme de si peu de morale ne pouvait pas représenter notre pays là-bas, dans le cadre de l'année de la France ! Et le pire, c'est qu'on répond au téléphone ! Comme quoi, on n'a vraiment rien à faire de mieux à l'Élysée en ce moment. J'invite Jean-Lou dans l'émission, l'autre tarée va en tomber de colère. Bonjour Messieurs-Dames. L'émission d'hier était lamentable. Elle est

très jolie cette fille. Mais pourquoi vit-elle avec un phacochère? Et je rêve ou Carlant buvait du champagne en plateau? C'est vraiment l'Armée du Salut ici. Et Mission : on l'a vu lire ses SMS pendant que la boulotte racontait comment son fils s'est fait faucher par une voiture. Non mais qu'on m'assomme! Il était où le monteur pendant ses coupes? On a vraiment la pire bande de faussaires de Paris! Tiens, si on faisait une spéciale chirurgie esthétique? La femme de Laurent est brésilienne. Elle s'est fait massacrer par un charlatan et lui veut se servir de sa notoriété pour dénoncer le scandale des scalpels. Il faut qu'on l'ait en exclu. D'ailleurs, Brésilienne et chirurgie esthétique, c'est louche. Il y a Henri qui m'a appelé, il va sûrement nous décrocher Georges : il l'a déjà persuadé de faire le *prime*, alors qu'il déteste la télé-réalité, en lui disant qu'il avait peur de ne pas remplir son Zénith dans trois semaines. Lui qui nous méprisait il y a trois mois!»

Un rictus de satisfaction déforme la poire du gros. « Mieux vaut jeûner avec les aigles que picorer avec les poulets. » Je ne sais plus qui disait ça. Un beauf sûrement : aujourd'hui, le jeun, c'est plus à la mode. Sauf chez les musulmans. Mais les musulmans sont rarement tout en haut.

« On a qu'à inviter cette vieille peau de Louise, qui peine à remplir son théâtre et on fait une spéciale "je viens faire la pute mais ne le dites pas trop

fort!” Et puis accueillons également la semaine prochaine cette fille qui traîne sur toutes les couvertures pour son premier film, je ne sais plus comment elle s'appelle, une brune, une jeune, une femme, là... Allons! C'est mon chauffeur qui m'en a parlé ce matin, il m'a dit qu'elle était... “bonne”. Et je vous rassure, c'est un esprit serein : s'il la connaît, alors le public aussi. Comme cela, on pourrait faire une spéciale “Fils de”, ça bourgeonne en ce moment les “fils de”, je ne sais pas ce qui se passe : ils sont tous dehors. En plus, les dynasties, les gens adorent ça : “tiens, chéri viens voir, c'est la fille d'untel”. Et cette petite ressemble terriblement à son père. On pourrait également inviter la fille Basile. Elle révèle dans un livre qu'elle s'est fait violer et que son père n'a jamais rien fait pour elle. En ajoutant le fils de Camille qui raconte qu'il a tapiné dix ans au bois de Boulogne pour se payer sa coke, on va faire un carton. Vous imaginez, les enfants de pareilles idoles qui débalent tout pour la première fois? Mais il faudra au moins filer cinquante bâtons à Camille. C'est elle qui est derrière tout ça : elle ne sait plus quoi faire pour rebondir. L'argent pousserait dans les arbres, elle épouserait des singes. Tiens vous avez vu qui était chez Étienne hier? Matthieu! C'est vraiment un gros pédé! Lui qui a dit qu'il ne remettrait jamais plus les pieds sur son plateau depuis l'affaire Judith! Enfin... chassez le naturel, il revient au galop.»

Une des bouses composant l'armée de stagiaires vient poser son regard sur le chef des crottes à l'annonce du scoop. Aujourd'hui, tu es enculé pour une misère. Mais un jour tu pourrais enculer à ton tour. C'est ton souhait. En douce, le soir, ce trouduc doit sentir ses pets sous les draps et les noter de un à dix.

« Eh oui mon jeune ami. Apparemment vous révéler cela, c'est finalement comme vous apprendre que Céline Dion a toujours été méchante. Mon pauvre, si vous saviez comment Mère Teresa est devenue Mère Teresa! »

Qu'est-ce que le gros est gros. Avec des n° 2 de Gloria Cubana dans la bouche, ces 17 centimètres de roulé. Les employés qui ont fabriqué ses cigares sont tous maigres. Cela va de soi : quand on est riche on est gros, et quand on est pauvre, on est maigre. Les pauvres gros n'existent qu'en Amérique. Mais là-bas tout existe. Et comme depuis quelque temps tout vient de là-bas, il existera bientôt quelques gros pauvres dans l'Hexagone, et de plus en plus de millionnaires maigres. Ceux qui ne veulent pas faire riche, parce que gros ça fait riche. C'est à n'y plus rien comprendre. Comme le gros n'a pas d'enfant, il a le souci de liquider sa fortune avant de mourir, car rien n'est plus sordide que de crever argenté et esseulé. Il faut que les gens puissent se dire : il en a bien profité! Mourir sur un tas d'or

fait pingre. Et être gros et pingre, là... Quand on est gros on se doit d'être généreux et, à défaut de pouvoir l'être avec les autres, la moindre des corrections semble alors de le rester avec soi-même. Le gros paraît, dans cette logique, encore plus gros que les riches normaux, c'est à dire pères de famille, puisqu'il se voit obligé de se payer une énorme voiture chaque année, le privant de footing ou de la demi-heure de marche quotidienne préconisée par l'Institut national de prévention et d'éducation à la santé. Il se voit parallèlement dans l'obligation de payer deux cuisiniers au lieu d'un seul, l'un étant exclusivement réservé à la confection de desserts, toujours plus caloriques et plus coûteux. Au fur et à mesure que la capacité d'exfiltration du gros s'améliore jusqu'à ne plus pouvoir contenir en journée les différents repas ingurgités, la bouche et les dents gâtées se voient offrir du cubain toujours plus large, toujours plus fort.

« Bon, mais il nous faut une petite, pour rajeunir le plateau. Blonde et chic. Martine, de l'émission *J'ai converti ma sœur à l'islam*. Elle sera parfaite. En classe, elle devait être du genre à dire : "Madame, qu'est-ce qu'on fait quand on a fini ?" Plus tard, si elle présente le JT, elle parlera de la "qualité de vie des Français", de "ce pape qui décidément était hors du commun", des "partenaires sociaux", des "Français qui aiment l'alternance" ou de "l'été le

plus chaud qu'ait connu la France". En tout cas, on ne prendra pas Juliette. Jamais cette fille ne posera l'un de ses ongles manucurés sur une poignée de porte de mon studio. Elle pense qu'elle pense : elle va nous faire chier. C'est vraiment le genre "victime de la psychanalyse" : le soir, elle rentre chez elle et dit à son mari : "Bonjour chéri. Tu veux parler ce soir? Non? Je respecte ton choix." Et puis elle va vouloir parler de son association. La dictature des gens généreux c'est terrible. Ils viennent tous pour des associations maintenant, c'est la nouvelle mode. Par contre à la fin de l'émission, il faut quand même dire un petit mot sur leur album de merde. Ou leur film de merde. Ou leur pièce de merde. Ce n'est pas de notre faute si son attachée de presse lui a promis que l'on ne parlerait que d'Homéopathes sans frontières, alors que seule sa liaison avec un ministre du gouvernement intéresse le téléspectateur. Messieurs, merci. »

Je me lève et sors de la salle de réunion. Le cabinet de toilette comme dernier refuge. Je ferme la porte et, agenouillé, je lèche frénétiquement la blancheur de l'émail. À l'aide d'une main, je lape l'eau stagnante, avant de tirer la chasse et de faire pipi par la suite. Apaisé, je compte les vingt-sept marches de l'escalier, je les connais pourtant, depuis le temps : Thérèse, Nicole, Sofia, François, Jacques, Foued, Aline... Une enveloppe sur laquelle il est écrit Baltazar sans

H est glissée entre les touches de mon clavier. Je la porte à mon nez machinalement, la renifle. Elle sent le chlore. Avec une légère odeur d'encre.

« Monsieur, ayez l'obligeance de vous rendre ce soir au concert de l'artiste que nous recevons la semaine prochaine dans l'émission. Une place vous est réservée en loge, au théâtre du Châtelet. Cordialement, la Direction. »

Je vais me chercher un sandwich avant de me mettre au travail. Six heures d'intenses lectures et de prises de chou, avec pour but unique l'extraction de sève pour l'interview de Parc, sur des actrices toujours hors du commun. Très impressionnant de voir d'ailleurs à quel point les réponses sont, à peu de choses près, toujours les mêmes : « j'ai été repérée dans un concours de beauté auquel ma sœur m'avait inscrite en douce moi je ne voulais pas être mannequin » ou bien « la chirurgie esthétique non jamais je ne dis pas qu'avec l'âge mais jusqu'à présent jamais pourquoi j'en ai besoin ». Elles ont un triple herpès à la place de la bouche et elles affirment qu'elles sont au naturel.

Une fois l'interview torchée, il reste un peu de temps. Aller à la piscine, avant le concert. Je saute donc dans le bus pour avaler des lignes. Je laisse mes effets personnels dans les casiers automatiques, remplaçants non syndiqués de gens jadis payés : les Africaines les nettoyant coûtent moins cher que les

Portugaises qui, autrefois, surveillaient les affaires. Sous les douches matent des vieux sales, hors de l'eau s'extraient péniblement les femmes enceintes. Elles barbotent l'après-midi mais en début de soirée, place aux vaillants ! On ne rigole pas entre les flotteurs alignés : on nage. Quiconque s'aventurerait à piaffer en nageant aurait vite fait de se voir rappelé à l'ordre.

Une fois lavé, préparé et embassiné, j'avance d'une brasse longue et tranquille. Et je m'engage dans les nageurs moyens mais, très vite, un grand musclé de la classe supérieure, celle qui maîtrise le crawl, me double en me frôlant l'épaule d'un revers de son pied. Ceci est, mon petit, un avertissement. Tu es trop lent. Il faut rétrograder et passer en zone nageur occasionnel, où les rebuts s'entassent. Tu es du fond du bassin et tu crois pouvoir. Mais tu ne peux pas et en voici la preuve : je te double. De nouveau, je croise mon musclé dans l'autre sens, mais c'est un autre nageur rasé qui s'immisce entre nous deux et accélère le mouvement pour éviter un carambolage. Mon cuir chevelu commence à démanger, premier signe de l'installation d'une gêne. Mais je suis sûr de mon bon droit : je suis dans les nageurs moyens. Pourtant, les nazis des lignes sont les plus forts. Le premier des sans-cheveux est encore derrière moi. Lorsque je suis doublé, c'est un raz-de-marée qui s'abat sur ma figure. Au milieu des vagues, un petit

coup d'orteil bien placé fait valdinguer mes lunettes. Obligé de m'arrêter, je crée l'émeute derrière, chez des collègues SS qui me doublent en pestant. Une femme pirate s'arrête à mon niveau et me lance un regard rempli de haine sportive. Je patauge jusqu'au carrelage salvateur et cours ramasser ma serviette traînant au sol. Elle est trempée.

Direction les vestiaires. Je passe le bassin désinfectant et me retrouve sous la douche. J'ai l'impression qu'on me pisse sur la tête. Il n'y a personne, je me rue dans les toilettes et plonge tête la première dans la cuvette. Ma main droite tâtonne pour trouver la chasse. Je tire la chevillette. Je sors en me léchant les lèvres. Je me fais discret et vais vers mon casier. Je me rhabille prestement et pars sans me sécher les cheveux, en fourrant ma serviette et mon maillot mouillés tout au fond de mon sac.

Dans le métro, les couloirs traversés pour aller à Châtelet m'ont façonné une coupe façon Motown. Arrivé, je cours parmi les beaux jusqu'au panneau *Invitations*. Après deux ou trois minutes d'interrogations, l'attachée de presse retrouve ma place et mon nom dans sa liste. En balcon, il n'y a personne pour le moment. Je m'assieds après avoir donné sa pièce à l'ouvreuse, qui est blanche, mais vieille. Quand on fait le métier d'ouvreur, on est souvent blanc, parce qu'à l'époque, il s'agissait d'une place de privilège : on voyait tous les

spectacles. Pourtant aujourd'hui, on est souvent vieux et femme, puisque que depuis un temps certain déjà, d'autres gagne-pains moins exigeants sont venus nous déclasser. Je passe mes mains dans la paillasse de mes cheveux : j'aurais dû filer aux toilettes avant le spectacle pour mater les dégâts.

En fosse, c'est du prof. Le public de la chevelue ressemble à un panel de lecteurs de *Télérama*. Ils doivent tous être propres et sans intérêt, ils doivent s'élever contre l'oppression des peuples et la guerre, participer à des manifestations anti-américaines, un peu comme les derniers électeurs de l'écologie politique. Je lance un œil sur les balcons d'en face. C'est la générale : il y a du beau monde, des importants qui vont voir l'artiste dans les loges en lui donnant du *ma grande*.

« Moi aussi, *ma chérie*, quand ton grand-père a commencé à devenir impuissant, j'ai pensé à prendre une bonne amie. » C'est une dame sur ma gauche, qui parle à une plus jeune. On l'entend, mais on ne la voit pas. Sa voix est claire et digne. Elle aussi doit être invitée. J'ai la panique : il faut que je passe aux toilettes pour voir mes cheveux, sinon on pourrait bien me renvoyer avant la première note déversée. Je cours sur le tapis rouge et arrive au pas de la porte, là où les dames font la queue et les hommes sortent la leur. Dans mon petit temple, une fois devant la glace, je constate. Définitivement je suis minable.

En plus en roux, c'est voyant, fatalement. Évidemment, l'idée me traverse de récolter chez les trois alignés d'à côté pour improviser une sorte de gel de camping, mais comme ils sont survieux, cela ne va pas coller. Je repars en l'état, après avoir passé un peu d'eau sur ma paille. Quand je regagne la loge, le gros est déjà là. Tout seul, mais sur deux sièges. « Balthazar, dites-moi tout. Vos cheveux, ce sont vos atouts séduction ? »

La lumière s'éteint. Et sur la scène, la chanteuse fait son apparition. La main du gros vient se poser. Je lui baise les pellicules. Elle chante, elle chante, elle chante, c'est son métier. La misère, les problèmes de filles et les clés de douze. Chaque loge a sa crotte à fouetter. Déjà mon obèse pimente. Il lâche l'affaire pour passer au derrière. Il pétrit à bon compte en l'honneur de la chanson francophone. Les rappels me paraissent un peu longs. Car je dois applaudir pour deux. Le concert tire à sa fin, tout le monde descend, direction la garçonnière du gros, dans des arrondissements sans nécessaires. À domicile, le chef est un sauvage. Et ne laisse à personne le soin de s'occuper de son propre derrière.

Vienne

Après

Au royaume de Lesbos, je suis devenu roi. Pas une soirée sans que mes copines ne me parlent de notre histoire. Chaque jour que le Seigneur croit faire, j'aime par ma présence tout ce que la ville entasse de brouteuses. Par mes récits, Vera est devenue une icône, une défricheuse. Et Egon, déjà très connu avant mon arrivée, l'est de plus en plus, du fait de son opposition à la politique du *Schmarotzer*, comme il aime à l'appeler exclusivement. Moi je l'aime bien notre nouveau chancelier, il me fait rire. Tous les soirs, il intervient à la télévision publique pour faire un bilan de sa journée de travail. À chaque fin de journal, le bonhomme expose sa gueule à ses compatriotes en leur expliquant qu'il va faire ci ou ça, qu'il a réformé ça et là, que les méchants dehors mentent

et qu'il n'est pas comme il est et que l'insulter c'est insulter le peuple autrichien dans son ensemble, ce courageux pays qui offre un jour nouveau à l'Europe sclérosée par les vieux partis ouf.

J'aime voir sa tête de folle outrée et vindicative. Une semaine seulement après le triomphe du bronzé, l'Union européenne s'est rangée derrière la Slovaquie pour décréter des sanctions contre l'Autriche. Suite au discours télévisuel quotidien du nouveau boss, quelques milliers de personnes se rassemblent en silence, place des Héros. On ne peut pas dire que l'Autrichien moyen soit dans la rue. Au contraire. Pour ma part, je suis obligé de suivre, mais je file dès que possible retrouver mes goudous, qui, elles aussi, ont toutes leur avis sur le bonhomme. Vera donne ses cours au lycée. Egon pleure tous les soirs et ne va plus à l'université que pour tenir des meetings. Il se tient la tête en faisant les cent pas.

« Branau rétablit le contrôle aux frontières ! Non mais tu te rends compte, non mais tu te rends compte ! »

Non, je pense en moi-même, hilare.

« Ça y est, nous sommes morts, nous sommes morts. »

Il a un côté touchant quand il est au bord de la crise de nerf. Je le serre dans mes bras et le contact de mon membre tout dur le met définitivement hors de lui.

« Mais, Balthazar, tu ne comprends pas : l'Autriche va sortir de Schengen ! »

J'aurais eu envie de pouffer, si Egon ne m'avait pas violemment rejeté.

« Il faut que tu rentres dans ton pays. Tu ne peux pas rester ici, ça va mal tourner.

– Non mais ça va pas, je lui dis. Tu es complètement paranoïaque ! »

Il me regarde dans les yeux, sans bouger.

« Mais tu vois bien que toutes les ambassades occidentales ont réduit leurs services au minimum ! »

Justement, je serai tranquille. Je lui réponds *calme-toi*. Je l'assieds sur le canapé et, alors que Vera entre à son tour, nous discutons tous les trois, avant d'allumer le poste.

« La télé publique est déjà à la botte de Branau et de son sale parti Ö, nous apprend Egon.

» Tous les responsables ont été remplacés à l'ORF, la chasse aux sorcières a commencé chez les journalistes. Bientôt, ce sera au tour de l'université. »

Jusqu'ici, rien de plus normal, tous les nouveaux gouvernements font le ménage dans les médias. Ciao les socialos. Dans l'écran, la snob et le carnivore ne sont plus là, ils ont laissé la place à une blonde trentenaire et à un magnifique jeune premier aux dents de morse. Petite musique, les nouvelles, encore, sur les horribles de l'étranger qui donnent des leçons à

l'Autriche. Reportage sur la correspondante à Paris, elle s'est fait frapper par des gens dans la rue en ne faisant que son travail. Éclairage sur le ministre de je ne sais quoi qui fait je ne sais quoi je ne sais où, mais à la campagne, puis analyse de l'expert qui dit que cette fois, l'Europe a l'air plus déterminée que lors de précédentes sanctions. Puis c'est le discours du bronzé chancelier :

« Chères Autrichiennes, chers Autrichiens. L'histoire mouvementée de notre petit pays lui a appris à faire face à l'adversité. Notre ministre des Affaires étrangères se bat sur tous les fronts diplomatiques pour faire comprendre à nos voisins européens qu'ils n'ont d'autre choix que d'accepter la démocratie. J'ai laissé du temps à nos amis pour qu'ils reviennent sur leurs aprioris à notre égard. Jamais je n'accepterai qu'une fois de plus, l'avenir de notre Nation soit dicté par l'extérieur. Je vous ai promis durant ma campagne de vous redonner confiance en vous, je vous ai prouvé que notre destin commun était de tracer un avenir nouveau pour ce continent en chute vertigineuse. J'ai décidé de rétablir les contrôles aux frontières, et je dis aux traîtres qui manifestent contre la souveraineté du peuple qu'ils peuvent partir, l'Autriche n'a pas besoin d'eux. Nous avons été pillés par tous. Par l'Italie qui nous a volé notre si cher Tyrol du Sud et qui a coupé nos frères de leurs racines et de leur identité. Dans

mon cœur, il s'agit bien là d'un dixième *Land* qui devra, un jour, retourner dans le giron de la mère patrie. Volés ensuite comme nos frères Hongrois par les Tchèques et les Slovaques qui, sans pitié et avec haine, ont jeté dehors ceux qui, par leur labeur, avaient façonné ces pays. Aujourd'hui, il est de mon devoir de demander des comptes. Et si j'ai longtemps cru que l'avenir de l'Autriche était indissociable de celui de l'Allemagne, devant le mépris dont celle-ci fait preuve à notre égard, j'ai envie de lui dire : "Grande Allemagne, tu ne nous mérites pas". Chères Autrichiennes, chers Autrichiens, j'ai décidé de vous donner la parole. L'Autriche ne sera jamais une colonie de Bruxelles. Il vous faudra dire si, oui ou non, vous désirez retrouver l'indépendance de votre pays en sortant de l'Union. Grâce à vous, le temps de relever la tête est arrivé. »

Depuis la prononciation de ce discours, j'assiste amusé à un lent repli. Israël, l'Allemagne, l'Italie, la République Tchèque ont fermé leurs ambassades et exigé de leurs ressortissants un retour au bercail. L'histoire, ça va vite. La France maintient encore un représentant consulaire, comme l'Espagne et les pays scandinaves. Moscou ne dit rien, normal, Washington condamne « ce nationalisme d'un autre temps ». Le parti Ö réclame l'interdiction des manifestations quotidiennes. Prétexte ? Celles-ci, par les besoins de nettoyage et la mobilisation

policière qu'elles entraînent, grèvent stérilement les comptes de la collectivité. Branau nous qualifie de « hooligans alarmistes », estime que la police du *Land* de Vienne fait preuve d'une passivité inadmissible à notre égard. Chaque soir, Egon revient avec son flot de mauvaises nouvelles, je l'écoute. Le gouvernement coupe toutes subventions aux associations et aux organisations culturelles hostiles. Il fait preuve d'une intelligence machiavélique dans sa chasse aux sorcières. Exemple? Augmentation du tarif postal des périodiques n'ayant pas sa faveur.

Egon éructe contre ses collègues terrifiés par la perspective d'une perte de subvention, ils plient l'échine, font preuve d'une bienveillante neutralité! Les salauds! Je suis plus calme que mon beau farfouilleur. Quelle énergie perdue. Le voilà tel une mouche tapant contre la vitre jusqu'à la mort certaine. Elle veut sortir, mais ne sait pas par où. Je l'observe. Comment va-t-elle s'y prendre? Mourra-t-elle sans avoir compris qu'elle est prise au piège et qu'il faut se résigner, qu'il faut baiser jusqu'à ce que? Il faut baiser Egon, jusqu'à ce que. Mais je ne peux pas répondre par cette phrase à ses indignations de prof. Je ne peux pas lui dire ceci : Branau redonne à son pays une fierté nationale.

Par ennui, je décide, lors d'un après-midi pensif, d'aller le voir en vrai. Ce sera amusant et instructif. Le chef participe à une rencontre des anciens de

la Waffen SS. En patriote, il avait de toute façon refusé, alors qu'il était gouverneur d'un *Land* dont j'ai oublié le nom et situé près de la frontière suisse, de remettre leurs décorations aux anciens résistants. Le président socialiste d'alors avait bien rouspété. Jamais de participation non plus aux cérémonies d'hommage aux victimes juives et autres de la Seconde Guerre mondiale. C'est un sujet compliqué. Il faudrait détailler. En courant, j'arrive devant le bâtiment sombre de la Strozzigasse où se déroule la rencontre annuelle. Pour le moment, seule une poignée d'octogénaires croupis sont là. Accompagnés de leurs chers descendants, ils font le pied de grue. L'Autriche se souvient, je capte des bouts de phrases dans la foule des personnes accrochées à leurs gobelets en plastique. Des ancêtres dans leur costume de guerre. Le kaki passe quand on est jeune, gaillard. Les enfants regardent papa avec fierté. Les pantalons des vieillards doivent suinter. Sous les flashes et les clap clap, Branau fait son apparition. Bravo et émotion. On mouille de l'œil. On pince les lèvres et le souffle est retenu. On redresse la carcasse bien usée. *Grüß Gott, Grüß Gott*, bonjour, bonjour. Juste contenu par deux gardes du corps très grands et très blonds, le tas d'os fait presque vaciller la bête. Car on veut toucher.

Le bronzé paraît alors relativement petit. Son sourire de pro accompagne les beaux yeux bleus qui

se plantent – schlak – dans le regard de la ménagère. La chemise ouverte sous un joli costume de couturier fait fureur. Et on enveloppe la main des dames et on serre fort celle des anciens. On les félicite. Fils parfait, mari parfait, amant parfait. Trois petits tours et discussions. Puis c'est l'interview à l'ORF et aux quelques médias étrangers, dont la BBC. « Mais pourquoi vous êtes là », ils demandent, les idiots, alors que le spectateur, monsieur Clark, de Manchester, installé dans ses pantoufles et sur sa moquette épaisse achetée à prix d'or pour le *bed and breakfast* le sait bien, pourquoi ce chancelier est là. Tout le monde le sait. Et depuis longtemps.

« Je suis là pour rendre un hommage appuyé à ceux qui, sans autre choix, ont combattu et parfois donné leur vie pour leur pays ». À question idiote réponse idiote. « La Seconde Guerre mondiale a eu son lot de malheurs. Mais après quarante-cinq, aux seuls "alliés" on a reconnu le "droit de souffrance". Les autres devaient se taire et manger leur soupe de patates en silence. » Je suis juste derrière lui dans l'angle de la caméra, mêlé à cette drôle d'assemblée de gens. Monsieur Clark doit beaucoup rigoler. Les anciens de la Waffen SS revivent. Ils sont droits dans leurs bottes et affrontent les caméras du monde. Ils sont tous derrière lui. Les filles des anciens tiennent papa à l'épaule, le menton relevé, la pommette fière. « Moi je dis aujourd'hui que

mon peuple, comme les autres, a souffert. Il est de mon devoir de lui panser les plaies laissées ouvertes. Il est de mon rang de le remercier pour le job! Le bombardement des villes du Reich par les Russes et les Américains, l'utilisation de la bombe atomique, cela par contre on n'en parle pas hein? »

Le premier des Autrichiens a presque un côté peuple quand il s'adresse au globe. Et les ridés d'opiner fermement de la tête.

« Je ne parle même pas des réfugiés allemands d'après 45! Les malheureux ont fui les massacres et le génocide à l'Est! Pour moi, le 8 mai 1945 n'est pas un jour de libération. Oui, nous avons été délivrés de Hitler, mais notre liberté était loin d'être complète. C'était celle des troupes alliées. Notre liberté, c'est à Leopold Figl que nous la devons. C'était au palais du Belvédère et c'était dix ans après les autres, en 55! »

Applaudissements, applaudissements. Quel harangueur, qui fait de cette assemblée de gueules cassées et de cerveaux comprimés la plus empressée des supportrices. Je regarde son visage magnifiquement dessiné et sa peau luisante. Il doit avoir un joli cul, propre. La déclaration enflammée va faire le tour du monde, hop, emballé c'est pesé, on s'en va. Indignation de la communauté internationale, va dire la présentatrice issue de minorités de la BBC. Grâce à son artiste d'avant-garde, l'Autriche revient enfin sur le devant de la scène. Et à la maison ce

soir, comme tous les soirs, Egon me diras « tu te rends compte non mais tu te rends compte » et Vera fera sa triste mine et on baisera quand même, après avoir manifesté. Ça me saoule.

Encore tout chamboulé d'avoir vu le mec en vrai, je rentre à pied dans mon cloaque. Egon dit « tu te rends compte non mais tu te rends compte » et je tire la gueule. Vera pleure, assise sur une chaise. Branau a ordonné l'arrestation de toute la classe politique étrangère au parti Ö. Branau a fait voter par l'Assemblée la disparition de celle-ci. Les secrétaires nationaux des Verts, des conservateurs et des socialistes ne sont plus chefs que de leur petite quéquette. Les présidents des *Länder* n'ont plus qu'à se soucier de la consistance de leur soupe du soir. Branau n'a pas besoin de savoir ce qu'ils pensent, puisqu'ils ne pensent pas comme lui. C'est logique et c'est simple. Cela s'appelle une conséquence. Mais mon couple ne l'entend pas de cette oreille.

« Ça y est, dit Vera, la nuit de Cristal va commencer, on aurait dû partir tant qu'il en était temps ! Je te l'avais dit ! »

Elle hystérise debout, en direction d'Egon.

« Je te l'avais dit. »

Puis de retomber sur sa chaise en me regardant. La nuit de Cristal va commencer. C'était drôle comme phrase. Mon musclé sort de ses gonds, l'action rebondit :

« Et alors, il crache. Il fallait qu'on parte en exil et qu'on reproduise tout ce qu'a fait l'élite de ce pays de merde jusqu'à maintenant ? C'est ça hein que tu veux, sauver ta petite peau ? Partir, partir, abdiquer toujours, piétiner la pensée ! Il nous faut manifester, résister. »

Il parle au plafond, singeant un pensionnaire du Français. Je n'arrive décidément pas à prendre au sérieux son ton dramatique. Il n'a même pas de cape. Je m'assieds près de Vera et lui prends la main.

« Allons rejoindre les autres place des Héros, comme chaque soir », je dis.

Vera me sourit et m'embrasse. Les mains posées sur les hanches, Egon m'adresse un signe approuvateur de la tête, passant de tragédien grec à chef de troupe chez les louveteaux.

Sur place, les caméras sont également très présentes. Des artistes et des hommes politiques sont sur une tribune. Ils s'adressent à la foule, demandent à l'Otan d'intervenir. Nous restons plus longtemps que d'habitude et suivons cette fois l'intervention quotidienne du bronzé sur un écran géant, installé par les organisateurs.

« Chères Autrichiennes, chers Autrichiens »

Il est encore plus beau à la télé. Les opposants crient « *Schmarotzer! Schmarotzer!* », les tomates fusent... Les gauchistes sont prévisibles. L'objet de tous les sarcasmes, lui, sait se renouveler lors de ses shows.

« Chaque jour se fait plus présent le danger venant de l'extérieur. Chaque jour pèse la menace de voir nos anciens amis remettre en question la souveraineté qui est la vôtre et le choix que vous avez fait de me porter à la tête du pays. »

Il dit cela avec conviction et naturel. Presque avec humilité. Tout ici est commenté en l'air, au profit des nuages.

« Ils sont aidés par des traîtres qui n'acceptent pas la défaite et des artistes et intellectuels névrosés qui souillent leur propre maison, encouragés pendant des décennies par l'argent facile des subventions d'un socialisme décadent et loin des préoccupations culturelles du vrai peuple. »

« Hou hou », ce sont les rassemblés qui se choquent et s'outrent à mesure. On se sent visé.

« Voilà de bien mauvais, de bien ingrats Autrichiens. Comment supporter dans son propre camp la trahison et la diffamation ? »

Je commence à connaître le rythme des discours. Ça sent l'annonce de nouvelles mesures.

« À partir d'aujourd'hui, je traînerai devant les tribunaux de notre beau pays tous ceux qui par leurs discours publics nous traiteront de ce que nous ne sommes pas. Le chancelier des Autrichiens ne supportera plus que des imbéciles le qualifient de fasciste ou de révisionniste. Car comment tolérer encore plus longtemps que l'Autriche travailleuse, celle qui

peine et qui sue, croule encore des années sous le poids de l'Autriche paresseuse, engraisée chaque jour un peu plus par des donations larges? »

Silence.

« Je veux parler des fonctionnaires à la botte des rouges, de ce petit monde clos de la culture viennoise. Désormais, les artistes de salon ne pourront plus se reposer sur l'assistance perpétuelle de l'État. Je rétablis le sens du mérite. Fini, l'argent facile! Terminé, les subventions. Un sou est un sou et il doit aller à celui qui travaille. Et dont le travail est reconnu. Vous serez désormais seul juge de ce que la culture est. Et plus personne ne vous dira ce qu'il est de bon ton d'aimer ou de ne pas aimer. À demain. »

Et bla et bla et ça y est, là il s'est dévoilé, et là Londres et Paris sont obligés d'intervenir, et on continue à dire tout ça, et pendant ce temps, les procès se multiplient, contre les plus grands artistes et les cadres de l'opposition, condamnés les uns après les autres à aller tâter du barreau dans l'humidité. Et les jours passent et le film commence à être un peu chiant. Les ambassades d'Europe ferment les unes après les autres, à l'exception de celles de Moscou et de Minsk. Ce qui était à prévoir est prévu. En des temps record. Plus facile de détruire que de construire.

Lors de mes balades dans l'ennui des rues pleines d'immeubles, je n'entends ni français ni anglais. Le secteur économique semble être terrassé. L'ORF ne

donne plus ce genre d'informations. Qui est parti, envolé? Et qui est resté, englué? Selon Egon, dix pour cent de la population était étrangère avant les élections. Beaucoup sont encore là. De fait, ceux qui n'ont pas d'ailleurs. Les pauvres en majorité. Des Turcs et des Africains, mais aussi de nombreux Serbes, ainsi que tous ces couples mixtes. La diaspora autrichienne – le dixième *land*, comme l'appelle le bronzé – est sans cesse montrée du doigt. Accusée de saper le pays de l'extérieur. Coréens de Tokyo, Cubains de Miami, à partir de maintenant, Autrichiens de Berlin. Lors de mes heures de bar, les filles me disent avec la finesse qui les caractérise : « Il faut que tu te cosses. » Elles ne disent pas « casses » elles disent « cosses ». En traînant sur le *o*.

Mais le piège s'est refermé, et tous n'ont rien vu venir, me prenant au passage pour aussi crétin qu'eux. La totalité de la classe politique conservatrice et socialiste est arrêtée. Egon m'avance le chiffre de 80 000 personnes. Je trouve que cela fait beaucoup. Les gens ne vont plus manifester, ils restent terrés chez eux. Et nous comme les autres. Les « troubles à l'ordre public » sont désormais sévèrement réprimés. Auprès de ses étudiants, Egon soigne d'ailleurs son vocabulaire. Le moindre faux pas pouvant le conduire directement devant les tribunaux spéciaux, la capacité d'adaptation de l'homme est mise à l'épreuve. Pari provisoirement relevé. Il garde les

injures pour la cellule familiale. C'est comme cela que se construisent les violences domestiques.

L'ONU a déplacé les bureaux de l'Agence internationale de l'énergie atomique à Genève. Un Suisse, ça gagne à tous les coups. Branau n'arrive pas à retenir les organisations internationales, elles plient bagages les unes après les autres. « Qu'ils s'en aillent, ces bougres », a-t-il une fois lâché. Et l'Autriche n'accueillera plus de réfugiés, cette graine de dealers de drogue de toute façon. J'observe tous les changements en servant des coups à boire et en apprenant l'allemand avec Vera. Les Autrichiens déplorent, ils disent : « C'est bien dommage ma brave dame, mais à l'extérieur, ils doivent accepter notre choix. » Et je suis très étonné que personne, jusqu'à présent, ne soit venu me chercher. Vera ne comprend pas ma détermination à rester quand Egon l'interprète comme une preuve d'amour. Cela me fait de la peine, un peu, bien sûr.

Les nouvelles surprenantes rythment les semaines qui s'écoulent. L'un des soirs a été au dessus des autres. C'était peu ennuyeux :

« Non mais là on marche sur la tête, là on marche sur la tête, ce pays est devenu fou !

– Qu'est-ce qui se passe ? je demande, blasé.

– On nous a fait parvenir une circulaire émanant du ministère de l'Éducation nationale. Elle explique la mise en place de la revalorisation de la *langue autrichienne*. »

Vera me regarde comme si cette seule nouvelle devait me faire l'effet d'une décharge électrique. Elle est apparemment déçue par mon manque de réaction.

« Non mais veux-tu me dire ce qu'est la *langue autrichienne*? »

Elle prononce les deux derniers mots en déformant sa bouche. Face à mon inertie, elle continue sa logorrhée sur la même lancée.

« Et il y aura désormais des quotas d'enfants dont l'allemand n'est pas la langue maternelle. Pas plus de deux par classe de 30. »

Elle rit diaboliquement.

« Dans la mienne, les trois quarts des élèves sont originaires des Balkans. Le français, l'anglais et les langues slaves comme seconde langue ne sont plus obligatoires. En Carinthie, le slovène est interdit! Attends, je te sors la crème de la crème. »

Elle cherche sur un papier pendant quelques instants la ligne qui l'intéresse. L'index pointé vers la phrase la plus drôle de la circulaire, elle lit :

« Les professeurs d'allemand voudront bien suivre pendant deux mois, à raison de deux heures par semaine à prendre sur leurs heures de travail, des cours de *Hochösterreichisch*, afin d'inculquer à leurs élèves les spécificités et toutes les nuances de la langue autrichienne. »

Elle relève la tête et me fixe comiquement.

« Des cours de "*Hochösterreichisch*" ! », elle répète.

Pas de réaction. Elle dit en anglais :

« Des cours d'*autrichien* ! »

Un temps.

« Ça n'existe pas ! Moi je ne parle que l'allemand. L'al-le-mand ! L'autrichien, non mais quelle aberration, non mais quelle connerie. Il est complètement malade, ce type ! Il veut quoi, qu'on roule les *r* comme les ploucs dans leurs pavillons ? »

Mais la scène ne s'était pas arrêtée à cette petite réplique mesquine. Après évidemment, Egon était rentré.

« Le *Standard* a fermé, dit alors l'acteur en entrant à jardin. Il ne reste plus que cette chiure de *Kronenzeitung* pour "informer" les gens. Là, je ne vois plus quoi faire. »

Il s'empare d'une bouteille de vin blanc dans le frigo et s'en jette un petit derrière les amygdales. Je décide de partir avant l'entracte et de les laisser jouer la seconde partie sans spectateur. De toute façon, je connais la fin.

Quinze jours avant le jour J, le cardinal Zecher, la plus haute autorité religieuse du pays, rendait visite au chancelier. Puis, une semaine avant l'organisation du référendum portant sur l'arrêt de la participation autrichienne à l'Union européenne, Branau présidait à un grand rassemblement populaire sur la place des Héros. Selon la police, c'est à dire selon lui-même, plus de trois cent mille panses gavées d'escalopes viennoises l'acclamaient. À la télé, c'était impressionnant ! Les gens étaient contents, ils tapaient des mains, on avait emmené les enfants. Non vraiment, une belle journée. Mais nous on était encore terrés, on a rien profité.

À vingt-quatre heures du scrutin, nous nous rendons malgré tout à une dernière manifestation pacifique, pourtant interdite, et d'ailleurs réduite

à la présence de quelques résistants trop insignifiants pour être poursuivis ou emprisonnés. En tout, une petite centaine de personnes, silencieusement regroupées sur la même place. Egon sort un papier de sa poche et grimpe sur une statue centrale. Vera tente de le retenir. C'est sur un ton trop solennel qu'il entame son pathétique discours. Il avait bien caché son jeu.

« “Brûlez-moi !” Le 12 mai 1933, *le Journal des travailleurs* publiait l'appel au secours d'un écrivain bavarois. »

Vera laisse échapper un petit cri et regarde autour d'elle les dizaines de policiers.

« Aujourd'hui, les intellectuels restent impassibles face au choix stérile de leurs compatriotes. Le repli souverainiste n'a pourtant jamais apporté de réponse à un peuple dont la légitimité à exister seul ne va déjà pas de soi. L'Autriche, sans les autres, n'est rien. Notre pays a déjà tué ses juifs et par-là même ceux qui lui ont offert une légitimité. Les Tchèques, les Hongrois, les Serbes, les Croates, le résultat de ce mélange, c'est la culture viennoise. C'est cela même que n'a jamais accepté le reste du pays, en votant massivement pour un homme qui hait l'idée d'une authentique Autriche indépendante et qui, ne pouvant revenir sur l'histoire et réintégrer notre pays dans un bloc germaniste, a décidé de lui façonner une identité factice de manière autoritaire. Depuis

1933, l'Autriche a condamné ses élites à l'exil. Ces tas de montagnes a de toute façon toujours été à la traîne. En élisant ce porc, les Autrichiens ont prouvé qu'ils détestaient leur Nation. »

Applaudissements, discrets. Les policiers présents ne bougent pas. Les regards gênés se croisent. Egon redescend et nous rejoint, nous partons. Dispersion. Nous marchons tous les trois silencieusement sur le Ring. Vera et Egon flottent sur le même pas rythmé, plus rapide et plus fluide que le mien. Le bras de Vera enroule le bras d'Egon. La tête de Vera s'incline deux ou trois fois vers la naissance du cou d'Egon. L'épreuve renforce le couple, c'est ce qu'on dit. Puis Egon s'arrête et me lance une main tendue qui veut dire « viens avec nous ». Mon bras enroulé dans le bras d'Egon. Le bras d'Egon enroule mon bras. Ainsi imbriqués, nous passons devant la laideur du parlement, que nous longeons. Egon a raison, on ne peut pas être un pays quand on construit son parlement dans le style néo-grec. Arrivés à la maison, nous suons à même le sol. Egon baise avec la fougue du condamné. Clac, clac, c'est la panse d'Egon qui rebondit sur les fesses de sa légitime, schlok, schlok, c'est popol, qui éloigne les lèvres du mari l'une de l'autre, schlug, schlug, c'est la langue de madame à la porte de son amant. Toc, toc, c'est un poing fermé abattu par deux fois sur la porte d'entrée.

Nu, Egon va ouvrir et nu on l'emporte, seulement couvert par son manteau de pluie, comme dans les films noirs américains. Nous restons toute la journée du lendemain déshabillés, Vera et moi, dans cet appartement. On mange les restes et au fond de l'eau, dans les égouts, reste ce qu'on a mangé. Ça s'éparpille. Dans l'écran, les restes de l'Autriche s'organisent et se rassemblent, eux. Vera n'est pas allée voter ce dimanche. À dix-neuf heures trente, comme chaque soir, son corps déballé s'offre au canapé du salon.

« Chères Autrichiennes, chers Autrichiens. Vous m'avez compris. Grâce à votre soutien, je sortirai notre pauvre pays du marasme dans lequel il gît actuellement. Je suis fier de partager avec vous cette première victoire, celle de l'indépendance retrouvée. Nous ne sommes plus soumis au diktat des technocrates de Bruxelles, Vienne redevient capitale. L'Autriche redevient l'État neutre qu'elle aurait dû rester. Deuxième victoire de taille, celle remportée aujourd'hui sur les hordes d'étrangers qui, par de viles manœuvres, arrivaient pour travailler et restaient pour engrosser. Dès ce soir, j'inscrirai dans la constitution un article stipulant très clairement que l'Autriche n'est pas et ne sera jamais un pays d'immigration. Les étrangers présents sur notre sol doivent désormais choisir : respecter l'Autriche, ou partir. Fini le nettoyage

ethnique. Enfin, le droit à la Patrie est reconnu à l'intérieur de nos frontières. C'est un droit de l'Homme, c'est un droit des Autrichiens. Nous ne sommes pas une Bavière bis, nous ne sommes pas le "midi de l'Allemagne". Nous avons été rejetés de la Nation allemande comme une brebis galeuse qu'on écarte du troupeau. Mais la brebis bêle toujours, et parfois couvre le bruit du cheptel. Seule dans son coin et sans aide, elle a enfanté et sa portée aujourd'hui est bien heureuse de boire l'eau pure de sa propre rivière. Cet État autrichien, c'est notre Nation aujourd'hui. Pour la gouverner, je supprime une présidence qui n'aura servi qu'à faire digérer aux citoyens des décisions prises par l'étranger. Fini, la démocratie de "concordance". Il n'y a qu'un chef ici, c'est vous ! Désormais, il faudra parler de *Jugendpolitik*, en référence à ce mouvement que vous avez mis en place et qui a balayé tous les courants passés. »

J'imagine la bite du *Schmarotzer* en train de se dresser dans son pantalon serré. L'écran continue de parler et Vera de le regarder. Elle pose sur la réclame pour le film de demain ce même œil de bœuf qu'elle avait jeté sur son chancelier. Et me voilà dans la peau du maître. La disparition du voile sur les pupilles de Vera lorsqu'elle les dirige sur mon membre me fait à mon tour constater que oui, ma queue est raide.

Elle effleure de sa main la blancheur malade de ma peau. Puis elle me dit, en enfonçant deux doigts en mon for intérieur : « Prends-les comme tu prendrais celle d'Egon. »

Les Chinois ont plié bagages : il n'y a plus grand commerce à faire. Ce qui se traduit par un retour aux spécialités culinaires de Bohême : léger embonpoint. Egon est rentré de prison au bout d'une petite semaine. Il a logé avec quelques autres dans l'aile ouest de la cité de l'ONU, désormais beau vaisseau fantôme, à l'écart de la ville. Il dit avoir été légèrement embêté par des messieurs qui voulaient savoir s'il pouvait être un danger pour le pouvoir du *Schmarotzer*, mais que le plus difficile pour lui avait été de devoir supporter sans broncher l'abominable dialecte viennois de ses gardiens ventrus.

Dans l'échelle du pire, mieux vaut tout de même être un intellectuel. Car il est impossible de savoir ce qu'est devenu l'état-major du pays. Tous les ménages sont désormais fichés, et nous avons

été enregistrés sans grand problème. Notre trio n'a pas fait tiquer les bogosses de la police spéciale, en tout cas moins que mon accent, amené à éveiller des soupçons.

« D'où ce que t'es, me dit un gominé.

– *Frankreich*, je réponds.

– Et pourquoi t'es pas rentré dans ton pays, la Grande Nation ha ha ha ?

– Parce que j'aime Egon et Vera depuis plus longtemps que Branau », c'est ce que je dis.

Stop de rire, alors que déjà j'ai honte de ma réponse mélo.

On a marqué mon nom et ma nationalité. Puis on m'a convoqué à la cité de l'ONU, aile est, où l'on m'a fiché comme étranger voulant rester. Les consulats sont tous partis et moi je reste. Drôle de type.

Il me faut prendre des cours d'autrichien et venir tous les mois rencontrer ce sympathique monsieur Brandl, pour cause d'appartenance par le sang à un pays ennemi ne respectant pas les choix démocratiques souverains. Lors du premier entretien, après mes non-réactions, monsieur Brandl me disait : « Vous n'avez pas peur. » Et je lui répondais : « Pourquoi, je devrais ? »

Présentement, je me rends à ce fameux cours d'autrichien pour la première fois. J'ai hâte de voir quelles inepties vont repousser les frontières de celles

imposées à l'histoire par les nationalismes. Les cours ont lieu dans le premier arrondissement de Vienne, celui qui, avant les élections et la sortie de l'Union, servait à contenir les touristes venus constater que Sissi était vraiment une conne et que la Valse, ici, c'est du sérieux. Pour sûr que les commerçants font la gueule. La Kärtnerstrasse était encore il n'y a pas si longtemps la plaque tournante des arrachages de fringues soldées. Aujourd'hui, les enseignes internationales ont fermé, rideau de fer ! Ne restent que les restaurants, tenus par des Autrichiens, ainsi que quelques boutiques pour touristes arabes. Eux continuent à faire le déplacement. Les ressortissants de pays totalitaires se fichent de politique. Les épouses en noir des gens de l'Opep et des ambassades du Golfe, jadis noyées dans la foule des minijupes, offrent désormais, grâce à leurs déplacements solitaires, un petit air d'Orient à notre capitale.

En passant devant la cathédrale Saint-Étienne, j'en admire pour la première fois les contours, elle qui des décennies durant était défigurée par les mouvements de foules en short. Au coin de la place, le magasin *Manner* est heureusement toujours là. Je m'y arrête pour acheter des gaufrettes. C'est en arrivant dans la rue où les cours sont donnés que je découvre qu'ils ont lieu au cœur de l'ancien quartier juif. Comme avant, la police fait encore le pied de grue dans la Seitenstettengasse. Car oui, la synagogue est là. Ils

étaient là eux aussi, mais ils ne le sont plus. Ceux qui restent aimeraient que ce dernier indice disparaisse à son tour. Mais le monde nous regarde.

Avec tristesse, j'imagine l'effervescence grouillante de cette vie d'avant-mort. J'aurais donné au moins la moitié d'un bras, voire les trois-quarts, pour pouvoir la connaître. Au numéro trois de la Marc-Aurelstrasse, j'avale les deux étages qui mènent au cours de madame Hofmaier. Je frappe et j'entre et je grüssgotte. Quatre ou cinq élèves sont éparpillés sur la vingtaine de bureaux. La madame Hofmaier me salue à son tour en souriant. J'ai là affaire à un cas typique. Elle est boudinée dans une robe à bretelles. Permanentée comme il n'est plus permis dans une démocratie occidentale, elle est victime de la couperose propre à la fille de ferme.

« *Bitte Plöetz nehm'n.* »

Je me dirige au fond de l'allée centrale, afin de pouvoir observer les co-victimes sans avoir à me retourner. Au bout d'un quart d'heure de silence uniquement interrompu par les messages de bienvenue de notre professeure, la salle est au complet. Une quinzaine d'élèves amorphes.

« Bonjour et bienvenue dans cette classe un peu spéciale. »

Petit rictus complice du « Nous savons pourquoi vous êtes là ».

« C'est d'une mission très importante dont nous

a chargés, moi et mes collègues, notre chancelier : vous apprendre l'autrichien, pour que vous puissiez vous intégrer et vous débrouiller comme le plus pur de nos petits écoliers. Vous avez tous des origines très différentes, alors, comme nous sommes amenés à faire un petit bout de chemin ensemble, je vais vous présenter, et vous allez nous raconter votre parcours. »

Outre son accent et les mots bizarres qu'elle emploie pour parler allemand, l'idée de révéler la raison véritable de mon immigration me fait plutôt marrer. Mais je raconterai une histoire d'amour.

« Tenez, vous au fond, qui avez l'air d'être un joyeux luron. Présentez-vous.

– Je m'appelle Balthazar, je suis né en France, je suis barman.

– On reconnaît là un joli accent, malheureusement encore imprégné de culture allemande, certainement inculquée à l'école, mais nous allons corriger cela. Balthazar, c'est juif, non ? »

Vient ensuite le tour des autres et je constate être l'unique représentant de ce qui, en des temps révolus, s'appelait l'Europe de l'Ouest. La moitié de l'assistance est composée de ressortissants de pays amis. L'autre moitié des pays historiquement pourvoyeurs de travailleurs invités, principalement originaires de l'ancien empire austro-hongrois. Les élèves, parfois âgés de soixante ans et dont beaucoup sont des femmes,

expliquent qu'ils ont épousé un(e) Autrichien(ne). Pour certains d'entre eux, il est impossible d'envisager un retour. Ceux qui restent sont de niveau socioculturel assez élevé, notamment les Arabes et les Perses, qui dans leur propre patrie constituent le haut du panier. Bien sûr, pas de Turcs ici. Ils se marient dans leur communauté et tous sont repartis chez eux. Un léger tour d'horizon sur les bidons en formation et les seins pendants suffit à le confirmer : je suis le plus jeune. Madame Hofmaier nous distribue des photocopies. Papier recyclé, deux colonnes. Dans la première, des mots en langue allemande, dans la seconde, leur traduction en autrichien.

« Qu'est-ce que l'autrichien ? » nous demande la dame.

Et c'est vrai qu'on se pose tous la question : aussi idiote qu'elle soit, elle justifie notre présence ici. Elle enchaîne :

« Eh bien il s'agit d'une uniformisation des dialectes et des langues parlés en Autriche, descendants du proto-germanique, du germanique occidental et du haut-allemand, valable pour tout le pays. Bien sûr, chaque province garde ses langues ou dialectes austro-bavarois. Le viennois sera toujours le viennois et le Vorarlberg continuera à parler une langue alémanique, comme en Suisse. Mais il nous faut, pour bâtir l'Autriche moderne, une langue véhiculaire... »

Chimpanzeant le professorat, elle articule le mot *véhiculaire*.

« ...propre à notre culture, qui ne soit pas l'allemand, et qu'il s'agit de légitimer : l'autrichien standard, appelé donc le *haut-autrichien*. Vous savez que notre chancelier a inscrit l'autrichien comme langue d'État dans notre Constitution, en lieu et place de l'allemand. Aujourd'hui, neuf variantes de la langue standard existent, correspondant aux neuf *Länder*. Il faut que nous uniformisons tout cela, pour que chacun apprenne une langue parlée par tous. »

Et là, je perds le fil. Je nous imagine, Vera, Egon et moi, en train de baiser en *haut-autrichien* dans quelques années, les uns reprenant les autres quand une vieille habitude refera surface. Le cours se termine et j'ai appris qu'il ne fallait plus dire *Aprikose* mais *Marille* pour « abricot », *Tomaten* mais *Paradeiser* pour « tomates », qu'il fallait remplacer *Kartoffeln* par *Erdäpfel* et *Januar* par *Jänner*. Qu'il fallait revaloriser toutes nos expressions : elles transforment nos si jolis accents en une langue en vérité spécifique. Je ramasse mon petit cahier et m'arrache à l'ambiance kafkaïenne. Mais déjà, trois ou quatre élèves me courent après pour me demander ce que je fais là et pourquoi je ne suis pas retourné en France et comment cela se fait qu'ils ne m'aient pas arrêté. Je leur réponds très fort en

anglais. Leur peur d'être aperçus dans cette rue pleine de flicaille les fait rapidement fuir.

En arrivant devant le restaurant où je dois rejoindre les deux pour dîner, je m'autorise à reprendre mon souffle. Vera a l'air d'avoir passé les dernières heures avec une montre dans la main gauche.

« Et alors, ce cours d'autrichien, c'était comment? Que je sache ce que je devrai bientôt enseigner à mes élèves! »

Egon tient la *Kronenzeitung*, le désormais journal officiel de la nouvelle République.

« Lis toi-même. »

Je tends à Vera mes photocopies, sur lesquelles j'ai rajouté une troisième colonne avec les traductions françaises. Egon me pose des questions sur la population étrangère qui assiste à ces cours, puis monologue, à son habitude.

« De toute façon, la *Kronenzeitung* a publié la liste définitive des nationalités autorisées à rester sur le sol autrichien, après vérification de la volonté d'intégration et de la sincérité des intentions de chaque individu. Le personnel diplomatique représente encore une centaine de pays et deux mille personnes, regroupées dans une aile de la cité de l'ONU. Elles ne peuvent plus rentrer en contact avec le reste de la population. Un quartier des étrangers va être créé dans les gratte-ciel désertés du centre d'affaires. La *Kronenzeitung* ne publie

pas la liste des ambassades, mais je ne pense pas que les pays de l'Union aient maintenu une représentation diplomatique. Peut-être que la Hongrie a gardé une structure, par laquelle tous les contacts se feront. Hors personnel diplomatique, il ne reste que quelques milliers d'étrangers en Autriche. Les trois quarts d'entre eux sont à Vienne. La moitié est constituée d'époux et d'enfants de ressortissants autrichiens, le reste de ressortissants de pays amis qui ont clairement reconnu les élections et ont félicité Branau. Tiens, voici la liste des nationalités. Les Iraniens sont les plus nombreux : membres de l'élite chrétienne ayant fui la révolution des mollahs en 1979, on les voit mal rentrer aujourd'hui. Fiers d'être Perses, ils n'ont jamais réclamé la naturalisation. Ils représentent deux cent personnes. Bien intégrés à la société viennoise, ils ont bonne réputation. Bien après viennent les Hongrois, les Tchèques, les Slovaques, puis les Polonais et seulement ensuite les Serbes. Ils ne sont plus que soixante-dix, alors qu'ils étaient les plus nombreux, avec les Turcs, avant les élections. J'ai entendu dire que beaucoup de pays accueillaient leurs ressortissants immigrés avec des statuts similaires à ceux des rapatriés d'Algérie en France. Après les Serbes, viennent les citoyens des pays arabes, les Allemands et les Sud-Coréens, puis les Africains, mariés pour la plupart avec des Autrichiennes. »

La liste s'égrène en une multitude de nationalités représentées par moins de dix personnes. Pas un seul américain. La France apparaît enfin, entre le Mexique et le Royaume-Uni, avec trois ressortissants.

« Regarde, je suis là. J'aimerais bien savoir où sont les deux autres et pourquoi ils sont restés!

– Mais par amour, comme toi. »

La ville appartient aux corbeaux et les rues sont trouées par les vents froids. Comme chaque après-midi, lorsque mes cours sont terminés, je réfugie mon petit corps d'étranger au café *Sperl*. Là-bas, je consomme du café et des pages de la *Kronenzeitung*. Cela fait grande impression sur les gars du *Schmarotzer*. Ils m'espionnent de temps en temps. Et cela m'ingurgite de l'autrichien en dedans, pour qu'ensuite il ressorte à la bonne occasion, lors des contrôles inopinés ou de mes passages mensuels devant la commission d'évaluation. Le soir, les gouines boivent leur bière et finalement la vie de Balthazar n'est pas désagréable.

Parfois, je m'assieds dans les escaliers de l'immeuble, afin d'éprouver le sentiment de quiétude procuré par la solitude et l'odeur de vieille bâtisse. Et de

prendre des forces afin d'affronter la vie conjugale.

Dans un ballet burlesque, Vera court d'un bout à l'autre de l'appartement. Elle perd sa pantoufle gauche et la rehausse. Egon époussette ses gants de cuir lamé.

« Vite, dépêche-toi, me dit Vera. Dépêche-toi, on part. »

Je m'exclame : « Mais qu'est-ce que tu racontes ? »

Egon déboule à son tour. Il a déjà son manteau sur le dos. Il prend mon visage entre ses mains.

« Écoute-moi. Nous ne pouvons plus rester ici. Nous allons mourir à petit feu. Tous les trois, nous sommes sur la sellette. Ils n'attendent qu'un nouveau faux pas de notre part pour nous supprimer. Nous sommes constamment surveillés. On va partir.

– Mais pour aller où ? Je ne veux pas retourner en France, et en plus, il est impossible de sortir de ce pays de bouseux. C'est trop tard ! »

Vera apparaît de nouveau, les bras noyés dans un sac de couchage en pilou à moitié déplié. Je m'assieds sur le repose-chaussure tout crotté en hurlant :

« Vous êtes de grands malades. Comment voulez-vous qu'on sorte de cette merde ? Il y a des gominés à tous les coins de rue, prêts à te dénoncer pour "sifflement de *New York, New York* prohibé !" »

Vera expire exagérément.

« Des amis vont nous aider. Ils ont une maison dans le Burgenland. On dira en sortant de la ville

que l'on va chez eux. Et on passera la frontière slovaque vers quatre heures du matin.

– On va se faire prendre, on va se faire prendre. »

Je suis une pleureuse qui court après Vera en zigzag dans tout l'appartement.

« On va se faire prendre et on va atterrir à *UNO City* avec tous les déchets du régime, tous les non-alignés. On va se faire torturer par des mangeurs de goulasch et on va ressortir dans quinze ans avec seulement la peau sur les os et une seule couille. Enfin, nous deux, parce que toi Vera, tu vas te faire violer par les bergers allemands des gominés qui vont te pendre au plafond par les poils de la foune. »

Une gifle. Quinze jolies secondes de silence et des larmes qui coulent. J'essuie l'humidité des joues avec mes deux pouces. Ambiance kitsch et violons : je déteste, ça fait sentiments.

« Je n'en peux plus. »

Elle dit cela entre deux sanglots de gamine. Egon arrive et caresse l'épaule de sa femme.

« Personne ne coupera de couille tant que je serai là et personne ne pendra Vera par la foune. »

Il fait son grand.

« D'accord, on s'arrache, je dis. Mais on ne va pas en France. On reste en Slovaquie.

– On verra bien, je ne sais pas du tout comment on traite les Autrichiens de l'autre côté de la fron-

tière. Mon ami m'a dit qu'il y avait un passage, près du champ d'éoliennes. »

Vera nous tend le sac à dos rempli de provisions. Faire autre chose que les suivre est pour le moment impossible. La voiture du copain d'Egon nous attend en bas. Nous quittons Vienne entre chien et loup. Je découvre la campagne du Burgenland, recouverte de neige. Nous arrivons devant une maison plus grosse que les autres, à l'écart d'un petit village sans histoires, avec des gens blancs qui font des fêtes à intervalle réguliers et s'entendent pour amener les enfants à l'école. On nous accueille, on nous fait manger des *knödels*, on regarde des cartes de rando jaunies. Après, c'est un silence immobile. On attend l'heure dite, dit-on. Les lumières sont éteintes et les têtes envasées. Puis on nous fout dehors dans la nuit qui colle. Bonne chance.

À la queue leu leu, on marche, on marche, on marche. La neige éclaire notre interminable chemin. Les lumières de Bratislava apparaissent enfin. Vera et Egon s'en réjouissent. Les lumières de la police des frontières apparaissent enfin. Je m'en réjouis. C'est la panique, on court dans tous les sens, Vera crie, Egon se retourne, je continue à gambader dans la poudreuse à mi-cuisse. J'y tombe : c'est bien heureux. À une dizaine de mètres derrière moi, Egon hurle à son tour. Il y a un coup

de feu. Et pour la seconde fois j'entends Vera. Je reste allongé.

« Il y en avait un troisième », j'entends.

Les lampes de poche des gominés glissent sur le blanc telles trois valseuses en patins. Ce n'est pas sur Vera mais sur moi que foncera le premier de leurs bergers allemands.

Paris

Avant

La langue rugueuse d'un persan me sort du sommeil. Je suis allongé sur le marbre, devant la cheminée du salon colonial. La pièce est immense, décorée de façon luxueuse. Les choses sont à leur place et chaque place a ses choses : des œufs de tortue marine dans une grande vasque rapportée de Marrakech, un écran plasma face à un sofa strict, mais confortable, une composition florale originale et sobre. Et le chat au milieu, le vide de la vie qui vaque à ses graves non-occupations. J'ai froid et j'ai très mal au crâne. Certaines parties de mon corps sont douloureuses. Trouver une solution avant de commencer à en tirer plaisir.

Ce matin, la gouvernante est passée dans le couloir. Une autre boniche entre dans le salon. Un souvenir de l'Indochine. On les appelle par leur

prénom et on leur dit « Martha, vous... » Elles font un peu partie de la famille, depuis le temps. Et elles nettoient les tâches sans s'étonner. Les beaux quartiers : une composition sociale simple sur deux niveaux, celui des bourgeois servis et celui des *Martha vous...*, servantes. *Martha vous...* va au marché, *Martha vous...* est en repos et va boire toute sa paye, car c'est lundi et le lundi offre du temps rien que pour soi. L'une d'elles nous repasse un peignoir m'étant destiné. Pas un mot, un peignoir et c'est tout. Et bientôt ce plateau sur la table en verre du salon. Café, jus d'orange et croissants. Assis devant cela, je vois qu'on aperçoit la tour Eiffel, de là où ces deux *Martha vous...* travaillent. C'est une chance que d'autres n'ont pas. Même si ce grand appartement, c'est du travail. En tout cas, on est mieux loti que les malheureuses du château. Pour la même somme mensuelle, elles vivent loin de tout lorsque arrive l'unique jour de congé.

Le spectacle des domestiques disparaît. Je passe alors la tête dans le couloir. La cuisine est à gauche. C'est très propre. Dans le premier placard ouvert, café, thé, céréales, comme dans une famille. On boit des capuccinos, que l'on soit producteur ou secrétaire médicale aux ordres de. Sous l'évier, entre les torchons sales, le seau rouge destiné à faire les pavés et la réserve de pastilles pour le lave-vaisselle, se trouve une grosse boîte de mort-aux-rats. Il y

a donc, ici aussi, des rongeurs. Ils ont raison de préférer les maisons *Hédiard* à celles des tribus *Marque Repère*. La boîte dit « parfum vanille ». Les rongeurs sont friands de senteurs exotiques : c'est aussi cela, la mondialisation.

« Un problème de nuisibles ? Pat'appât, souricide, raticide, spécial espèces résistantes. Cette recette fraîche et originale, imprégnée de brodifacoum, a été spécialement conçue pour obtenir une appétence maximale, aussi bien sur les rats que sur les souris. »

Des gens bossent à écrire ce genre de slogans. De nombreux petits sachets rouges promettent l'extermination de toute une portée fraîchement installée derrière les plinthes du placard à balais. Je prends la boîte et je cherche des ciseaux et je prends les gants ménagers et j'ouvre le frigo. Fumé d'Écosse, lait bio, confiture de litchis, qu'est-ce que je choisis putain ? La solution n'est pas ici. Je regarde autour de moi. Au-dessus de l'évier : miel, sucre roux, thés fumés, arabica d'Éthiopie. En voyant ce dernier produit, je n'ai plus besoin de réfléchir. Chose pensée, chose faite. J'embarque le sachet, je cherche les filtres et je mélange le poison avec le café moulu. Après avoir versé de l'eau, j'observe les premières gouttes tomber. Le parfum de vanille ne me semble pas trop présent. Vite, avant que les bonnes ne me trouvent sur leur territoire et me chassent à grands cris. Chacune

croira que l'autre a fait du zèle. Ce sera une chose de moins à faire, le café du patron. Après avoir bien nettoyé, j'ôte mes gants de vaisselle et les pose dans mon sac. Enfermé désormais dans la salle de bain, je m'habille rapidement et trouve la porte de sortie. La cafetière est presque pleine et commence à cracher. Mes cheveux doivent être encore plus mal en pointes qu'hier. Dans la rue, sur le trajet qui me mène au métro, comme il est tôt encore, je ne croise aucun fils de famille jean troué.

Direction le travail, mais ne pas y aller comme cela. Crochet par la rue que l'on aime. Quatre pains au chocolat achetés à la boulangerie. Me noyer le gosier sous la pâte et le sucre. L'artisan s'est levé à trois heures, pour offrir aux clients le fruit de son labeur. Et c'est en trois minutes qu'au néant je ramènerai sa philanthrope initiative. Les pâtisseries fouillent les recoins, forcent l'œsophage et vont se caler dans leur poche. Puis on passe l'un des nos rideaux poisseux. En matinée, les sex-shops sont peu visités. C'est le soir que le travailleur, las, se dégorge. Face à une Ukrainienne se faisant vilainer par quatre ou cinq gaillards au verbe haut, il oublie ses tracas. On introduit une pièce et nous voilà devant l'abondance de l'obscène et la consécration du vide. J'aimerais me donner aux langues des messieurs sales. De mes yeux voir leur bas-ventre adipeux. Et leur regard pervers par les années médiocres. Leur grosse bague

en or, anoblissant des mains de coupeurs de bois. On imite ce qui nous détruit. Et l'on détruit ce que l'on imite, car pendant ce temps là l'empâté, en ouvrant d'un œil mi-clos les pages saumon du Figaro, doit boire son café et le trouver bien trop fort aujourd'hui. Cette emmanchée de *Merci Martha...* a encore eu la main lourde. Merci Martha, merci, vraiment de bon matin. Le boyau se tord et les paupières papillonnent et on dit « Martha, mais qu'as-tu fais ? » On tombe sur le marbre et on meurt comme un ver, alors qu'on est né en aiglon, dans un lit de promesses. Quand on y pense, on jouit. On s'extirpe en tremblant et on part, le cœur vaillant et sans monnaie. La femme de ménage évacuera la semence de l'homme d'un coup de javel magique. Son lot de mal-née est de passer un petit coup de serpi sur les plaisirs des autres.

En sortant du sex-shop, j'extraie les gants de mon sac et les jette dans la première poubelle publique. Je rejoins la ligne qui m'amènera aux studios. Aujourd'hui, même si certains quittent la terre, d'autres doivent turbiner quand même. Les émissions ne s'enregistrent pas toutes seules. Et à cette heure, il y a des invités à filmer autour d'une table.

À mon arrivée à Boulogne, la foule des pauvres se presse déjà devant les portes, avide de stars, « Tu l'as vu il m'a regardé ! » Les gens du public sont toujours les mêmes : ils sont fades. Ou bien beaux

et en rêvent, de laisser les gradins pour eux aussi dire « Bonjour ! » à la France. Des bribes de conversations passent devant le distributeur de calories en sachets. Dans le hall se presseront bientôt les veaux, en route pour l'étable, en masse parqués autour d'une auge où un cake rassis leur est déjà servi. « On veut un défilé avec le moins de tissu possible, compris ? » Fraîche passe ses ordres. La Carlant glisse dans le couloir, une coupe de liquide à bulles dans la main gauche. Pas de tickets resto, mais le champagne coule à flots. Avant d'aller dans la loge de Parc, je passe par le bar, où j'attrape une poignée de douceurs. La responsable de la régie me regarde avec un œil complice. Puis je cours aux toilettes, pour associer l'odeur de javel à celle, chimiquement sucrée, des bonbons. Je hume mon butin et le dépose avec précaution sur la chasse, j'évacue et avale. Me voici prêt à aller briefer mon glandu. « Bonjour ! Voici mon travail, commence le tien, passage de relais ! Mets mes mots dans ta bouche ! Enfonce-les ! » Olsen court derrière une Russe très célèbre pour avoir épousé l'une des plus grosses fortunes immobilières de New York, puis pour l'avoir plumé grâce à un divorce qui, aujourd'hui encore, sert de jurisprudence. Maintenant, elle a soixante ans et se maintient grâce aux coups de reins de jeunes arrivistes. C'est triste, la solitude de la pute russe. Le gros a versé pour qu'elle vienne. Et à la

maison, c'est la rénovation de la salle hollandaise du château qui nous part en fumée.

Autour de tout cela, l'essaim de stagiaires s'agite. J'atteins l'ancre du présentateur. Il se fait maquiller. Il est très à cheval sur le contour des yeux. Mes fiches traînent par terre. Je lui dévoile le déroulé de l'émission : Mission, Carlant, la spécialiste du septième art et Olsen sont chargés de chroniques, on reçoit la Russe donc, un ancien ministre de la Culture, ainsi qu'une comédienne à l'âge imprécis. Cette dernière ressemble à un poney. Le poney, c'est un genre de physique. Parc et moi nous discutons.

Je l'aime bien. C'est un grand mais pas méchant. L'un des seuls. Son tort est de ne pas se poser de questions, comme les Français lors de la Seconde Guerre mondiale. Mais c'est tout et ce n'est pas grand-chose. Donc. Une émission normale avec un politique qui a fait écrire un livre sur *La Lumière du dalai-lama* par un nègre, pour y rester lui-même, dans cette lumière – en ces temps de vache maigre électorale –, une connasse qui va dire que c'est dur d'être une pute et une pouffe qui va dire que c'est dur d'être née de connue. Comme toutes les actrices secondaires, sa *filmo* passe progressivement des longs-métrages aux téléfilms, mais c'est un choix. La télé propose des scénarios plus variés et elle est justement très exigeante sur le scénario. Elle a commencé comme mannequin, mais c'était juste pour payer ses études

et en plus, elle accompagnait une copine à un casting et c'est elle qui a été prise, c'est dingue la vie.

Ça frappe. Un invité. Les racines blanches de ses cheveux lui donnent un air de tata en peignoir. Cette année, il est passé du côté des vieillards.

« Bonjour messieurs. »

Serrage de mains, posage de paluche paternelle sur épaule. Et on se parle dans la glace.

« Bonjour monsieur », je dis, en reculant d'un mètre.

« Dites André, soyez large dans les questions, je n'ai pas eu le temps de bien relire le manuscrit que m'a envoyé l'éditeur, vous me voyez un peu arriver chez vous à la diable, si j'ose dire. »

Et patati et patata : je jouis d'une vue appréciable sur le cul du politique et j'en imagine l'état, forcément fatigué. Il doit y en avoir, de la merde, collée sur les bords de ce trou-là... Le gros ne pourra plus me demander de nettoyer la chose. Mon esprit retourne dans les beaux quartiers. La police doit être déjà sur place. Elle va me cueillir. Que c'est dur de réfléchir. Peut-être ai-je oublié un détail. Les traces de sang dans le lit, les traces de caca. Voilà des pensées qui ne font pas dans l'anodin. Une bouffée de chaleur. Non, j'ai baisé c'est vrai, mais je n'ai pas tué. Je suis parti après avoir mangé le petit déjeuner. Il n'y a pas de preuves. Vous ne pouvez rien prouver. Pourquoi couperais-je la branche sur

laquelle je repose? Et entre les trois bouseux présents là à l'heure du drame, qui la justice bannira-t-elle? Qui est le moins facilement condamnable?

Je remarque sur le moniteur la « fille de », en train de répéter son play-back : toutes les comédiennes chantent, et toutes les chanteuses chantent en play-back. L'invité sort en faisant moult pirouettes.

« C'est bon, tu n'as plus besoin de moi? », je demande.

« Non », dit quand-même Parc, mais je n'existe déjà plus : le présentateur se fait présentable.

Je me retire à mon tour, pour retourner me gaver de bonbecs et passe devant la loge de Jan Olsen. La porte est ouverte et le grand est en train de piétiner son courrier, dont il a recouvert le sol de la pièce, au fur et à mesure d'un dépouillage qui prendrait des heures, s'il ouvrait toutes les enveloppes. Mais qui sont ces gens qui écrivent, je me dis. C'est la *Merci Martha* du studio qui va être contente, quand elle va devoir ramasser ça ce soir. Tout le monde sera parti manger ou saillir et elle, elle sera là, comme une truie, à faire disparaître ces déchets d'étrangers. Elle va casser son dos en vociférant loin de sa chère Afrique, mais personne ne l'entendra. Temps modernes, conditions éternelles.

« C'est bon Jan, ta chronique est prête? C'est moi qui parle.

– Ta gueule. » C'est lui qui répond.

Je passe devant la loge de la « fille de » qui est en train de prendre la tête de son attachée de presse : pas question qu'on lui parle de ses parents. Cela n'est pas de la chance, elle a galéré pour qu'on oublie ses origines, la petite. Alors, avoir des parents connus, avantage ou inconvénient blabla ? De toute façon, maman a passé un coup de fil, vous comprenez, c'est très difficile pour ma fille, elle veut exister par elle-même. Mais c'est bientôt l'heure de rentrer en piste et tout ce petit monde d'une vulgarité rayonnante se dirige sur le plateau. Mademoiselle Jeanne se frotte le museau en titubant sur ses talons hauts : coke pour la haute, cola light pour les autres. Les petits coiffeurs-maquilleurs-stylistes se pressent autour de leurs œuvres, « que tu es beau tu es magnifique ma chérie, vas-y courage. » Ils resteront dans les coulisses et se jetteront sous les projecteurs à la première coupure pub pour effectuer une retouche inutile, histoire de gratter quelques secondes d'une gloire factice jusqu'à leurs propres yeux. Comme Fraîche d'ailleurs, qui vient prodiguer ses conseils aussi utiles que les peignes à poux. Ces secondes-là, c'est leur paye à eux.

Les élus avancent et la mer apaisée du public s'ouvre sous leurs pas. Hoooooo. Mains levées, sourire, c'est bien le minimum. Tout le monde est désormais en place et l'émotion peut commencer.

Les techniciens qui sont moches et qui puent peuvent à présent tâter de la manette. Eux sont derrière, d'autres sont devant.

«Alors Balthazar, t'as tiré une pipe à l'invité dans les loges, avant de l'envoyer sur le plateau ?»

Fraîche m'interpelle de sa voix légère et mélodieuse.

Vienne

Après

« En vertu de l'article 48 du Code pénal, stipulant que tout individu convaincu d'avoir voulu se donner à l'ennemi en traversant la frontière et, par cela même, d'avoir eu la volonté de trahir le peuple autrichien, sera condamné à trois années d'emprisonnement en camp de rééducation, je vous condamne à trois années d'emprisonnement en camp de rééducation.

» En vertu de l'article 134 *bis* du Code pénal, stipulant que toute personne née de sang étranger et accueillie par la Nation et le peuple autrichien convaincue d'avoir voulu se livrer à des actes d'espionnage contre la Nation nourricière sera condamnée à trois années d'emprisonnement en camp de rééducation, je vous condamne à trois années d'emprisonnement en camp de rééducation.

» En vertu de l'article 49 du Code pénal, et considérant que l'organisation d'une telle évasion par voie terrestre a nécessité préméditation et participation de tiers, je vous condamne à une année d'emprisonnement en camp de rééducation. »

Sept ans en Styrie, à Ehrenhausen, à couper du bois et à ne pas faire feu de tout. Sept ans de réflexion diront les gens dehors. Sept ans surtout à épouiller les camarades de chambrée et à chanter *La Marseillaise* à un directeur de camp bourré.

Dès mon arrivée dans la joyeuse colonie, merci les amoureux, un échelon m'a été attribué : le plus bas. De ce dernier dépendait la lourdeur des tâches à effectuer et la quantité de nourriture distribuée. Les détenus sont généralement triés en fonction de leur sexe, de leur capacité de travail et du crime qui leur vaut ce petit séjour montagnard. Mais les étrangers sont classés hors catégories, car même gisant dans les fonds les plus bas de la classe sociale, un Autrichien pure souche vaudra toujours plus qu'un Balthazar pure pièce rapportée.

« On aurait dû te flinguer », m'avait-on d'ailleurs répété. À mes dépens, j'appris donc que fuir le pays de feu Marie-Thérèse entraîne l'arrestation de la famille entière, cousins, cousines et grands-parents compris, mais également des collègues de travail, des voisins et des amis connus. Imaginer la pagaille semée par mes lesbiennes dans la prison pour femmes de Bregenz me fut alors d'un secours vivifiant, lors de mes nombreuses nuits d'angoisse existentielle.

Mais aujourd'hui je sors et je peux dire que j'ai bien imprimé langue et mentalités. On me lave, on me rase, on m'épile au poil près. Désormais je suis tout en muscles ; la répétitivité des activités physiques comporte ce seul avantage. J'ai bien plus que la peau sur les os, et finalement, grâce aux extras, on ne mangeait pas si mal.

J'ai rendez-vous avec Herr Direktor. Un grandiloquent avec des poches de partout, sous les yeux, sous le prépuce. Derrière lui, un grand portrait de Branau, encore plus beau et plus fier qu'il y a sept ans, toujours aussi artificiellement bronzé, m'accueille. Apparemment, le pouvoir maintient.

« Balthazar, te voilà libre désormais. »

Le directeur fait de l'humour.

« Je trouve que tu as beaucoup appris avec nous. Approche. »

Sa main gauche, jusqu'ici posée à plat sur le bureau en bois clair, m'invite à m'asseoir sur une chaise, comme quelqu'un.

« J'ai de l'affection pour toi et tu le sais. Je suis très impressionné par les capacités que tu as su développer à nos côtés. Je pense que tu peux devenir un bon citoyen. Normalement, nous aurions dû te laisser repartir chez toi, mais nous savons que tu ne peux pas retourner dans l'appartement que tu occupais avec ce couple de terroristes. »

« Pourquoi ? » C'est ma bouche qui demande.

« Nous allons donc te reloger à Vienne et te donner une femme, ainsi qu'un travail. Nous t'accordons cette seconde chance avec une confiance trop humaine. Il n'y en aura pas d'autre. Je suis intervenu directement auprès des services de la Chancellerie. »

J'applique mes papilles sur les dix doigts du Herr Direktor. Un chauffeur m'attend devant le camp. Avec une belle Mercedes noire : on importe donc encore. Nous sommes en été. Nous roulons vers Vienne, la chaussée est très abîmée, craquelée par les gels annuels et la vraisemblable pénurie de pétrole. Je retrouve ma ville, un peu plus lugubre encore, malgré les rayons du soleil. Simmeringer Hauptstrasse, Rennweg, Ungarngasse, Marxergasse, Stübenring, les noms des rues défilent. Rien n'a changé, tout est un peu plus décati seulement.

J'ai envie de demander au chauffeur de passer dans la Steinhofgasse, mais les visages de ses habitants ont fondu dans ma cervelle. Nous pénétrons dans le premier arrondissement et j'aperçois la pointe noircie de la cathédrale Saint-Étienne. Le conducteur arrête son char au numéro vingt-quatre de la Wipplingerstrasse. Il n'aura pas dit un mot de tout le voyage. Là m'attend un autre gominé, photocopié couleurs, qui me fait signe de le suivre. Nous nous arrêtons devant l'ascenseur, il croise ses mains gantées dans le dos. Nous montons, il appuie sur le bouton du quatrième étage. À mesure que nos deux corps s'élèvent au centre du tourbillon d'escaliers, la lumière apparaît. Le musclé fait tinter ses clefs. En sortant, il pivote sur la gauche et me désigne un appartement. Me tendant le jeu, il remonte dans la cage et me regarde fixement alors qu'il disparaît. Les dalles anciennes, collées les unes aux autres, ont dû en voir passer, des semelles sur leur face. J'enfile la clef dans la serrure adéquate. À l'intérieur, le catalogue confort et bien-être déballe ses articles sur cent mètres carrés de surface. Dans une chambre spacieuse, je m'allonge et m'endors.

Il fait nuit. Je ne sais plus où je suis et pour avoir été plusieurs heures en contact avec un lit confortable, mon dos me fait mal. Au salon, emmitouflée dans une couverture, une jeune femme à nattes lit un livre. Elle relève délicatement la tête et ne semble pas étonnée de me voir. Elle me dit « *Servus* ». Je lui rends son salut. Puis elle pose son roman, se lève et s'avance. Vingt ans à peine, de jolies lèvres, avec des dents en nombre sensiblement semblable à celui des autres êtres humains, mais d'une grosseur légèrement moins commune. Bref, la fille a de grosses dents qui lui font une jolie bouche de cheval. Et d'épais cheveux crépus noirs.

« Je m'appelle Nawal et je suis ta femme. »

J'accueille cette information comme toutes celles que mes oreilles ont entendues, mais que mon âme a zappées ces dernières années.

« Bonjour Nawal. Je m'appelle Balthazar.

– Je sais », elle me dit en pouffant dans la manche de son chemisier qui couvre la moitié de sa main gauche. On la dirait timide, à la regarder.

« Je ne voulais pas te réveiller. »

Elle baisse les yeux. Je dis :

« Je n'ai pas parlé à une femme depuis longtemps. »

L'un de ses pieds joue avec les lattes du parquet. Elle rougit et continue à cacher ses dents.

« Et la première devient ma femme. Il faut que j'arrête d'ouvrir la bouche. »

Pas de réaction.

« Qu'est-ce que tu lis ? »

Après quelques secondes de battement, je m'approche d'elle et m'assieds à ses côtés dans le canapé. Un éclair me transperce le dos.

« Tu as mal ? »

Nawal a posé sa main sur ma cuisse et me regarde en attendant la réponse avec appréhension.

« Cela ira mieux dans deux-trois jours. Il faut que je m'habitue. »

Je prends son livre, écrit par la mère du beau leader, et le pose sur la table basse.

« C'est bien ? »

Elle a l'air un peu étonnée par ma question, mais répond quand même.

« Bien sûr. La mère du Guide écrit avec une grande sensibilité. Elle parle avec beaucoup d'humanité de la valeur de nos racines, des qualités de nos traditions et de leurs conséquences sur l'évolution de notre peuple. Cela me donne presque envie de demander à la Chancellerie un déménagement en ferme d'État. »

Je passe ma main sur sa nuque. Je sens la crispation de ma nouvelle compagne, qui tente pourtant de trouver le geste naturel.

Cela va vite, à l'image des couples de lapins que l'on place dans la même cage. Je défais un à un les boutons de son chemisier traditionnel et découvre une poitrine raisonnablement dimensionnée, aux tétons pointus. Je guide sa main vers mon torse et lui demande de retirer mon pull, puis de me déshabiller entièrement. Nous faisons l'amour sans un cri. Notre désir est comparable, mais le simple toucher d'une peau jeune et lisse me fait jouir une première fois, avant que je ne puisse la monter. Rendus à la nature, les prisonniers garages à bites deviennent des éjaculateurs précoces. Nawal joue avec le sperme étalé sur mon ventre, elle fait des petits cercles. Nous restons des heures sans parler.

Puis : « J'ai faim ». C'est elle qui émet les premiers sons. Je vais voir s'ils ont poussé le vice jusqu'à remplir le réfrigérateur de différentes denrées

alimentaires. Je me lève et parcours la distance qui mène du lit à la cuisine. Il y a tout ce que la gastronomie autrichienne peut produire de périssable : *knödels*, gâteaux de pavot, gros cornichons au vinaigre. J'ouvre les placards, ils sont pleins de boîtes de conserve. Et seulement des produits du pays. Nawal, qui m'a rejoint, se penche sur mon épaule.

« Ils ont pensé à tout, dis-je.

– J'ai pensé à tout, rectifie *ma femme*. Cela fait deux mois que je prépare ton arrivée. »

Il semblerait que beaucoup de choses aient changé en Autriche depuis mon entrée dans le camp. Elle me tend en souriant notre certificat de mariage. Il est signé des deux époux.

Alors, passent les jours. Il nous faut réapprendre. Nawal est volubile et très différente de l'image que je m'étais faite d'elle. Elle n'a pas peur de me confier souvenirs et anecdotes, de faire partager son avis, d'analyser les situations. On me l'a donnée pour mieux me surveiller. J'imagine. Elle a l'air pure.

Son père représentait le Koweït auprès des institutions de l'Opep. Il a fait ce que rêvent de faire tous les Arabes : quitter sa voilée pour une vraie femme, une blonde qui vous suce. En cas de divorce, c'est de toute façon à l'homme que l'on confie la descendance. Le père de Nawal est donc resté à Vienne avec sa fille, unique, chérie. Il est mort il y a six ans, dans des circonstances non établies, comme c'est le cas lorsque des étrangers disparaissent. La blonde et ses garçons métis ont, eux aussi, débarrassé le plancher,

ça fait désordre quand ça sautille dans les pâturages vallonnés. Les basanés viennent acheter du Swarovski, mais doivent se garder de traire la mamelle locale. Pourtant Nawal dit refuser la mort de son père et pense qu'il est reparti au pays avec sa femme, en l'abandonnant là. Conséquence : cette étrangère est un parfait petit soldat du régime. Elle rêve aussi de rencontrer le Guide et annonce fièrement pouvoir bientôt porter mes enfants, comme je suis moi aussi d'Ailleurs. Les gens se retourneront dans la rue devant notre famille sans danger pour la race.

J'ai du mal à comprendre comment nous sommes passés entre les mailles du filet. Et pourquoi le régime tient tant à marier ses étrangers rescapés. Réfléchir, nous sommes sans cesse obligés de réfléchir.

Puis les mois suivent et s'organisent. Le retour à la vie active paraît récréatif. La *Kronenzeitung* est désormais le seul journal officiel. J'y travaille la maquette. On ne s'est pas moqué de moi. Je suis secrétaire de rédaction de la page quatre. Nous y traitons des infos de la Chancellerie et au fur et à mesure des conversations entendues, ma vie sociale nouvelle me permet de découvrir les changements intervenus. Je ne m'en étonne pas.

La dure lutte contre les religions a enfin été victorieuse. Tous les cultes sont finalement interdits. Les punaises baroques : écrasées sans que ça pue ! C'est donc désormais à la *Kronenzeitung* de prêcher la bonne parole. La pin-up de la page trois continuera de procurer leur plaisir quotidiennement renouvelé à tous les voyeurs nationaux. On lui a

accolé un apollon pour lutter contre les discriminations. Et l'insolente fraîcheur du teint de Branau s'affiche en face, illustrant un éditorial dans lequel il trace aux citoyens les grandes lignes d'une journée se devant productive. Presque chaque matin, je me branle au-dessus de ses mots. Nawal ne s'en émeut pas. Elle est enceinte de deux mois quand madame la maire du premier arrondissement nous marie, cette fois officiellement.

Derrière, ma femme a du mal à suivre. Je la presse un peu. Nous allons être en retard et je ne voudrais rater cela pour rien au monde. Le 72 nous est déjà passé deux fois sous le nez.

« Dépêche », je lui dis en lui prenant la main.

Un troisième tramway nous dépasse. Je lui secoue plus sérieusement la moufle.

« Tu veux que je le porte à ta place ? »

Elle sourit. En même temps, j'aimerais bien que cela soit possible. Être le premier homme enceint. Demain peut-être, le grand *Schmarotzer* réussira-t-il à offrir la joie de la grossesse aux hommes de son peuple. J'aide Nawal à monter dans la vieille rame surchauffée et lui pose une main sur le ventre, après l'avoir assise à une place réservée aux infirmes : femmes enceintes, vieux pas beaux et

autres aveugles. Schlachthausgasse, Rennweg, Simmeringer Hauptstrasse, les rues défilent. Au-dessus d'elles, le soleil n'a pas tout-à-fait réussi à se débarrasser des encombrantes brumes matinales. C'est la fête nationale : le jour de la neutralité, créé pour redonner une identité au pays. Les quelques bourrués qui meublent le wagon nous zieutent avec mépris. À travers la vitre, on aperçoit déjà les premières tombes, alignées derrière le mur noirci du cimetière central. Nous descendons face au château Concordia. Je tiens à passer par la division juive. La voir avant qu'elle ne disparaisse.

À plus d'un kilomètre de l'entrée principale, des milliers de pierres se chevauchent. Un tiers de la végétation du cimetière central est nourrie par des restes ashkénazes. Sous ces ronces et ces mauvaises herbes, tout un peuple qui tente de s'extraire de la terre. Nous quittons l'allée principale pour nous glisser dans les sentiers. La plupart des tombeaux datent d'avant la Seconde Guerre mondiale. Je veux voir celui d'Arthur Schnitzler. Réciterais bien joli kaddish pour futur petit goyim.

« Viens, me dit Nawal, j'aime pas. Il n'y a que des corbeaux et des lapins myxomatosés dans ce gourbi. On rejoint l'allée centrale. »

Après avoir marché longtemps, nous retournons donc dans le flot des Austros se rendant sur le parvis de l'église Karl Lueger. L'édifice n'est effectivement

pas une réussite : le raser ne sera pas grosse perte. Nous longeons les derniers caveaux de la bourgeoisie viennoise. Certains sont gratinés. Ode au père nourricier de ses enfants comme de ses ouvriers. Allez hop, du balai !

« Regarde, s'exclame Nawal, c'est la tombe de Beethoven ! »

Que fout-il là le Boche ? Ces couillons ont laissé l'enfant prodige du pays se faire enterrer comme une sous-merde, par contre, ils ont déroulé le tapis rouge post-mortem à une pièce rapportée. Les grands musicos, *austro or not*, sont quasiment tous regroupés là. Brahms, Schubert, Strauss, le père puis le fils. Carré VIP des décédés.

La foule est désormais compacte, nous sommes quelques milliers. Je dis à Nawal :

« Viens, essayons de nous rapprocher de la tribune. Je veux le voir de près. »

Je passe devant pour protéger le gros ventre en criant « femme enceinte » à l'oreille des quiches qui nous entourent. Arrivé au premier rang, j'exige de la sécurité une petite chaise pour ma femme. Que l'on m'apporte en souriant. Les pouliches reproductrices, même basanées, sont traitées comme les reines de notre écurie de course.

La rock star ne dit rien, elle observe ses ouailles en souriant, les saluant de la main gauche, avant, d'un geste précis et magistral, de faire cesser le cha-

hut. Sa silhouette est sublime, sous un long manteau brun. Ses traits parfaits sont offerts à la foule sur un écran géant. Les yeux du *Schmarotzer* fixent les visages avec autorité et bienveillance.

« Chères Autrichiennes, chers Autrichiens. Merci de m'avoir fait confiance. Nous avons réussi à construire un État respecté. »

Une heure de la frime habituelle avant d'arriver au but.

« Mais il faut aujourd'hui aller plus loin. Le pays ne peut plus reposer sur ce terreau bâtardisé par d'autres. Une plante ne peut pousser sainement dans une terre affaiblie par l'ortie. Tous ces pourfendeurs qui reposent dans ce petit bout de nous n'ont plus le droit de nous hanter. Cette manie qu'a eue notre pays d'ériger des monuments à la gloire de ceux qui l'ont vendu doit cesser. Les honneurs posthumes sont terminés. Oui, votre colère bien légitime, vous pouvez la cracher au visage de ces porcs. Ils vous ont roulés dans la boue. »

Petit silence. Branau se redresse et prend le temps de poser ses yeux sur quelques visages.

« Pourtant, beaucoup d'entre vous attachent une importance particulière au cimetière central. Des proches y sont enterrés. Ici une grand-mère, là un cousin. Mais pour bâtir, il faut construire sur des bases solides. Les marécages n'ont jamais légué aux générations futures que des monceaux de

puanteurs, infestés d'inopportuns animaux. Alors oui, rasons. Le passé ne doit plus venir hanter les espoirs de vos enfants, comme il a pendant trop d'années anéanti les vôtres. Les êtres proches sont dans vos cœurs. Pourquoi aurions-nous besoin de les garder artificiellement dans la terre ? C'est la fin du cimetière et avec elle, l'anéantissement de cette culture morbide du souvenir. J'accorde à mon peuple le droit de s'émanciper. J'accorde à mon peuple le droit d'avancer vers lui-même. J'accorde à mon peuple l'amour de lui-même pour lui-même. »

La foule est sous tension. Elle est toute prête à se donner. Elle est à l'abreuvoir. Son amant crie comme pour jouir. Et puis descend d'un ton.

« Et pour cela, en lieu et place de cette affreuse chapelle et de ces tombes morbides, je construis votre futur. Un troisième anneau de circulation autour de Vienne, symbolisant, après la construction du Ring et du Gürtel, l'annonce d'une nouvelle ère. Le Ring représentait la volonté de la bourgeoisie de briller aux yeux du monde. On ne peut pas raser le Ring. Le Gürtel représentait la volonté du monde ouvrier de crier son existence par cette architecture propre à sa classe. Je ne veux pas raser le Gürtel. Mais désormais, ces deux anneaux opposés qui ont divisé notre pays et l'ont ainsi rendu vulnérable face à l'appétit de plus grands seront entourés par un troisième cercle routier, le vôtre,

celui de la réconciliation. Parce qu'il n'y a plus ni bourgeoisie ni prolétariat – finis les *Tschuschin* – il est temps de rétablir la fierté du peuple autrichien par l'instauration de grands travaux unificateurs. Il n'y a qu'un peuple, dont je suis le seul Guide. »

Sur l'écran géant apparaît un film présentant les grands axes du projet. Les deux bras tendus victorieusement vers la tribune, chaque individu composant la foule applaudit. Une troisième grande avenue circulaire ridiculise les précédentes par la dimension gigantesque des immeubles qui l'entourent. Le projet fait disparaître de nombreux tracés existants. Les gens s'extasient sur les géants de béton et de verre. Au centre des trois cercles, la cathédrale Saint-Étienne, symbole de la ville, est remplacée par une immense statue en or à l'image du beau leader. Et les bâtiments des ministères devront emménager autour du nouveau *Branauring*. En périphérie de cet immense axe délimitant désormais la ville, tout sera détruit, laissant à la forêt viennoise le luxe de s'épanouir et d'offrir au citadin des fins de semaine sportives et reconstituantes. Dans les collines du dix-neuvième arrondissement, un bel escalier se profilera sous les arbres : le Chemin de la Santé, que notre chef nous invite à emprunter désormais une fois par an. À l'arrivée, des phrases philosophiques chargées de nous aiguiller pour les trois cent soixante-cinq prochains jours. Un immense lac

artificiel devrait être creusé à l'emplacement actuel du *Steinhof*, coulant l'hôpital psychiatrique imaginé par Otto Wagner. Au bord, on se fera dorer la pilule. Je serre Nawal dans mes bras en absorbant le monde dans lequel évoluera notre futur enfant.

« ... La vie est douce de par chez nous. Parce que tous les matins, quand les citoyens de l'heureuse Autriche sortent de leur sommeil, ils se savent protégés par leur Guide, qui pour eux tout décide. »

Je m'extrahis de ma lecture quotidienne du Livre, notre Bible à nous, les Autrichiens. Un bel ouvrage relié de cuir bleu, offert à chaque habitant il y a deux semaines. Le beau leader l'a rédigé pour nous guider tout au long du difficile chemin de l'indépendance. Une page par jour, à six heures trente, de préférence à jeun. Penser que des millions de personnes lisent la même page au même moment, c'est émouvant. Et quand on a fini le bouquin, on recommence. De toute façon, on n'a pas le choix. Pas trop envie de resucer des bites dans un camp sans chauffage central. Et en ce moment, ils sont

taillons lors des contrôles dans la rue, dans les queues des centres de distribution de nourriture, à la caisse d'enregistrement des soins. Faut-il redire que la pigmentation de la peau de Nawal n'aide pas ? Pour ma part, je pourrais presque passer inaperçu, mais il y a toujours une faute de grammaire qui me perd au détour d'une phrase, ça m'énerve. Nous ne serons jamais des vrais, c'est nul. Mais je suis très heureux d'essayer d'être ce que je ne suis pas. Ça donne une occupation. Et puis les choix littéraires nous sont désormais limités. Karl Kraus avait appelé son pays « le laboratoire d'essais pour la fin du monde ». J'ai appris cela à la *Kronenzeitung*. On a bien fait d'interdire ses livres. Au journal, j'ai entendu quelqu'un souffler que la bibliothèque nationale avait été débarrassée des ouvrages anti-patriotiques. Je réfléchis pour savoir mais je crois que je m'en fiche. De toute façon, un artiste, à quoi ça sert ? Les changements s'opèrent, l'adaptation est nécessaire.

L'isolement pèse tout de même, mais les honnêtes gens font face. Côté nourritures moins spirituelles, les pays amis ont maintenu leurs échanges commerciaux, même s'ils ne sont pas nombreux. Ce qui limite l'importation de produits exotiques mais quotidiennement absorbés type bananes, oranges, cacao, café. De toute façon, le beau bronzé veut que l'on vive au rythme des saisons : c'est le retour à la

terre, une révolution de plus pour moi qui n'y avait jamais mis un orteil... Mais il a raison : puisqu'on mange très bien local, pourquoi devrait-on importer à outrance ? Pané de dinde, soupe au goulasch, une pomme en dessert. Tout est bio.

Je vais réveiller Nawal d'un câlin. Ces neuf mois de grossesse nous ont définitivement liés. Elle est si douce. Parfois son fort caractère pointe, mais aussitôt elle se reprend, s'excuse, me pompe. J'ai l'impression de lire dans ses yeux de manière transparente. Elle semble ne jamais mentir, fière de toujours exprimer le fond de sa pensée, en pleine adéquation avec notre situation. Elle trouve même des excuses à tous les salauds du régime. « Tu comprends, il faut être ferme. » Comme elle m'en a trouvées à moi, suite à mon aveu du meurtre, un soir de tendresses.

« C'est l'heure. »

Je n'ai pas voulu la sortir trop tôt du sommeil. Il est six heures et il faut y aller, il y a une longue marche à faire dans la nuit caillante et le pelage de miches qui nous attend n'est pas réjouissant. Nawal se lève une dernière fois dans cette lenteur noble des porteuses. Elle se dirige vers la salle de bain de notre vaste appartement et j'entends déjà l'eau couler sur son corps. Elle ressort, je lui tends son muesli et le Livre.

« Non, je ne suis pas réveillée. »

Elle prend le bol et se dirige vers la cuisine.

« Mais lis cette page, ça craint que tu ne la lises pas, je lui dis en la suivant, étonné.

– Aujourd’hui, j’ai quand même envie d’accorder plus d’importance au deuxième événement de la journée.

– Cela n’a rien de comparable, mon amour. »

Ça me fait bizarre ce dernier mot, comme si je me regardais le lui dire. Je lui caresse le ventre et l’embrasse. Je repose le Livre et la regarde manger.

« C’est marrant comme ils ont bien choisi. »

Elle sourit tristement.

« C’est vrai. Notre bébé sera beau. À défaut d’être autrichien. »

Il le sera, autrichien. Il sera plus autrichien que le plus autrichien des Autrichiens, et ses frères et sœurs aussi, et les enfants de leurs enfants, grâce à nos efforts à nous.

« Ne t’inquiète pas, mon amour. »

Elle lape les dernières gorgées de lait entier trait de nos vaches tyroliennes, avant de reposer résolument son bol.

« *Gemma!* » « On y va! »

Nawal se lève, s’habille, prend son manteau et son bonnet qui commence à fatiguer. Elle ouvre la porte et me dit :

« J’espère qu’il ne me ressemblera pas trop. »

Engoncés par le froid, nous marchons un quart d’heure dans le silence du jour qui se lève, ralentis

par le poids du ventre et l'épaisseur de la neige. Il floconne vraiment.

« Stop! »

Deux grands déboulent par derrière. Les gominés nous regardent pendant plusieurs secondes. Ils sont très beaux.

« Où allez-vous? me demande celui de gauche, alors que je prends la main de Nawal.

– Nous allons à la maternité. Les autorités ont programmé l'accouchement de ma femme pour ce matin, à sept heures. »

Les deux hommes se regardent encore, celui de droite sourit.

« Où travaillez-vous? »

– Je suis secrétaire de rédaction à la *Kronenzeitung*. »

Ils éclatent de rire.

« Vraiment? Montrez-moi vos papiers. »

Je sors de mon portefeuille nos deux cartes de résidents étrangers. Les petits papiers verts sont de plus en plus rares. Lorsqu'on en a un entre les mains, on fait généralement durer le plaisir. Cela change de la routine. Un Français et une Koweïtienne, enceinte en plus. Bonne pioche. Les gominés ne cachent pas leur satisfaction.

« Récitez-nous la page du Livre. »

Je commence à déblatérer que nous n'avons pas le temps, que si nous arrivons en retard, les soins ne seront

pas prodigués et qu'il faudra que Nawal accouche seule, qu'on ne peut pas laisser passer notre tour.

« Récitez-nous la page du Livre. »

Bon, on y va.

« La Famille. La Famille est l'institution sur laquelle la société entière repose. Composée jusqu'ici d'un père, d'une mère, des grands-parents et de deux ou trois enfants, elle doit aujourd'hui prendre en compte des aspects plus réalistes de la vie moderne, afin d'assurer la pérennité de la race autrichienne. Désormais...

– Stop. À elle.

– Elle ne la sait pas, je dis. Je l'ai apprise pour deux et je lui ai raconté en marchant : elle était trop fatiguée pour la lire ce matin, elle était stressée parce qu'elle allait accoucher, elle n'a pas réussi à se...

– La ferme ! »

Sans même qu'ils ne le lui demandent, Nawal se met à genoux et attend que les deux grands ouvrent leur braguette. Le grand de gauche me tient en joue. J'espère que la décharge de sperme ne va pas provoquer une décharge de plomb. Ils jouissent quasiment en même temps sur le visage de Nawal. Assez vite, d'ailleurs. Puis ils la poussent violemment par terre à mes côtés, avant de s'éloigner en ricanant. Nawal se relève et m'aide à en faire autant.

Elle se nettoie les joues avec de la neige. On ne s'en tire pas trop mal. Surtout, on sera à l'heure.

En arrivant à l'hôpital central de Vienne, nous présentons le papier rose de la convocation. Tampon, direction le septième étage, porte B27-maternité, lit 32. L'ascenseur est en panne, comme ils le sont souvent. Nous montons à pied. Nous arrivons dans une longue salle. Une quarantaine de lits sont alignés. Il est facile de repérer le nôtre : sur les cinq premiers sont allongées des femmes avec leur bébé dans les bras, sur les trois suivants, les draps ont été utilisés, et sur les dix d'après, de futures mères nous scrutent, alors que nous marchons. J'installe Nawal sur la couchette, avant de m'éclipser : il est interdit aux hommes de rester. Le regard bienveillant du beau leader protège de toute façon chaque maman. J'attends dans la salle des pères. Certains sont plongés dans le Livre, d'autres restent prostrés sur leur chaise. Il est mal vu de faire un enfant après quarante ans et avant vingt ans. Je suis donc dans la moyenne. Parfois, une sœur-des-malades beugle un numéro. Fébrile, un papa se lève alors et, tout de suite remplacé par un autre, court embrasser femme et enfant(s). Le flux est régulier. Ce pays est organisé.

« Numéro trente-deux. »

À mon tour, je suis la sœur-des-malades, après avoir réceptionné le papier bleu machinalement tendu. En entrant dans la chambre, je ne réussis pas

à cacher la terrible déception. L'enfant est affreusement foncé. Il a déjà des cheveux sur la tête et grimace. Les traits de Nawal sont tirés. Je tente, l'air attendri, d'occulter les traces de sang sur le front du bébé et ses racines capillaires anormalement basses. Le médecin lui a donné le nom de Thomas. C'est le père du beau leader. Ça va. Nawal doit dormir là : pour les tests ADN et la pose du bracelet électronique, les étrangers passent une nuit à l'hôpital. Me voilà père. Et Thomas n'aura pas d'accent. Avec un peu d'intelligence, nous arriverons à dissimuler son ascendance. Il se fondra dans la masse et deviendra d'ici. Il est quand même baptisé du nom du père du *Schmarotzer*!

Je cours faire enregistrer la naissance du gosse auprès des services du sympathique monsieur Brandl, dans les anciens bureaux de l'ONU. Il me fait sa morale habituelle, il est content de me voir. Il me demande comment est mon fils, quel nom l'État lui a donné. Thomas, mais c'est un grand honneur, c'est le nom du père du Guide, etc. Et des nouvelles de Nawal, et quand est-ce que je vais enfin perdre mon petit accent, si charmant mais quand même. Le fonctionnaire me suit désormais depuis longtemps et fait preuve d'un certain respect à mon égard. Il loue ma transformation, me dit souvent que si tous les Autrichiens étaient aussi patriotes que moi, la Nation serait prospère.

Mérite pourtant rarement ne paie. Je l'avais appris dans mon ancienne vie. Mon fils n'acquiert aucune nationalité. Pas de chance, me dit Brandl, Nawal est originaire du seul pays arabe qui nous ait tourné le dos! Les ambassades de France et du Koweït ne sont pas là pour recueillir ma signature. Thomas devra faire une demande afin de devenir autrichien le jour de ses vingt-cinq ans. Jusqu'à sa majorité, les services de Brandl le guideront dans ses choix. On a le temps de voir venir.

En sortant du bunker circulaire orange et gris, je décide de ne pas rentrer directement, mais d'aller faire un petit tour à Oberlaa. La ligne 67 traverse le dixième arrondissement, celui des Serbes et des Turcs d'antan, aujourd'hui remplacés par des Styriens et Carinthiens montés à la capitale. Pourtant, le quartier n'a pas véritablement évolué. Il est toujours aussi gris et triste, avec ses sex-shops et ses échoppes de cabines UV. Et ses cages à lapins propres, construites par la social-démocratie dans les années vingt du siècle dernier.

Une fois sur place, une caissière me tend la clef d'une cabine. Bientôt, je fainéanterai dans l'eau chaude et bouillonnante. Quelques brasses en bassin couvert pour la bonne conscience, avant de plonger avec léthargie dans les bains extérieurs. Je

flotte dans les vaguelettes provoquées par les jets d'eau, elles me caressent les revers. Je fais l'iguane, je bulle dans les bulles. Et j'observe, bien sûr. La plupart des gens sont ridés, brûlés par les années de soleil artificiel. Certains dos font peur à voir. Le prolétaire suinte la bière par tous les pores et la mauvaise huile bon marché. Fier de sa moustache taillée ou de ses poils sous les bras, selon que le hasard a fait virer son fœtus d'un genre à l'autre. Les corps, flasques, barbotent. Avec le départ des Slaves, le niveau esthétique a chuté.

Tout à coup, je sursaute à la vue d'une ancêtre. J'ai face à moi le sosie d'une lointaine connaissance. Son nom résonne dans ma tête et me donne le tournis. Je ne peux en détacher mes yeux. Elle parle à son mari. Je sors et cours me réfugier dans les annexes, dédiées aux hammams et saunas. Pas une seule fois je n'ai pensé à *ça* depuis mon entrée dans le camp. Les taches de rousseur sur mes avant-bras deviennent insupportables, je les frotte jusqu'à m'en faire gerber la peau. Je touche mes cheveux trop roux. Tous les noms apparaissent. Toutes les positions.

Pour atteindre les chambres à transpiration, il est nécessaire de traverser le self-service où des ventres ingèrent ce qu'ils peuvent et se boulottent progressivement. Je me saisis d'un plateau et chemine vers le rayon des desserts. *Eiskaffee, Germknödel,*

Salzburger Nockerln. Assis à une table au fond du réfectoire, je bâfre la chantilly posée sur la glace parfumée. J'avale tel un goinfre. Le sucre n'a pas le temps de me chatouiller les papilles, il est déjà dissous dans l'aigreur d'un estomac vaillant. Je m'attaque au soufflé. Je retourne chercher une bouteille d'*Almdudler* pour faire passer tout cela, je rote et dirige ensuite mon petit ventre plein vers sa destination d'origine.

Tout ces corps nus et rougis qui poussent des cris d'extase. J'entre dans la cabine en bois la plus chaude. Mes fesses s'installent sur un banc du dernier étage. Au-dessus de la porte d'entrée, la lumière jusqu'ici verte passe au rouge et la foule des graisses me rejoint dans la communion du plaisir sensoriel. Impossible de sortir désormais. Sinon, c'est la lapidation.

Il s'agit d'un rituel social immuable. Garder la chaleur pour faire monter les degrés dans les sphères difficilement supportables des cent degrés. Les rares femmes présentes parlent fort, pour dissiper la gêne de notre mixité. La vingtaine d'hommes rit aux blagues de quelques autres. Entre la préposée en blouse blanche et sabots. Elle pose le seau d'eau et la serviette, avant de repartir. Viennent alors ces secondes spéciales et savoureuses. L'assemblée se demande qui sera le valeureux gaillard prêt à se sacrifier pour le plaisir des autres. Étant l'un des

plus jeunes, plusieurs regards se posent sur moi. Mais je ne quitte pas des yeux les planches de bois crasseuses. Un conquérant trentenaire se lève alors dans les manifestations de joie et de reconnaissance. Ce sera donc lui, le chef de la tribu. Il sent la cigarette et le parfum de quatre sous, doit faire de la musculation pour évacuer le *cevapcici* du midi et promener sa gazelle dans une voiture tunée. Face à moi, une quinquagénaire frappe dans ses mains. La peau continue après les ongles. À côté d'elle, le monsieur n'a pas de zizi : son sexe est comme recroquevillé. On ne voit que ses testicules qui ressortent. Pour compenser, il parle fort. Le chef de bande fait une blague que je ne comprends pas et s'empare de la serviette. À l'aide d'une louche, il puise de l'eau froide dans le seau et la verse sur les pierres brûlantes qui, dès lors, se mettent à cracher. On dirait qu'elles souffrent. L'assemblée lâche des râles d'extase, se ratatine alors que des microgouttelettes se déposent sur les peaux habituées. Notre héros commence à faire tourner la serviette, telles les hélices d'un hélicoptère, au-dessus de sa tête. D'abord doucement, puis de plus en plus vite. Son but : faire circuler l'air chaud. À intervalles réguliers, il verse encore de l'eau sur les pierres. La température monte vite. Chaque coup nous transporte aux frontières du désert. Tourisme à moindre frais, tourisme de bois. Les gens applaudissent et moi

avec eux. On flatte le caniche de concours. Car la bête est vaillante. Son petit jeu dure trois à quatre minutes. Il est temps que la lumière repasse au vert. Ma montre me brûle le poignet. Une nouvelle salve d'applaudissements et tout le monde se rue dehors. Les plus courageux passent sous la douche avant de se jeter en grognant dans l'eau glacée. Je fais quelques pas et regarde les triques rétrécies vaquer autour de moi.

Après le temps nécessaire à la récupération, j'ouvre la porte du hammam, et laisse cette fois à la poignée de vieux présents le plaisir d'étudier mon zob. Assis face à eux, j'écarte même les jambes pour leur accorder quelques minutes de bandaison cachée. Qu'il est agréable de se faire zieuter par des ringards quand on est un jeune père. Je suis désirable et je vais m'offrir, comme avant le changement, à des assauts avilissants. Ombres grasses et salivantes : pas une goutte ne manque. Je passe une main sur mon sein gauche. Je pousse un petit souffle calculé. C'est une grand-mère qui, la première, appose une phalange sur la bite tendue. Ses compères tentent de croire qu'ils n'ont rien aperçu. Le regard féminin, affolé du cadeau, cherche dans le mien la marque d'une rassurante approbation. En réponse, je repousse violemment cette décatie contre la fontaine. Gisante à terre, elle émet ce petit cri rauque et ridicule propre à son âge, elle

halète et me fixe. Les autres barbons ne bougent pas. Personne ne l'aide à se relever. Elle s'y essaie péniblement lorsque je sors. Je me soulage dans les toilettes. Mais ici, point d'immigré pour nettoyer. On lave son linge sale en famille. Un frère bien autrichien est assigné au rôle. Le partage raciste des tâches, c'est de l'histoire ancienne.

« Il est trop court je te dis ! »

Nawal porte Thomas dans ses bras. Qui braille, comme d'habitude. Elle essaie de me démontrer que mon costume ne me va pas.

« Tu vois, ton pantalon doit casser sur les chaussures comme ça. Là, quand tu t'assieds, on voit tes chaussettes. Au moins deux ou trois centimètres. Tu veux nous faire honte ? »

Elle secoue le gamin, mais rien n'y fait et le vendeur garde son sourire coincé.

« C'est ça ou rien. Vous savez, tout est déjà parti en réservation depuis au moins deux mois.

– Oui, oui, d'accord. » Nawal commence à s'énerver. « Si nous avions pu venir plus tôt, croyez bien que nous l'aurions fait, cher monsieur. »

Le pingouin ne prend pas la peine de réagir.

« Payons et partons », je dis, magistral.

Je retourne me changer en cabine, retire la queue de pie, l'homme m'aide à ne pas en froisser l'étoffe, je renfile mes sapes et rejoins Nawal à la caisse.

« 1100 schillings », me dit la patronne. Je paie en liquide.

« À croire qu'ils ont voulu nous humilier en nous envoyant l'invitation si tard.

– Mais tu ne te rends pas compte de ce que ça représente d'avoir été invités. Les sept millions d'Autrichiens rêveraient d'être à notre place. C'est extrêmement important ! Et tu vas être superbe dans ta robe, même si elle te boudine un peu. »

Elle rit. Nawal n'a pas tout à fait perdu ses rondeurs de femme enceinte. Elle ne fondra plus.

« Ma robe est noire, on sera tous les deux habillés en noir, on va vraiment avoir l'air de niais.

– Le noir te mincira », je rigole. Et ce décolleté mettra en valeur ta belle poitrine gonflée de lait. Tout le monde verra que tu es une jeune mère et te regardera avec bienveillance.

– Je passerai encore moins inaperçue, moi qui ne demande qu'à me noyer dans la masse »

Je m'arrête et lui fais face.

« Mais mon amour, s'il y a bien un lieu dans lequel il n'est pas raisonnable de vouloir passer inaperçu, c'est celui-ci ! »

Nawal me regarde. Elle me refile le bébé et réfléchit.

« Tu as raison. Mais je me demande pourquoi le Guide, qui veut aller de l'avant et oublier toutes ces sornettes historiques, n'a pas aboli ce bal comme le reste. Je me rappelle qu'avant les élections, des gens manifestaient lorsque nous montions les marches.

– Justement, détourner ce symbole pour l'offrir au peuple, c'est encore un de ces coups de génie de notre chancelier. Avant, les gens comme nous avaient juste le droit de regarder la retransmission de la soirée à l'ORF. Demain, il y aura toujours la crème du pays, mais cette fois, choisie selon le principe de la méritocratie. Dans l'ancien temps, les gens payaient une fortune pour "en être". Tu ne te rends pas compte de ce que cela représente pour nous. C'est un signe incroyable de reconnaissance. Nous faisons partie des 3 000 cette année! »

Malgré mes arguments, Nawal hausse les épaules. Je trouve qu'elle file un mauvais coton. Thomas joue avec mes cheveux et rechougne quand je l'empêche de tirer dessus. Ce gosse est chiant.

« Donne-moi le bébé. » Elle me reprend la petite boule.

« Tu es crevée parce qu'il ne fait pas ses nuits. Tu verras, ça va être super. »

Le soir, je nourris la bouche sur sa chaise. Nawal se scrute les centimètres dans le miroir. « Tu vois, je suis complètement saucissonnée. »

Elle est sublime dans sa robe de soirée, je ne l'avais jamais vue comme ça. Elle ressemble véritablement à une-de-la-haute, grâce naturelle et gestes précis. Elle relève ses cheveux pour faire un chignon et je ne peux m'empêcher de me ruer sur sa nuque.

« Pour une fille qui a été élevée sans manger de porc, c'est un progrès, je dis en lui croquant la peau du cou.

– Arrête, susurre-t-elle en riant. Et puis d'ailleurs, mon père mangeait du porc en cachette, il adorait l'andouillette, dit-elle en croyant prendre un accent français. Aide-moi plutôt à serrer mon corset et à boutonner ma robe.

– Tu es sublime, le pays entier va fondre devant toi! Tu vas être la perle de la soirée. Ton père mangeait des pieds de cochon et du boudin antillais?

– Sans collier autour du cou, ça va être un peu dur, elle soupire. Tu sais que j'ai été très riche. Et les riches aiment bien tout ce qui est mauvais du moment que c'est exotique. Mon père fumait aussi des américaines, buvait du scotch et se faisait des tartines de beurre de cacahuète au petit déjeuner, au désespoir des bonnes philippines qui avaient peur de se faire frapper par ma mère si celle-ci l'apprenait. Ma mère, elle, s'offrait des cours de valse en cachette. Elle s'entraînait avec ma sœur aînée, qui s'entraînait avec moi.

– Heureusement, je lui réponds, parce que s'il fallait compter sur mon expérience pour mener la valse, nous resterions toute la soirée tapis sous notre table!»

Nawal quitte sa robe quelques secondes du regard pour observer son fils.

« Tu ne trouves pas qu'il est de plus en plus clair? On dirait que ses yeux deviennent plus clairs, non?

– Oui, peut-être. En tout cas, il sera grand, c'est déjà ça de gagné sur nous. »

Une fois posé sur ma poitrine, Thomas me cherche avec sa bouche.

« Il veut téter, je constate.

– Je n'en peux plus, j'ai les seins en feu. » Toujours gracieuse, elle sort le gauche de sa robe de soirée. Je place le fils entre ses bras.

« S'il y avait des appareils, j'aurais pris une photo », dis-je.

Je me dirige vers la chambre. Dans l'une de mes chaussures posée par terre, je retrouve le petit cadeau. Je retourne le tendre à Nawal.

« Qu'est-ce que c'est ? » La phrase conne qu'on dit.

« Tu ne croyais quand même pas que j'allais t'emmener toute nue au bal de l'Opéra ? »

Nous procédons à un échange fils-paquet. Nawal retire le nœud, déchire le papier et passe sans dire un mot les perles autour de son long cou. Elle se lève et, avant de s'admirer dans le miroir, remet en souriant son sein gauche dans son corsage.

« Il est sublime. »

Il la sublime, c'est ce que je pense.

« C'est un prêt, tu t'en doutes, mais c'est un vrai collier en perles de culture. Le rédacteur en chef des pages "citoyens" me l'a prêté. Il est à sa femme, elle le tient de sa mère et l'avait caché lors des réquisitions. Si on te demande quoi que ce soit, tu dis... Mais on ne te demandera rien ce soir-là. »

Elle a du mal à décrocher du miroir.

« Tu te rends compte, avant, j'étais souvent comme ça. »

Elle se retourne vers moi.

« Mais je n'étais pas plus heureuse. »

Elle m'embrasse.

« Je voulais toujours plus. C'était la guerre avec les autres filles des ambassades. »

Ding dong : la porte parle.

« Va ouvrir, je dois me maquiller. »

La nounou est arrivée. Une bonne brune bien en chair, avec un fort accent du pays de Salzbourg. Elle se précipite sur Thomas et m'ordonne d'aller me préparer. Je rejoins Nawal dans la salle de bain et enfile mon costume. J'ai besoin de ses conseils. De ma vie, je n'ai jamais porté de boutons de manchette. Nous nous regardons dans la glace, on pourrait croire à un beau couple de Viennois. Si je pouvais garder mes talonnettes toute l'année, j'arriverais presque à la taille lambda. Nawal donne les derniers conseils à la brunette qui ne l'écoute pas et semble vexée qu'on la prenne pour une débutante. « J'aurais voulu la choisir moi-même », chuchote-t-elle dans la salle de bain. Puis elle lâche un petit cri et place sa main devant la bouche.

« Nous n'avons pas de manteau !

– Bien sûr que nous avons des manteaux.

– Mais non, je veux dire, de vrais manteaux, des manteaux de soirée, genre fourrure pour moi et bel imper Dior pour toi ! »

Je n'y avais pas pensé.

« Et alors, on s'en fiche, de toute façon, on va les laisser aux vestiaires. »

– Mais non, mais on va avoir l'air trop ploucs, en arrivant là bas avec nos vieux pardessus fatigués, ridicules, trahissants!

– Ce n'est pas grave, je dis en la poussant vers le hall. De toute façon nous n'avons plus le choix, il fallait y penser avant. Allez on y va. Au revoir... »

J'enfile mon anorak rouge sur ma queue-de-pie et tends noblement sa pelure prune à Nawal.

« Ce que nous sommes idiots. Le détail, dit-elle encore dans l'ascenseur. Le détail.

– Rassure-toi, je lui dis. Nous ne serons pas les seuls dans ce cas-là. »

Nous partons dans la nuit comme des pouilleux, pour être là-bas à vingt et une heures.

« Tu te rends compte que nous allons voir le Guide? me demande-t-elle sur un ton exalté. Je n'arrive pas à y croire. »

Je ne lui avoue pas la chance qui a été la mienne de le croiser chez les anciens combattants. Nous partagerons cette découverte ensemble, comme elle le croit. Appartements impériaux, cour des Suisses, place des Héros, Nouveau Palais : nous traversons la Hofburg à pied. Tous ces vestiges de l'Autriche-Hongrie paraissent aujourd'hui prétentieux et disproportionnés. Comme l'est la grande Vienne, cette capitale trop large pour un si petit pays.

« Heureusement qu'ils n'ont pas tout détruit comme prévu. C'est beau quand même. »

La faiblesse des filles pour l'esthétique.

« Je vais te donner un scoop : tu sais qu'ils étaient pédés, les deux types qui ont construit l'Opéra ? »

Nawal marque un temps d'arrêt.

« Je ne te crois pas !

– Si si, je te le promets. Et comme l'empereur n'était pas satisfait de leur bébé, l'un d'eux s'est suicidé. L'autre est mort de chagrin, comme peuvent mourir les pédés de chagrin. Voici l'unique raison pour laquelle Branau n'a pas fait détruire le monument. Il trouve cette histoire tellement belle qu'il l'a faite graver sur le fronton de l'Opéra. C'est mon chef qui me l'a dit au journal.

– Alors, si l'info vient de la *Kronenzeitung*... »

Nous arrivons devant l'édifice et, grâce à nos deux invitations-sésames, passons aisément les différentes barrières de contrôle. Nawal presse le pas et monte les quelques marches, trouvant tout de suite les vestiaires, comme si elle connaissait le lieu pour y être allée dix fois.

« Mais j'y suis allée dix fois, qu'est-ce que tu crois ! »

Que l'on choisisse sa femme ou qu'elle nous soit donnée, on ne sait de toute façon jamais véritablement avec qui l'on vit. Nous nous noyons dans la foule des biens-habillés. Tous les hommes sont en queue-de-pie, toutes les femmes en robe, certaines sont cruellement vulgaires, et les

costumes de location n'estompent pas fautes de goût, démarches mal assurées et dérapages verbaux. Sous l'uniforme des tenues du soir, les différentes couches sociales d'autrefois se distinguent encore commodément. Un vrai jeu. Nos billets numérotés nous conduisent au fond du poulailler. Qu'importe.

En arrivant dans la salle, je suis époustoufflé. Beaucoup de gens, déjà, sont arrivés. Dans les balcons, les prestigieux, des invités en délégation de pays amis, discutent par petits groupes, attendant l'ouverture. La loge impériale est vide, seule une femme s'y tient debout. Le beau leader entrera le dernier. De l'assemblée se dégage un brouhaha heureux : une fierté générale d'être là. Pour cette année, voici donc les bons élèves récompensés. On carotte un peu l'âne.

« Regarde Nawal, il y a un noir là-bas. Il n'a pas l'air de faire partie des délégations étrangères. On dirait qu'il habite en Autriche! »

La nouvelle est enthousiasmante et Nawal scrute le poulailler du regard.

« C'est un Africain, elle affirme.

– Il est peut-être Américain, peut-être qu'il parle français!

– Non, c'est un Africain. Et je ne pense pas qu'il vienne d'Afrique francophone. Il a plus le type de la Corne. Somalie, Éthiopie...

– En tout cas, il fait semblant de ne pas te remarquer.

– Il a raison et nous devrions l’imiter. Si on nous voit parler avec lui, on va nous accuser d’espionnage», boutade-t-elle en se rasseyant.

Il est vingt et une heures. La salle est presque pleine, lorsque les lumières se tamisent et que le beau *Schmarotzer* fait son entrée. Branau est accompagné des numéros deux, trois, quatre, cinq et six du régime, de parfaits inconnus, trois femmes et deux hommes, dont les noms ne sont même pas inscrits sur le carton. Le beau leader salue et la salle applaudit. Très émue, Nawal frappe dans les mains. La scène dure une bonne poignée de minutes, avant que, d’un geste précis de la main gauche, Branau ne se décide à endiguer les clap-claps hystériques. Il invite la foule à marier culs et chaises. Puis, il parle.

« Chères citoyennes, chers citoyens. Vous êtes ici parce que vous le méritez. Vous êtes la revanche de l’histoire. »

Nawal se penche sur mon épaule : « C’est fou, il n’a jamais de notes pendant ses discours. Il est fort quand même. »

Notre voisine la regarde salement.

« Le palais du paraître, le mausolée de la culture, le temple de l’élite s’est transformé en maison de la véritable, de la seule, de l’unique excellence ; l’excellence de ceux qui, par leur travail, par leur

acharnement à construire un pays idéal, par leur fidélité à l'ordre et à la vérité, ont réussi à transformer leur modeste vie de citoyen en un exemple national. L'Opéra a été inauguré en 1869 avec le *Don Giovanni* de Mozart. Après les destructions de la Seconde Guerre mondiale, il ne restait de l'édifice que le grand escalier. On l'a reconstruit en 1955, année de la fin de notre occupation par quatre armées différentes et de notre soi-disant libération. On y jouait alors du Beethoven. Mais le public était le même. Depuis 1877, cet auditoire s'est servi de l'Opéra comme d'un immense marché matrimonial : on y trouvait les individus nécessaires pour se reproduire sans sortir de la "famille". Celle des affameurs. Qui a mené notre pauvre pays au degré le plus élevé de stupre. Aujourd'hui cette maison, c'est celle de toutes les Autrichiennes et de tous les Autrichiens. Et je l'aurais détruite, s'il m'avait paru ne serait-ce qu'une seconde illusoire de vous l'offrir en symbole. Désormais, l'entrée du bal de l'Opéra ne vaut plus 16 000 euros. La soirée est gratuite... et en schillings!»

Applaudissements. Et nous ne sommes pas les derniers.

« Chères citoyennes, chers citoyens, je suis donc fier de présenter à nos invités des pays amis ces 3 000 d'entre vous qui, cette année, ont offert leur visage à ce que mon pays a de meilleur.

» En Europe et à Washington, on a beaucoup fustigé le ménage qu'il nous a été nécessaire de faire parmi tous les profiteurs qui, depuis des décennies, ne voyaient gambader dans les alpages autrichiens que de grasses vaches à lait. Mais l'Autriche, on l'aime ou on la quitte : on ne la baise pas sans lui offrir des fleurs ! Car ceux qui la cajolent peuvent s'y faire une place au soleil. J'en profite pour saluer ces étrangers "persécutés" et voudrais, à l'occasion, leur demander si la Mère Patrie ne les a pas nourris à leur faim ? Je voudrais, ici devant vous, rendre hommage à trois jeunes gens, parmi d'autres nombreux, qui ont choisi de rester dans ce pays et de montrer que l'on peut y vivre bien. »

Un projecteur blanc est dirigé en notre direction et nous surprend.

« Merci à cette Koweïtienne, à ce Djiboutien et à cet Américain : ils prouvent que l'Autriche n'est pas ce pays terrible qu'il faut fuir, décrit par CNN. »

L'assemblée se lève pour de nouveau taper des mains, comme elle l'a fait à de nombreuses reprises pendant le discours. Branau l'imité, il me regarde et me sourit. Incrédule, je me dresse. Nous répondons à l'estime de la salle par un hochement de tête impérial. Le noir, les deux points levés, se croit aux jeux olympiques de Moscou. Nawal est très émue. Je me mords les gencives, alors que les larmes me montent aux yeux. Sept ans de camp pour en arriver là. Pour qu'on me prenne pour un Américain.

Le beau leader lance l'ouverture du bal : les meilleurs couples de danseurs s'avancent sur le parquet et l'orchestre entame l'inoxydable *Bodanubleu*. Nawal s'assied. J'observe l'intemporel ballet des femmes en blanc et des hommes en noir. Ou du moins la partie gauche de l'intemporel ballet, la droite évoluant hors de portée de vue. La joie de vivre facile vous monte au nez, au regard de ce rituel immuable. Les couples ont achevé leur petite ronde, la salle entière est appelée à aller les rejoindre. Je demande à Nawal d'attendre un peu. Savourons le ridicule de cette cohue de badauds, pressés de reproduire les pas des danseurs confirmés. Et vas-y que ça se marche sur les pieds, et vas-y que ça se rentre dedans et que ça se *Tschuldige* les uns les autres. *Scusez! Scusez!* Des massives avec des modiques, des graisseux avec leurs faméliques épouses, mais aussi des obèses avec leurs dilatées. Des hommases et des avortons. Ces tourbillons populaciers me font l'effet d'une querelle de vers se disputant la chair d'un macchabée daté, oublié sur le lit d'une léproserie en période d'épidémie. On a mérité sa part de bonheur. Nawal n'en peut plus, elle aspire à ce que nous fassions partie du ridicule ; je vais tenir mon rang. Nous descendons les nombreux escaliers avant de nous retrouver sur la piste un-deux-trois un-deux-trois un-deux-trois.

« C'est facile, laisse-toi guider mon amour. Mais pourquoi le Guide croit-il que tu es Américain ?

– Je ne sais pas. On aura mal rédigé ses fiches.»

Usuellement, c'est l'homme qui mène la danse. Mais l'Autriche n'est plus un pays tout à fait *usuel*... Ma Nawal est fière et nous formons le plus beau des couples d'asticots. Après le tube de Strauss fils, nous avons droit à *La Valse de l'Empereur*. De toute façon, nous n'aurons que du Strauss ou presque : seuls les compositeurs exclusivement autrichiens ont les honneurs de la nouvelle république. Nous dansons pendant un bon quart d'heure. En fait la valse n'est pas une langue difficile : il suffit effectivement de suivre sa partenaire pour faire illusion dans la masse des grouillants. Les longues merinques des femmes amplifient le mouvement, comme les lumières psychédéliques des boîtes de nuit servaient à les saccader : au *Macumba*, tout le monde avait le groove.

Comme nous ne connaissons personne, la soirée devient tout de même rapidement embêtante. Le tour de la bâtisse réalisé, nous décidons donc d'aller découvrir les buffets. Produits du terroir, sur lesquels se ruent des hordes affamées par l'effort et par le port inhabituel de chaussures strassées à talons aiguilles. Nous prenons quand même un bol de soupe au potiron et quelques amuse-gueule au jambon. Puis nous évacuons, pour visiter les différentes salles. La plus amusante est celle située

derrière la scène, où des anonymes se trémoussent sur des *Schlagers* de Hansi Hinterseer. Nous nous prêtons au jeu avec bonne humeur, même si nous ne connaissons pas la plupart des chansons récentes. Rassasiés, nous découvrons ensuite la salle de musique contemporaine où un jeune remue derrière ses platines et devant une piste vide, balayée par des faisceaux de lumière bleue. Il nous offre une composition flash au synthétiseur. Le contemporain local ne fait pas encore recette. Une fois notre petit tour accompli, nous retournons sagement nous asseoir à notre place.

Je continue à regarder les petites vermines en dessous, Nawal bâille discrètement. Une jeune femme très chic avec chignon et large sourire nous aborde alors.

« Monsieur, Madame, le Guide vous invite à venir le rejoindre dans sa loge. Il aimerait faire personnellement votre connaissance. »

Je ne comprends pas tout de suite. C'est Nawal qui, la première, se lève et emboîte le pas à la jolie dame. Je suis benoîtement le duo. Nous nous faufile dans la foule pendant de longues minutes, et passons les différents barrages. Une fois arrivés, la fille glisse un mot aux deux colosses posés devant la porte. Elle avance sa tête dans l'entrebâillement.

« Cher Guide, je suis avec les citoyens que vous souhaitiez rencontrer. Dois-je les faire entrer ? »

Nous entendons un Ha!, suivi de « mais bien sûr, faites-les entrer, que je voie de plus près ces jeunes gens. »

Les personnes présentes se sont tournées vers nous et nous sourient.

« Avancez donc », assène le beau leader le bras tendu. Nous restons debout, après lui avoir fait part de notre honneur d'avoir été choisis ce soir et de le rencontrer en personne. Nous tremblons.

« Madame, vous êtes ravissante. Passez-vous une bonne soirée ? »

Nawal dit que ho! Oui oui, bien sûr. Il se tourne ensuite vers moi.

« Je crois que le lieu n'est pas approprié pour une longue discussion, mais prenez donc rendez-vous avec ma secrétaire et venez me voir à la Chancellerie, j'aimerais que vous me racontiez un peu votre parcours. »

Je remercie. En sortant, je veux donner mon adresse à la femme.

« Je n'en ai pas besoin. Je vous contacterai. »

Elle nous raccompagne jusqu'au dernier barrage en nous souhaitant à nouveau de passer une « bonne soirée ».

Mais pourquoi le beau leader croit-il que je suis américain ?

Il aura fallu quinze jours à la jolie dame pour nous envoyer une carte de convocation. Quinze jours de découpage, de recentrage, de cadrage de papiers sur des événements bucoliques : dans un pays comme le nôtre, l'actualité est plus agricole qu'en Europe de l'Ouest. Le chancelier est allé rendre visite à la nouvelle ferme du quartier nouveau, le chancelier a posé la nouvelle pierre du centre d'essai sur les espèces biologiques à fort rendement, le chancelier est à l'écriture du nouveau Livre. Le chancelier vient d'en tourner la page quatre-vingt sept. Mais jamais un mot sur sa vie privée. On ne sait pas s'il est marié, a des enfants. Je reste sur ma table de travail et je mets tout cela en ordre. Les minutes deviennent des heures et cela fait de longues journées. Je n'arrive plus à dormir. Je tricote alors de petites chaussettes blanches, bien épaisses, pour mon fils.

Tout fier, un matin, le facteur me monte la convocation, alors que je m'apprête à rejoindre la rédaction. Il me fait le coup du *dans quelle main j'ai quelque chose*. Je suis horripilé. Après son départ, je hume l'enveloppe devant les yeux avides de Nawal et vais me cacher derrière les rideaux pour l'ouvrir. À l'intérieur, il y a un petit carton en papier recyclé avec écrit en gros : « Convocation », puis « Le citoyen n° 980876-A-K est invité à bien vouloir se rendre seul au bureau de la Chancellerie le vendredi 15 mars à 18 h 30. Aucun retard ne sera toléré. » Pas de signature. Le vendredi 15 mars. C'est dans une semaine.

« Comment vais-je réussir à tenir jusque-là ? »

Nawal me prend la carte.

« Mais pourquoi te convoque-t-il seul ? Et moi ? »

Je me retourne vers elle pour l'apaiser, même si je suis très flatté d'avoir été sorti du lot.

« Mais tu n'as qu'une petite voyelle accolée à ton numéro de citoyenne, ma chérie. »

Son visage devient anxieux.

« Tu crois que c'est ton K qui les intéresse ? »

Silence.

Puis :

« Tu ne vas jamais revenir. »

Elle s'accroche à mon col comme une fille facile à son amant mobilisé.

« Je ne pense pas que le Guide me fasse convoquer pour me foutre personnellement une balle entre les deux yeux parce que j'ai fait du camp. Déjà que les étrangers sont de plus en plus rares, je dois être l'un des seuls à y avoir survécu. Peut-être que je l'intrigue, qu'il veut savoir ce que pensent véritablement ceux qui sont encore vivants.

– Mais s'il a décidé de se débarrasser une bonne fois pour toutes des derniers citoyens marqués A et K ?

– Non, il faut qu'il en garde un peu en vie pour savoir comment ils évoluent. C'est comme un immense labo à ciel ouvert ici, tu vois. Si tu tues toutes tes souris dégénérées, tu ne peux plus tester tes remèdes sur elles, afin de les appliquer à d'autres qui commenceraient à déconner. Et puis réfléchis. Il ne nous aurait pas invités au bal de l'Opéra trois semaines auparavant et présentés à 3 000 personnes pour nous faire disparaître dans la nature. Et il t'aurait convoquée également, ainsi que Thomas, pour éradiquer le mal à la racine. »

Nawal frissonne, mais semble convaincue par mon dernier argument.

« Mais alors, qu'est-ce qu'il te veut ?

– Dieu seul le saurait, s'il existait. »

Les dernières gouttes de liqueur qui traînaient dans les fonds de bouteilles qui traînaient dans les fonds de placards du fond de la cuisine y sont passées. C'est donc assez bourré, mais relativement sûr de moi, que j'atteins la place Ballhaus. Le souverain a délaissé la Chancellerie de ses prédécesseurs et a installé ses quartiers dans les appartements impériaux. On me fouille à l'entrée du Palais et je grimpe les grands escaliers, traverse les longs couloirs sur le parquet qui craque, je dis bonjour aux seize enfants alignés de cette bonne impératrice, elle ne pouvait les voir qu'en peinture et les a légués à la postérité. Marie-Antoinette est là, qui a fait mauvaise pioche. Comme moi.

Les gominés s'attardent sur ma carte de citoyen. Ils ne doivent pas voir traîner tous les jours des A-K

dans les couloirs. On m'ouvre une porte immense, donnant sur une pièce chargée en dorures. Différentes œuvres un peu plus proches de nous : du Klimt sur la gauche, du Schiele sur la droite.

La belle au chignon apparaît. Souriante, elle s'avance et me dit bien en face que je suis en avance de quatre minutes. Puis elle m'invite à la suivre. La fille est superbe : on dirait une Slave. Une Slovaque. Mais elle n'a aucun accent. Elle ne peut quand même pas être Autrichienne. Certainement le beau leader lui choisit-il ses vêtements. Il a du goût pour tout. Arrivés de l'autre côté de la pièce après une mini-parade militaire, le mannequin se retourne vers moi : « Attendez ici ».

Lorsqu'elle a refermé la porte, je m'assieds sur la chaise, meuble unique. Les instants qui suivent sont lourds. On pense que l'on va vivre le moment le plus important de sa vie, bien plus chargé de sens encore que celui des résultats du bac, de sa première pipe faite par un chien ou de la mort de Mitterrand. On se lève, on tourne en rond, on n'ose faire plus de deux pas, il faut être disponible. Et puis la poignée se tourne et on manque de vomir sur le mannequin qui vous autorise à entrer.

Je me retrouve face à notre beau leader qui, d'un geste de la main, sans lever les yeux de son parapheur, me fait signe de m'asseoir face à lui. Je ne suis plus impressionné, je ne tremble pas comme un

lapin de laboratoire, je suis juste posé et je cuve. Le visage est identique et en même temps très différent de celui vu à la télé, sur les photos du journal ou dans le hall des administrations. Pour la première fois vraiment, je le vois regarder ailleurs que dans la direction de l'objectif. Je l'étudie en quelque sorte dans son intimité, au naturel. Soudainement il ferme son classeur, plante ses yeux dans les miens et me dit : « À nous ! »

« Mon Guide, je suis très flatté que vous ayez trouvé digne d'intérêt le sacrifice des longues minutes nécessaires à notre rencontre. »

C'est ce que je trouve à dire.

« Allons ! Allons ! Si tous les citoyens de notre belle République étaient assaillis par autant de qualités que vous, j'aurais effectivement des problèmes d'emploi du temps. Mais rassurez-vous, les visites sont rares et mes secondes comptées. C'est donc tout à votre honneur, vous qui êtes étranger et sorti de camp, de pouvoir m'en chiper quelques-unes en cette fin d'après-midi. A et K, c'est incroyable. »

Je dois détourner le regard : celui du beau leader posé sur moi me donne des sueurs.

« Et pourtant, vous revenez de loin. »

Tombée comme la lame d'une guillotine, cette phrase me cloue.

« On ne dirait pas, en vous regardant, que vous avez autant de ressource. On donnerait au contraire

assez peu pour votre peau. Et encore, vous avez pris du muscle. »

Il se lève et fait le fauve en cage.

« Les Garants de la République sont formels : vous êtes l'oiseau rare. L'un de ceux qui peu souvent survolent notre contrée. Plus exceptionnellement même y font-ils escale. Quand par chance on en aperçoit un, il faut savoir l'attraper en plein vol, avant qu'à tout jamais il ne s'éloigne vers des terres plus fertiles. »

Sa métaphore ressemble à celle d'un chef mafieux de Macao.

« Déjà, les Garants étaient, depuis de nombreuses années, impressionnés par votre capacité d'adaptation, la force de votre amour pour l'Autriche, la manière dont vous avez réussi à oublier votre *Vaterland*. Votre dossier est incroyable. Il est tout simplement in-cro-yable. »

Sur cette intonation, le Guide ne peut dissimuler un côté légèrement précieux.

« Vous méritez d'être autrichien. C'est autoriser une petite révolution que d'accéder à la demande de mes services. »

Il a l'air heureux. Le beau leader retourne derrière son bureau et sort une carte de citoyen du parapheur. Il la glisse jusqu'à moi. Dessus, il y a ma photo, accompagnée de mon numéro débarrassé des lettres A et K, d'une fausse date de naissance et d'un autre nom.

« Je ne comprends pas ». Je mens avec un petit air heureux et craintif.

« C'est une première, un privilège dont vous devez bien saisir la portée. »

Je ramasse la carte de la main gauche. Sur la photo, c'est bien moi.

Jörg Haidlmaier, né le 20 juillet 19.. à Vienne.

« Eh bien Jörg, vous êtes le premier Autrichien naturalisé sous la Nouvelle République. Au mérite. Ni droit du sol ni droit du sang. Le mérite. Être autrichien, ça se mérite. »

Je commence à pleurer, je dis merci merci ho merci.

« C'est un beau cadeau que l'Autriche offre à son Jörg, parce que la France aimerait bien récupérer Balthazar. »

J'arrête net mon petit cinéma. Branau pose la main sur deux grosses chemises portant mon nom et posées sur un coin du bureau. La première contient mon dossier de citoyen, sur la seconde est marqué « Revue de presse ». Il me la tend, sans se départir de son sourire.

« Jean-Franck Ducreux : mort ! » ; « La France dit adieu à son plus mythique producteur » ; « Le producteur de Parc entre dans la légende » ; « Un producteur empoisonné ! » Les articles coulent sur plus de six ans. « Le producteur pervers organisait des parties fines » ; « L'homosexualité du millionnaire révélée »

par sa mort»; «La mort de Jean-Franck : un crime passionnel?»; «La vengeance du petit roux»; «Un journaliste de PTV principal suspect»; «L'amant caché de la télé»; «Plongée dans les dessous ...»

«Vous êtes une sacrée nature. Il y a beaucoup de conneries bien sûr.»

Fasciné, je feuillette les articles rassemblés.

«Le criminel serait à l'étranger»; «Vers la condamnation par contumace»; «L'Autriche nie la présence de Balthazar sur son territoire»; «Branau refuse d'extrader Balthazar».

Toute ma vie est détaillée, mes parents donnent des interviews, mon portrait est dressé – on ne comprend pas c'est impossible –, même Parc monte au créneau pour me défendre. On parle d'un mystérieux inconnu avec lequel je me serais enfui. Peut-être un complice. Il y a même cette salope de Mademoiselle Jeanne qui se fait de la pub sur mon dos dans un tabloïd : «Le déchirant appel de la confidente de Balthazar à PTV : “Balthi, mon ami, mon collègue, rends-toi!”» Branau me retire le dossier. J'en aurais bien lu plus. J'ai très chaud.

«Officiellement, nous n'avons jamais entendu parler de vous. Vous n'existez pas. Nous avons remplacé votre nom français dans votre cahier de citoyen par votre patronyme autrichien. Vous allez tout de suite recevoir votre certificat de nationalité lors d'une cérémonie officielle. Vous êtes d'origine

américaine. Rappelez-vous. C'est mieux pour notre communication, c'est plus fort que français, aujourd'hui tout le monde s'en fiche de la France. Et personne ne fera le rapprochement, vous avez tellement changé. Tâchez quand même de maîtriser à la perfection toutes les nuances de notre jolie langue. Il n'y aura pas de seconde chance.»

Le Guide se lève et me raccompagne à la porte de son bureau.

« Mais pourquoi faites-vous cela pour moi ? » je tente maladroitement, en essayant de replacer discrètement ma bite dressée, qui me fait mal lorsque je me lève.

Le beau leader sourit et pose une main paternelle sur mon épaule.

En sortant, je retrouve la blonde. « Suivez-moi »

Elle me donne à deux gominés en me disant :

« Vous recevrez prochainement une autre convocation. »

Le lendemain, Nawal ne peut déscotcher de la *Kronenzeitung*.

« Je n'arrive pas croire qu'on t'ait laissé mettre en page le compte-rendu de ta propre cérémonie de remise de nationalité. Jörg Haidlmaier, ça sonne bien. Tu ne sais pas qui a choisi ton nom ? »

En disant cela, Nawal découpe l'article pour le glisser sous un cadre et l'attacher dans l'entrée, alors que je prépare une soupe de châtaignes. Elle me repose sans cesse, depuis deux jours, les mêmes questions au sujet de mon entretien avec le beau *Schmarotzer*. Elle n'est pas jalouse, mais étonnée par cet afflux soudain d'honneurs.

« Pourquoi n'ont-ils pas voulu que tu révèles ton nom d'avant ? Ça aurait été mieux, on aurait pu bien voir la différence, ça aurait mis en valeur

ton identité nouvelle. Américain, quelle idée. Je n'aurais jamais accepté d'être mariée à un Américain. »

Même si ma qualité de *Franzose* est désormais réduite à un mauvais souvenir, même si la chasse est tirée, je suis parcouru par des frissons à l'idée de voir les services spéciaux frapper à la porte et foutre en l'air ce *bonheur* que j'ai eu tant de mal à construire. Sans doute viendra-t-on me chercher quand la situation sera devenue critique, on me mettra dans un avion contre la paix du pays. Mais il est désormais impossible de reconnaître mon accent. J'en ai un, voilà tout. Et je vais le perdre définitivement. Bientôt, fini *le sonnette*, *la chou rouge*. Et l'angoisse d'être identifié. Je suis un étranger, un étranger qui devient un Autrichien, c'est la seule information valable. Pour un Français, quelle différence y avait-il entre un Sénégalais et un Haïtien ? Aucune. C'est bien la même chose entre un Français et un Tchétchène pour les Autrichiens. Un étranger, c'est un étranger. Que l'un d'entre eux soit devenu l'un des nôtres, voilà qui est nouveau. Certainement la nouvelle va-t-elle circuler à l'extérieur. Aux portes, à Bratislava et jusque chez les mangeurs de hot-dogs : il y en a qui habitent là-bas, et qui veulent y rester. Avant, même les Autrichiens avaient honte d'en être. Ils fuyaient la médiocrité comme les Rwandais la

machette. Or désormais, des occidentaux veulent vivre à Vienne : l'information est d'importance. À Vienne, vous rendez-vous compte ? Là-bas, dans le trou, où Dieu sait ce qu'il se passe. Où il y a des camps, on me l'a dit. Certains qui ont réussi à fuir, cette petite poignée plus chanceuse que mon couple d'amoureux, auront raconté à un parterre de journalistes le pays de fous que ceux-ci voulaient se voir décrire. Alors nous comprenons pourquoi notre beau leader a besoin de rétablir l'information dans sa vérité. Les gens, d'ailleurs, commencent peut-être à douter ici même.

Je ne peux plus sortir dans la rue sans être salué. Au journal, je deviens une mascotte, tout le monde me donne du *Jörg*. On me dit que je rentre dans l'histoire, on m'affirme que j'ai de la chance, on me demande comment est le Guide en vrai. Je suis né avec cet article de la *Kro*. J'ai du sang d'encre. Jusqu'à cette renaissance, assigné à la mise en page, je n'osais pas adresser la parole. J'étais connu pour être le seul *Ausländer* du journal. À qui l'on se gardait bien de parler : les ennuis, très peu, merci. Alors j'ai cru divaguer lorsque le chef du service des communications de la Chancellerie en personne a suggéré de mettre définitivement mon nom en bas de colonne. « Mise en page : Jörg Haidlmaier. » Si l'on continue à ce rythme, dans quinze jours, il y aura ma photo.

Et ma popularité nouvelle dépasse le seuil du journal. Chaque soir, Nawal me fait le compte-rendu du défilé de paillasson. Les voisins, les habitants du quartier, désormais très loquaces, se présentent à nous. Les gens demandent à Nawal quand il est prévu qu'elle accède à son tour à la nationalité.

« Je sens bien que c'est à toi qu'ils s'adressent à travers moi. Ils se disent qu'ils sont autorisés à me parler, puisque je suis désormais mariée à un Autrichien. »

Nawal est blessée par la reconnaissance qu'on m'offre. Elle aimerait bien travailler également, ça se sent. Mais Thomas ne lui laisse pas une minute de libre.

« Qu'est-ce qu'il faut que je fasse moi, pour devenir Autrichienne? »

Sa question résonne comme une plainte.

« Des enfants », j'ai envie de lui dire.

Paris

Avant

Sur un écran, je regarde les grands dire les mots des petits. Puis je vais faire un tour dans l'immense labyrinthe, sur les portes desquels des noms plus ou moins connus et prestigieux défilent. Va-t-on pouvoir remonter jusqu'à moi ? On va interroger des gens au concert de la chevelue, on va relever des empreintes.

De plein fouet, au milieu du couloir, je rentre dans quelqu'un, ce qui met fin à mes réflexions. Sans redresser la tête, je demande déjà pardon. J'entends « *No problem* ». En levant les yeux, c'est un très grand homme, âgé d'une quarantaine d'années, que je vois. Face à la perfection du bloc, mon petit corps blanc et roux se courbe. La masse a un premier mouvement de la main et désigne le chemin qu'elle est censée poursuivre, puis ouvre

précipitamment la porte de la loge devant laquelle nous nous sommes arrêtés. Je suis tétanisé : une paille dans un glaçon. Je sens mon corps se déplacer, mais plus le sol sous mes pieds. Je fixe la cravate. On me pousse dans la pièce.

« *What's your name? Do you speak English?* »

Un grand me pose des questions à moi. Paniqué, je me jette sur son pantalon et tente d'extirper son membre. Mais le bloc me retient et me force, en me tenant par les épaules, à planter de nouveau mes yeux hagards dans la mer des siens.

« *Why are you doing this?* » Son beau visage est ridé de plein de petites incompréhensions blessées. Je ne sais pas quoi dire, je commence à avoir peur.

« *I asked you a question.*

– *Yes, je réponds. I do speak English.* »

Aussitôt ma voix me fait horreur.

« *And what is your name?*

– *My name is Balthazar.* »

Je vais avoir une crampe dans le cou. Un « *Do you work in television?* » sort du bloc. Un « *Yes I do* » très scolaire sort de ma poire.

Je hoche la tête. L'une des mains relève mon menton et des lèvres s'approchent afin d'apposer un baiser, invraisemblablement sobre, sans la langue. Dans mes joues, le Caporal Sang ordonne à ses petits globules de pousser.

« My name's Egon. I'm from Austria. I'm in Paris to talk about the political problems in my country. »

Australie. Des problèmes politiques en Australie, je ne sais pas. Son haleine sent bon, j'apprécie son souffle quand il parle. Je me rends compte qu'autour de ses yeux, il y a des sourcils, un nez, des oreilles et des cheveux. Le tout, « beau ».

« It's a kind of "coup de foudre", like you say in France. »

Ce type se fout de ma gueule. De nouveau je m'attaque au zip. Le bloc m'arrête une fois encore et nous colle sur les lèvres un nouveau baiser, très long : un baiser Greta Garbo.

« I can't have sex right now. Have you got a "coup de foudre" too? », il me demande.

De nouveau je regarde mes pieds. Que nous veut-on ? Vous ne mélangez pas les serpillières et les serviettes. Les premières traînent au sol et on les prend avec des gants, les secondes sont en contact avec la peau et dorment soigneusement pliées dans leur petit placard. Vous ne demandez pas à une serpillière si elle a eu un coup de foudre pour une serviette. Cette dernière a l'air de réfléchir. Son regard fuit loin, puis revient.

« Come to Austria with me, I'll pay for everything. You're the person I've been waiting for. My wife will adore you. »

Ses mains larges rangent la photo dans le portefeuille et le portefeuille se range dans le veston. Cette fois, le bloc se jette sauvagement sur sa proie et, me tenant les deux mains au-dessus de la tête, me plaque contre le mur. Il m'embrasse encore.

« *Do you have your passport with you?* »

À la question je réponds *yes*.

« *So come on* »

Le bloc ouvre la porte et, me traînant derrière lui, se dirige énergiquement vers la sortie.

« *Wait wait, what are you doing. I've got to récupérer my passport in the loge of André.* »

Mon anglais dérape : émotion. Passion donc émotion. Je lâche sa main et cours dans les couloirs à la recherche des mètres carrés que je connais. Trouvant la tanière, je saisis mon sac.

Le bloc australien m'attend, toujours à la même place. Il semble entre-temps avoir récupéré une petite mallette d'homme d'affaires. Une fois dans la rue, nous nous déversons dans le premier taxi de la longue file présente. Assise sur une banquette en cuir, la masse est plus jolie encore. Elle me sourit et nous ne prononçons plus un mot. Nous nous observons pendant tout le trajet. Je me demande si elle est poilue. J'engloutis son charme sous les pores. Les Français sont toujours enlaidis par la compréhension totale que l'on a de leur langage. L'autre garde, au contraire, plus longtemps la beauté

originelle et mystérieuse de l'inconnu.

J'attends derrière lui au comptoir de la compagnie, sans jamais me demander ce que je fous là, avec un Australien à attendre d'embarquer pour Melbourne ou Sidney, alors que je devrais être en train de fayoter auprès d'un des invités, c'est à dire être au boulot. C'est peut-être la traite des blancs. Escale en Australie et ensuite, direction les bas fonds de Manille. Après quelques minutes, on me tend mon ticket. Pas besoin de visa.

Détecteur de métaux, rien dans les poches, enlever la veste, j'aperçois sous la chemise un torse bombé et des épaules rassurantes. Un vol pour si loin à la dernière minute doit coûter une fortune. Nous embarquons assez rapidement et l'avion me paraît petit.

« À quelle heure on arrive ? je lui demande en français.

– *In two hours.* » Je ne me rends pas compte du décalage horaire. Nous sommes en première classe. Bonjour Monsieur ! Bonjour Madame ! On s'assied, on la boucle.

« *Here we are!* il me dit.

– *I did* », je lui dis en pressant amoureusement sa main.

Son beau visage m'*ask* en souriant :

« *You did what?*

– *I did have a "coup de foudre" too.* »

La scène est tellement énorme qu'il faut la jouer jusqu'au bout.

« *I'm sure we were made for each other. I've never felt like this before.* »

Moi non plus, moi non plus. Et re-passion-baiser ardent, mes fringues de plouc contre son complet.

« Bonjour et bienvenue à bord du vol 6448 en direction de Vienne. »

C'est la voix dans l'avion.

« Le temps de vol aujourd'hui est d'une heure et cinquante minutes. Sur le parcours, le temps est couvert, et la température à destination est de douze degrés. »

Le mot prend son départ des oreilles, pour remonter vers mon petit cerveau. Sissi, culotte de peau, Tyrol. Mon visage se paralyse. Vienne : Autriche. Autriche : Austria. Austria : Autriche. Australie : Australia.

« *What is your name?*

– *Egon.* » Il me redit. Egon. En insistant sur le *E*.

« *And what's your country?* »

Il me regarde sans comprendre, puis prend le temps d'articuler :

« L'Autriche », me dit-il en appuyant bien sur toutes les syllabes, au moment où le sol ne touche plus les roues de l'avion.

Un petit gong retentit et le symbole « attachez vos ceintures » disparaît. Je voudrais trépasser. On ne peut malheureusement pas mourir comme cela,

il est nécessaire d'avoir à portée divers instruments. Autriche, lalalaïou et valse de la Saint-Sylvestre. J'ai du mal à respirer. Autriche avec des Autrichiens dedans. Freud, psychanalyse. Et dans trois jours, on m'arrête. Plumes sur les chapeaux marrons : je vais pleurer et me tourne vers la fenêtre. Je vois les champs défiler, puis disparaître dans les nuages.

« You will love my language. »

Vienne

Après

J'aime quand il courbe le dos en s'offrant. Je sens son envie de m'avoir tout au fond de lui-même. J'y vais d'un coup, de ce coup que je connais si bien et qui, immanquablement, lui arrache le même râle, depuis bientôt deux ans. Au creux de l'oreille, je lui susurre des phrases clownesques, en lui tirant les cheveux. La ronde de ses petits gémissements ; il me lèche le gros orteil et parfois pose sur moi son regard plaintif qui veut dire non, mais qui dit oui. J'accompagne le dessert de petites baffes câlines. J'ai besoin de cela pour me poser ensuite face à cette traînée de caméra et aux sept millions d'Autrichiens. Je prends l'ascenseur en serrant mon nœud et passe du dernier étage de la tour des Pouvoirs, réservé à la Chancellerie, au quatrième, celui du studio de l'ORF.

« Chères citoyennes, chers citoyens, bonsoir. Longue vie à notre mère à tous, notre patrie, l'Autriche. Longue vie au Parti Ö et à sa *Jugendpolitik*, longue vie au Guide, celui qui a mené notre pays dans sa volonté de perfection et d'autonomie.

» Aujourd'hui, plus d'un million de nouveaux tracts de propagande ennemie ont été ramassés par notre armée. Ils proviennent de Slovaquie et ont été envoyés en ballons par les forces impérialistes européennes qui souhaitent déstabiliser notre démocratie. La zone géographique couverte s'étend de Mistelbach à Neusidl. La tentative européenne a, une fois encore, échoué. Nicole Almauer raconte. »

« Et nous rappelons à chaque citoyen susceptible de trouver l'un de ces tracts de propagande qu'il doit impérativement le déposer dans les délais les plus brefs auprès de la police locale.

» Hier soir, dans la localité de Ybbs, en Basse-Autriche, lors d'un contrôle de routine, la police chancelière a arrêté les chefs d'une famille, en possession d'une radio non recensée et non scellée sur la fréquence nationale. C'est ce que révèle cet après-midi l'Agence de presse autrichienne. Il a été établi que les chefs de famille écoutaient des programmes de langue allemande, émis depuis la traîtresse Bavière et émanant des services européens de propagande. L'office de sécurité s'est saisi du crime politique. Les chefs de famille doivent passer

demain en jugement national, à Vienne. Stephan Meisner raconte. »

« L'administration impérialiste européenne, par le biais de son ambassadeur basé à Presbourg, a une nouvelle fois accusé le Guide et son peuple uni de ne pas vouloir coopérer à la troïka européenne. La Slovaquie, la France et l'Allemagne accusent l'Autriche de faire piétiner les négociations sur le nucléaire et veulent désormais ajuster les aides économiques en fonction des avancées sur le dossier. Il s'agit d'une manipulation, notre Guide nous garantissant évidemment la pleine ressource de nos sols et de ses produits sans aide extérieure.

» La famille d'un médecin généraliste de l'hôpital central de Vienne a été arrêtée après que celui-ci a déserté. Le professeur Schierhuber a profité de la générosité de notre programme d'élargissement des connaissances dans les pays amis pour fuir en Hongrie, où un colloque organisé conjointement par Vienne et Budapest avait lieu. Et donc sans redistribuer au peuple autrichien la formation que celui-ci avait bien voulu lui accorder. La cheftaine de famille, la mère et les deux enfants mineurs du déserteur ont été abandonnés par ce dernier, laissant à l'État autrichien le soin de les entretenir. Dans le petit village de Korndorf d'où il est originaire, c'est la consternation. Ulli Wagrandl raconte. »

Pendant la diffusion des reportages, je regarde au travers de la vitre qui sépare le plateau de la régie. Branau se tient là tous les soirs.

« La ville de Graz, fière et fiévreuse, se tient prête à accueillir dans deux jours les cérémonies célébrant l'anniversaire du Guide. Sur place, tout est prêt pour accueillir le défilé des jeunesses autrichiennes et le bal des nouveaux Autrichiens, de plus en plus nombreux à venir se réfugier dans les bras du Père, fuyant la barbarie de Schengen. Peter Donth a suivi une Sud-Tyrolienne en détresse. Rosa Penetti – c'est son nom – a réussi à passer la frontière de l'Italie et tente aujourd'hui, avec l'aide de nos services consulaires, de faire venir ses enfants.

» C'est sur un parterre de fleurs que le Guide s'est vu remettre aujourd'hui la Lettre de remerciement des Citoyens, à l'occasion de l'anniversaire de son accession au grade de commandant suprême des armées.

» Sport. Avec la victoire d'Erik Dammler en descente. C'est sa quatrième médaille de la saison. Il rejoint le trio Jorek-Kaufmann-Hirsch, principaux espoirs nationaux de la discipline reine pour les Jeux olympiques de février prochain à Vilnius.

» On se quitte avec ces images émouvantes de démariages en masse. Le mouvement s'accélère, ils sont de plus en plus nombreux à vouloir obtenir leur Certificat de liberté et les administrations sont

obligées d'organiser des cérémonies groupées afin que tout le monde puisse être démarié avant la date limite du 15 août.

» C'était le journal de l'ORF. Jörg Haidlmaier vous souhaite une bonne soirée. »

Les lumières baissent d'intensité, la musique envahit le plateau. Je suis toujours à l'antenne et je parle à la régie en souriant.

« Putain Sabine, qu'est-ce que tu fous, quatre minutes, c'est trop court pour le sujet sur le médecin, qu'est-ce que tu veux que les gens comprennent quoi que ce soit ?

– Mais non, ne t'inquiète pas, c'était parfait, me dit la connasse. Tu étais parfait, comme tous les jours. »

Cette remarque me hérise les poils et je balance rageusement l'oreillette sur la table, une fois les écrans de contrôle éteints. C'est très difficile de redescendre après le journal. J'attrape la lingette que me tend le maquilleur.

« Bon, je me barre vite, j'ai promis à Tanja de l'emmener au restaurant.

– Non attends. »

La connasse dégueule dans le haut-parleur.

« Tu as une interview avec une journaliste du New York Times. Elle t'attend dans ta loge.

– Merde, je l'avais zappée. J'espère qu'elle ne sera pas trop longue. »

Ça me fait vraiment bouser d'enchaîner ces interviews avec toute la presse. Même si l'exercice n'est pas très compliqué : je leur ressorts toujours le même CD.

« Bonjour, mon amie, je dis à la bonne femme qui se lève en me voyant entrer dans la loge. Avez-vous fait un bon voyage ?

– Très bon merci, me dit la New-Yorkaise. J'ai été très aidée par ces gens du ministère de l'information. »

Elle parle allemand parfaitement. Je décide de forcer mon accent autrichien. L'interview commence, comme toutes les autres. Nous sommes seuls dans la pièce, ce qui ne manque pas d'étonner mon interlocutrice. Certainement cette idiote croit-elle qu'il y a des micros derrière le miroir. Je lui dégorge mon histoire. La naissance à Vienne et les parents diplomates, l'enfance heureuse dans l'Autriche européenne, cette éducation au lycée américain. Puis la foi en Branau qui nous fait rester. Les parents repartis à Minneapolis. Ils n'y ont pas cru, je ne pouvais pas les revoir. J'étais américain oui, mais j'ai tout oublié de la langue des impérialistes. Je ne donnerai pas le nom de ma famille, je souhaite qu'on la laisse tranquille. Aujourd'hui je suis autrichien, c'est ce pays qui m'a permis de m'épanouir, d'aller jusqu'au bout de mes rêves. Jamais je n'aurais pu, à Los Angeles ou Chicago, grandir

autant. Oui je suis libre et si je le voulais je pourrais bien sûr prendre contact avec des amis aux States, vous croyez qu'on m'enchaîne quand j'ai fini de présenter le journal ha ha ha. Non, non, ma vie est ici voilà tout. Je suis un Autrichien voilà tout. Mon pays est le plus beau des pays voilà. Raciste? Mais vous n'y pensez pas : le présentateur du journal est d'origine étrangère! Américaine en plus! Et on lui a offert la nationalité. On lui permet d'occuper la plus symbolique des fonctions. Mais les rumeurs... Aaaaah les rumeurs! Je serais au courant : je suis quand même très bien placé pour obtenir ces informations. Je reçois la presse étrangère, je lis Reuters, AP... J'ai mis en pages pendant des années la *Kronzeitung*, nous ne sommes pas coupés du monde. Tout cela, ce sont des mythes européens construits dans le seul but de déstabiliser l'unique pays qui a eu le courage de dire non à la Construction. Bien sûr, je suis prêt à venir à New York quand vous voulez. Bien sûr, on peut faire une photo. On dit qu'on a tué des étrangers en masse. Mais je rêve, vous vous rendez compte de ce que vous avancez? « On » est un con. Ha ha. Non, je ne veux pas lire ces articles diffamants, je ne les connais que trop bien. Les étrangers qui ont voulu rester sont restés, ceux qui ne voulaient pas sont partis. Bien sûr que la vie est différente ici. Et heureusement. Ce que vous appelez de la perversion sexuelle, c'est tout

simplement la libération des citoyens autrichiens du carcan des différentes religions qui ont amené les hommes à s'entre-déchirer dans des guerres atroces et sans fin dont les civils ont été les seules victimes. Le chancelier nous a conduits dans une maturité intellectuelle nous permettant de rejeter le mensonge éternel du couple pour construire une identité reproductive beaucoup plus viable à long terme, celle du libre choix partenarial, sans que l'État ait à dire au citoyen ce qui est mal ou bien. J'habite avec mes deux enfants et leur mère, qui a cessé d'être ma femme. Si les gens veulent vivre en couple, en troupe, seul, avec leur sœur, c'est leur problème. Le mariage était discriminant. Et puis l'Autriche est l'unique pays au monde où il n'y a pas d'antisémitisme, parce qu'il n'y a pas de catholiques pour haïr les juifs, qu'il n'y a pas de juifs qui puissent être haïs par les catholiques. Il n'y a pas d'islam, ni d'homophobie, de transphobie, comme chez vous. Mon pays est classé comme l'un des pires au monde en matière de liberté de la presse? D'accord, c'est pour ça que vous pouvez librement venir vous entretenir avec moi et que je vous accorde autant de temps que vous le désirez? Entourés par huit pays neutres ou hostiles, vous pensez vraiment que l'on puisse maîtriser les flux de propagande extérieurs? Je ne comprends pas cet acharnement. Ou plutôt, je comprends

trop bien la volonté du grand manitou bruxellois de vouloir cautériser la plus béante blessure à sa mainmise. Il est donc bien légitime que l'Autriche ait adhéré au Programme commun d'armement atomique des pays amis. Pourquoi la France, Israël, le Royaume-Uni, les États-Unis, l'Inde, la Chine et d'autres pourraient-ils avoir la bombe et nous, petits pays, ne pas mettre nos forces en commun pour nous défendre ensemble? Ici, grâce au PCAAPA, les Autrichiens mangent leurs propres fruits, boivent l'eau de leurs montagnes, produisent l'énergie suffisante à leur consommation courante, ils en revendent même aux pays frères. Vous, vous courez derrière le profit, le rendement, la hausse éternelle du PIB jusqu'à l'explosion, et laissez crever vos populations les moins à même de survivre à l'intérieur de vos propres frontières, sans aucun sens de ce qu'est l'humain. On voit bien lors de ces révoltes de noirs et d'Arabes, partout, à Londres, à Paris, à Amsterdam, ou dans votre ville, chère madame, que les grands mots de vos dirigeants n'ont servi qu'à rendre serviles les gens qui y ont cru. En trois siècles, les noirs aux États-Unis n'ont jamais vraiment pu avoir leur part de gâteau. La preuve, je n'en ai reçu ici aucun. Que des petites blanches sûres de leurs bons sentiments.

L'entretien se poursuit pendant une demi-heure encore et je prends plaisir à affiner mes réponses.

J'adore observer cette fureur dans les yeux de mes interlocuteurs, lorsqu'ils se retirent sans m'avoir coïncé et pensent, comme tous les autres, qu'il va quand même falloir écrire quelque chose. Il existe pourtant des questions véritablement déstabilisantes. Mais la centaine d'interviews accordée jusqu'à présent ne m'a pas permis de me faire le moindre souci. Jusqu'ici, aucun envoyé spécial n'a fait le rapprochement entre Balthazar et Jörg, pas même les Français, dont la venue ne m'angoisse ni plus ni moins que celle des autres. La liberté atrophie inmanquablement l'originalité : scoops éventés sur les Autrichiens qui ne connaissent plus le goût de la banane, sur la construction « pharaonique » du Branau Ring, sur l'abolition du mariage ou les pratiques reproductrices de « la secte-nation ». N'existe-t-il donc pas dans le monde libre, ce journaliste capable de m'étonner ? Mais aucun n'est à même de se pencher même furtivement sur les causes véritables du repli national. Je me change et je remonte chez Branau. En sortant de l'ascenseur, je le découvre assis sur son bureau. Je m'approche de lui et commence à lui astiquer les tétons. Il montre les dents.

« Attention, mon jeune ami, à la moindre infidélité, je vous balance aux impérialistes. »

« Tel un iceberg au milieu de l'océan arctique, l'Autriche est coupée du réseau Internet mondial : le pouvoir est terrifié par l'idée d'être débordé par le flot de messages à vérifier. Seule une élite réduite à une douzaine de personnes proches du chancelier Branau est autorisée à utiliser la toile. Le courriel reste interdit dans le pays, si bien que les informations doivent être envoyées à un intermédiaire à Budapest, chargé de les copier sur CD-Rom et de les envoyer par la poste ! Dans ce contexte, le journal présenté par Jörg Haidlmaier, suivi par la quasi-totalité de la population, fait figure de messe populaire. Avec la *Kronenzeitung*, l'ORF est le seul média autorisé sur le territoire. La star nous reçoit dans sa loge après l'édition du soir. Il est la seule personne qu'il soit possible d'interviewer, avec le ministre des Affaires étrangères. »

La télévision est allumée et se joue la retransmission quotidienne des programmes de l'Opéra de Vienne. Ce soir, la *Chauve-Souris*.

« Tu as été très bien mon amour, comme tous les jours.

– Les enfants dorment ?

– Oui, j'ai eu du mal à coucher Yvonne, je crois que les gencives percent. Comment était l'interview avec la fille du journal américain ?

– Oh, comme d'habitude. Toujours la même paranoïa. Il y a du courrier ?

– On a reçu notre certificat de désunion, mais toujours pas ma nouvelle carte d'identité, c'est à se demander si je vais la recevoir un jour. »

Tanja me tend deux lettres. La première contient le certificat.

« Mais c'est un grand jour, il faut fêter ça ! »

Je me saisis d'un verre que je remplis de char-donnay et lui tend.

« Tenez, ex-madame Haidlmaier, et bientôt ex-Nawal... »

– Arrête de m'embêter avec ça, tu es impossible. Ne peux-tu pas demander au Guide pourquoi cela traîne autant pour moi ?

– Tu as sûrement des choses à cacher dans ton ancienne vie, je dis pour la taquiner. Ils ont certainement des tas de vérifications à faire sur ton dossier. »

Elle me donne un petit coup de poing entre les côtes.

« C'est dingue, ce qu'ils sont capables d'inventer pour nous détruire. Cela vient sûrement de Bruxelles. On a beau dire, au fond, ils me font de la peine. Qu'ils nous laissent en paix. Tu devrais dire au Guide que tu ne veux plus recevoir ces saletés de journalistes. Si c'est pour qu'ils écrivent des mensonges. »

– Aucune importance, je dis. Il faut continuer, inlassablement. C'est mon devoir. Je vais embrasser la petite. »

En revenant, je trouve Tanja plongée dans ses pensées. Je pose une grande enveloppe blanche devant ses yeux.

« Qu'est-ce que c'est ? elle me demande. »

– Ouvre», je lui dis.

En lisant le contenu de la lettre, sa respiration se fait plus rapide. Elle me regarde droit dans les yeux.

« Mais c'est extraordinaire, mais comment as-tu pu ?

– Coucher avec le chancelier, il faut avouer que cela ouvre des portes. »

Elle pouffe. Je dis :

« Il faut marquer le coup. Et c'est un honneur très important, seuls les cadres les plus fidèles du Parti ont le droit de partir en week-end à Budapest pour les anniversaires. Le Guide fait sauter tous les verrous. Il nous accorde la confiance la plus absolue. Les enfants sont petits de toute façon encore, et toi, il faudra juste que tu te présentes devant le Comité des voyages, mais de toute façon, j'ai une lettre de la Chancellerie, il n'y a aucun problème, nous passerons tous les barrages. Nous devons par contre être extrêmement discrets, afin que les services européens ne se doutent pas de notre sortie.

– Et nous partons quand ?

– Dans quinze jours.

– Je suis très émue. On va aller à Budapest. »

La plus romantique des scènes. Ça me ferait rendre.

Cette voiture diplomatique doit, du domicile douillet, conduire la petite famille à son hôtel de Budapest. Je demande au chauffeur s'il lui est possible de faire un détour par la frontière slovaque. Ma requête étonne Tanja. J'ai envie de revoir ces barbelés. Bratislava, Presbourg. Cet appendice viennois devenu l'eldorado des fuyards. Dans toutes les villes européennes proches du pays, des entreprises autrichiennes ont ouvert des restaurants et des hôtels. Triés sur le volet par le Parti, les expatriés officiels du régime s'emploient à tirer du tourisme voyeur quelque argent, tout en affichant la meilleure image de l'Autriche. Leur contrat, d'une durée maximale de deux ans, n'est jamais renouvelé. Et bien sûr, les proches restent au pays... La forêt d'immeubles modernes semble narguer les éoliennes installées

de notre côté. Tout, là-bas, paraît dynamique et vivant. Peut-être Vera y vit-elle, avec ou sans Egon. Ces tours qui symbolisaient l'horreur du kitsch soviétique s'élèvent aujourd'hui toujours plus haut pour dire merci à la liberté capitaliste. On aperçoit les rues bruyantes collées à la frontière, encombrées d'automobiles. Le silence qui règne chez nous me donne mal au cœur.

En route vers la Hongrie, Tanja et moi n'échangeons pas un mot, absorbés par le spectacle d'un paysage mort. L'hiver, toujours. Le passage de la douane autrichienne se fait sans difficultés, le tampon de la Chancellerie et la signature de Branau font sensation. Tanja scrute les différents gardes hongrois. Elle observe des étrangers. Eux aussi nous dévisagent. Ils partent avec nos cartes d'identités, reviennent. Nous les rendent, nous redémarrons. « Bienvenue en Hongrie », dit un panneau de l'Union européenne. Revoir les douze étoiles sur leur fond bleu. Le chauffeur s'arrête et remplace notre plaque à trois chiffres par une belle immatriculation communautaire. Comment un pays peut-il être aussi ambivalent que la Hongrie ? Tanja, elle, est absorbée par les panneaux, les maisons neuves, le luxe qui semble se dégager de chaque habitation sur le bord de la route. Rutilante, elle aussi. Il est étonnant que Bruxelles laisse la Hongrie marchander avec nous. Les Européens doivent croire que c'est par ce biais seulement que les

maigres informations dont ils ont besoin pour nous démolir filtreront.

Si facilement maintenant, nous pourrions fuir. Peut-être est-ce ce à quoi Tanja pense. Thomas s'est réveillé, il regarde par la vitre et ne semble pas remarquer de changements. Tant qu'on ne sait pas lire... Lorsque nous entrons dans Budapest, nous sommes frappés par la publicité, par les habits des citadins. La ville ressemble à Paris. Le chauffeur nous dépose devant l'hôtel *Vienna*. Nous sommes accueillis par le colonel Karl. Je le connais bien. Il est à la tête de l'une des vingt fractions de l'armée chargées de se procurer les euros nécessaires à l'achat du matériel et au maintien des troupes. L'hôtel a été construit par les Russes. Il se fond parmi les autres, à l'ouest du centre-ville.

« Ho ! Regarde, des oranges ! »

Au pied de l'immeuble, Tanja se précipite vers les étalages d'un supermarché, me laissant en plan avec les bagages, les mômes et le colonel. Le Karl mate la scène de travers. Tanja me fait des signes de là-bas, elle appelle Thomas.

« Je n'ai pas mangé d'agrumes depuis une éternité », me dit-elle en revenant, avant de s'apercevoir à son tour de la gueule du gradé.

« Je vous laisse vous installer dans votre chambre, je vous attends au bar de l'hôtel. Donnez le code 20-897 à la réception. »

Pas besoin de faire la morale à Tanja. Elle a compris qu'à l'étranger, un Autrichien ne doit pas s'étonner de quoi que ce soit qui puisse informer qui que ce soit de quoi que ce soit. Nous sommes en vitrine. Yvonne est endormie dans mes bras. Je suis un bon père de famille. À l'occidentale, avec ma femme exotique. Une fois dans la chambre, nous nous embrassons, Thomas fait le tour de sa maison provisoire.

« Je suis si heureuse », elle me dit.

Sur le lit, nous découvrons les brochures touristiques qui présentent la ville. Elles sont écrites en allemand.

« Tu sais ce qui m'a le plus frappée ? » C'est Tanja qui demande.

« Non. »

C'est moi qui réponds.

« Eh bien ce sont ces étrangers partout dans les rues. Avant, la Hongrie, c'était quand même le trou du cul du monde. Maintenant, la Hongrie, c'est comme la France. Ou les USA. Ça ne ressemble plus à rien, mais c'est content parce que c'est riche. Tu imagines, en Pologne, cathos comme ils sont, comme ils doivent traiter les travailleurs invités ?

– Non.

– Et encore. Ici, c'est un pays plus ou moins ami. Ils sont dans l'Union, mais ils sont restés proches de nous. Tu te rends compte comme cela doit être à Paris ? »

Et puis, après un temps, enfin la question que j'attendais depuis des années.

« Tu n'as jamais eu envie d'y retourner ? Rien que pour voir comment c'est ? »

Elle dit ça comme en s'excusant déjà d'avoir eu cette idée dans la tête, à un moment de sa vie.

« Non, je dis une fois de plus. On est né quelque part, mais cela n'a d'importance qu'afin de connaître la quantité de travail à fournir pour rattraper son retard sur les mieux nés. Penser à revoir la France, ça serait comme vouloir redevenir gosse, avoir quatre ans comme Thomas et tourner en rond en attendant que les parents veuillent bien lever leur gras. Allez mon bonhomme. »

Nous allons rejoindre le gominé en bas, après avoir changé la couche remplie de la petite chieuse.

Le Karl en question nous fait faire un beau tour de Buda et de Pest dans sa *Mégane*, j'ai en vérité l'impression d'être à Paname. Pollution, des noirs beaucoup, des gens comme ça, désœuvrés. Et de beaux immeubles. Cette écriture étrange, cette langue qui ne ressemble à rien. On dirait du Chinois. Ou du Basque. Enfin une langue de hordes sédentarisées.

Des très riches, des très pauvres : vraiment, Paris. Tanja est plus impressionnée que moi, elle demande sans cesse à Karl de s'arrêter, tout l'étonne. Le gominé insiste sur les monuments construits

au temps de l'empire austro-hongrois, bellement rénovés. Il essaie de passer sous silence les nouvelles constructions, mais ce sont elles qui frappent, et l'unique attraction capable de détourner Thomas de ses chevaux de bois, qu'il fait courir sur la portière et sur mes pauvres genoux.

« Ho, regarde, papa! L'est bo l'immeuble! »

Il me dit ça pour chaque monstre de verre.

« Mais le Guide en construit des plus grands, des plus beaux encore, mon Thomas! »

C'est la réponse systématique. Tanja devient mélancolique, elle serre Yvonne dans ses bras. Le tour est bientôt terminé, Karl nous ramène à l'hôtel. En nous déposant, il nous demande de descendre à huit heures, afin de nous conduire au restaurant où le régime nous invite à fêter l'anniversaire de Tanja.

Dès la porte de la chambre franchie, cette dernière prend une douche. Je me rase. Thomas s'amuse à tuer inlassablement ses jouets en les faisant chuter du haut de la falaise, aujourd'hui c'est le lit de l'hôtel, demain ce sera le bord d'un trottoir, les escaliers de l'immeuble, les épaules de sa mère. Lorsque Tanja sort de la cabine de douche pour attraper une serviette, je la prends dans mes bras.

« Arrête, tu vas être tout mouillé.

– Bon anniversaire ma chérie. »

Elle me rend ce baiser que je lui ai offert.

« Et toi? »

Je lui demande comme ça.

« Et moi quoi ? » Elle me répond sans agressivité. Elle ne comprend pas mon « et toi ».

« Et toi, tu n'as jamais eu envie d'y retourner ? »

Dans la glace, elle me regarde, arrête de se sécher les cheveux avec la serviette de l'hôtel. Puis :

« Si. Je suis partie tellement jeune du Koweït. Au début, j'ai cru mourir. Désormais, je suis bien morte. Mais Tanja est vivante, elle. Et elle n'a aucune envie de savoir ce qui se passe à l'extérieur, au Koweït, ou ailleurs. Nous n'aurions pas dû venir. »

Je conteste : « Ce n'est quand même pas comme si nous étions à Presbourg, Berlin ou Moscou ! Tu n'as pas envie de revoir ta famille en rêve, elle ne te manque pas ? »

Ses yeux deviennent plus humides que ses cheveux.

« Tous ces efforts que nous avons faits pour nous intégrer ! Et nous sommes en train de les remettre en question en croyant passer un week-end anodin. Ces années où nous avons essayé d'oublier comment vit le monde extérieur ! Je ne veux pas que Thomas et Yvonne vivent ce que nous avons vécu. Je veux qu'ils trouvent normale la vie qui est la leur. Je ne veux même pas qu'ils puissent imaginer qu'à soixante kilomètres, des gens mangent des fruits de la passion et prennent des avions pour aller se dorer la pilule au bord de la mer quand chez eux il fait

moins trente! Si Thomas regardait la télé... Heureusement ici, ils ne sont pas complètement idiots, ils l'ont enlevée. Si Thomas regardait la télé, il ne comprendrait pas ce qui se déroule devant lui!»

Nous nous serrons l'un contre l'autre, alors que notre fils fait son apparition, une miniature dans chaque main, le regard inquiet et bête.

Le téléphone de la chambre sonne. Mon ex-femme et moi nous regardons.

«Jörg, ne réponds pas, j'ai peur.»

Un temps.

«Mais non, je réfléchis. Karl doit s'impatienter.»

– Ne dit pas de bêtises, nous avons rendez-vous en bas dans une demi-heure.»

Après dix coups, le silence revient, tout de suite relayé par les braillements d'Yvonne, réveillée et dont le ventre réclame. J'extirpe la petite chose de son lit-cage et la berce dans mes bras, fasciné par le brun tous les jours changeant de ses yeux. Avec ses cheveux roux et sa peau blanche, on dirait une petite berbère.

À nouveau le téléphone sonne et je saisis le combiné sans réfléchir. Tanja me regarde comme quelqu'un qui attend l'annonce d'une information catastrophique. Je dis quatre fois «oui» et je raccroche.

«Alors, c'était quoi? Mais dis-moi, c'était quoi?»

– Le Karl veut me parler en privé, tu me rejoins avec le petit dans une demi-heure? J’emmène Yvonne avec moi.»

J’attrape l’écharpe porte-bébé et part en claquant la porte, sans laisser à Tanja la possibilité d’émettre approbation ou désapprobation. Dans l’ascenseur qui nous transporte du dixième étage au hall d’accueil, je caresse tendrement la tête de ma fille, elle babille et sourit. Arrivé au rez-de-chaussée, je sors de l’ascenseur, me dirige vers le bar et, après avoir demandé à la réception de nous prévenir quand le colonel serait arrivé, je reprends la direction de l’ascenseur et appuie sur le deuxième étage. Pas la peine de prendre trop de précautions non plus, Branau doit bien savoir que l’on chercherait à me contacter. Je sonne à la chambre 212, comme la voix au téléphone me l’a demandé. Un homme m’ouvre. Il me fait signe d’entrer et referme la porte. Un autre est assis sur le lit double.

« C’est votre fille, Yvonne, je suppose. »

À son accent, je comprends qu’il est Français. Il se lève et vient caresser la tête de l’enfant. L’autre s’assied sur le dossier d’une chaise de bureau. Comme au téléphone, il s’adresse à moi dans cette langue que j’avais cru oublier.

« Elle a les cheveux de son père. Elle est mignonne. Rassurez-vous, notre intention n’est pas de vous faire du mal.

– Que voulez-vous ? »

Ceux qui ont vécu longtemps dans un autre pays savent que l'on acquiert avec le temps une prononciation différente de sa langue maternelle. Ce n'est pas un accent, c'est une étrangeté, une sortie du coma.

« On vous dit... proche du chancelier, Balthazar. »

Je regarde l'Européen sans rien dire, ne laissant filtrer aucune émotion.

« Que voulez-vous ? »

Celui qui nous a ouvert fait des risettes à Yvonne.

« Vous êtes dans une impasse. Nous vous proposons une sortie de secours. »

Je souris. Cela énerve mon bonhomme.

« Je ne vais pas y aller par quatre chemins. Vous tuez Branau, et nous vous proposons une nouvelle identité, une toute neuve, toute belle, pour vous et votre petite famille, loin de l'enfer dans lequel vous vous êtes vous-même enfermés depuis toutes ces années. »

J'éclate de rire à l'énoncé de la proposition.

« L'arrogance française. Voilà bien une chose qui n'a pas changé ! »

Les deux se regardent.

« Mais la France, avec tout son barda nucléaire, n'a-t-elle pas trouvé mieux qu'un petit fuyard médiocre

pour régler son compte à la punaise d'Europe centrale? Vous vous doutez bien que si je suis ici, c'est qu'on me fait assez confiance pour me laisser vous rencontrer sans la moindre inquiétude.»

– Nous ne dépendons pas du Quai d'Orsay, mais des services secrets européens. Balthazar, nous savons par quoi vous êtes passé, nous vous proposons une nouvelle vie.

– Merci messieurs, je vais étudier votre proposition.»

Alors que je tourne les talons, l'un d'entre eux me tend une carte.

« Voici le numéro de téléphone où vous pourrez nous joindre, soit l'un soit l'autre. C'est un numéro autrichien. Mémorisez-le et détruisez la carte. Appelez quand vous aurez tué Branau et on vous sortira du pays.»

Je saisis le bout de papier, sésame de paroles en bois, le fourre dans l'une des poches de mon pantalon et sors. Une fois franchie la porte du couloir, j'accélère le pas. J'emprunte les escaliers de secours et vomis sur la première marche, tenant Yvonne d'une main contre mon torse et le mur en crépi de l'autre. Je reprends mon souffle avant d'ouvrir la porte de la chambre.

« Ce n'est rien, dis-je à Tanja. Il voulait savoir pourquoi tu t'étais précipitée sur les oranges tout à l'heure. On y va? »

Karl nous dépose dans un très beau restaurant des pentes de la colline de Buda. On y mange du gibier, servi avec une bonne sauce aux airelles et un vin fin, comme ils savent ici le produire également. Tanja est heureuse de nouveau, elle semble profiter de cette parenthèse depuis qu'elle la sait bientôt refermée. La musique tsigane la rend joyeuse et elle déchiffre le menu écrit dans un allemand rempli de fautes. Du haut de sa chaise, le petit témoin muet de ma rencontre interdite découvre ses mains. Thomas est assis sur deux gros coussins. Il est extrêmement fier d'être là face à nous. Ses couverts servent à un jeu dont nous ignorons le sens. Nous commandons un *tokaji aszú*. Tanja et moi trinquons, Thomas nous imite avec son verre vide. Je le remplis d'eau.

« À toi », dis-je à Tanja, qui n'est plus ma femme et qui est donc libre de m'aimer. Nous dînons en parlant de tout et de rien, en appréciant les plats qui nous sont présentés sans nous soucier du prix, de toute façon affiché en euros, et dont nous n'avons aucune idée de la valeur. Le schilling n'est pas convertible. Puis, tout à coup, je dis sans baisser la voix :

« Ce n'est pas pour cela que j'ai organisé ce week-end. Rien n'est prémédité. Mais si tu le veux, nous fuyons. »

Tanja lâche sa fourchette et regarde Thomas, avant de me fixer à son tour comme une bête

traquée. Elle fond en larmes. Je lui tends la main et lui dit d'accord, d'accord, nous rentrons à Vienne, ne t'en fais pas, nous n'en parlerons plus jamais, ne t'inquiète pas ma chérie. Le gâteau arrive, on souffle les bougies, Thomas frappe dans ses mains, toute la salle applaudit. Heureux, heureux, famille heureuse. Karl nous ramène à l'hôtel, Tanja pleure toute la nuit près de moi et nous rentrons au trou sans avoir pu dormir, dès le petit matin. Plus tôt que prévu et soulagés, tels des esclaves fuyards pardonnés par leur maître et qui retrouvent, avec presque du plaisir, leur petite paillasse misérable, au fond d'une vieille cabane en bois.

Assis sur le canapé gris, j'aide Thomas à apprendre sa poésie. Je cache les feuilles de mon fils, écrites à la main pendant qu'il me récite ce que, précédemment, il a lu à haute voix. C'est notre petit rituel du soir. Après avoir présenté le journal et bu le sperme du grand chef, je fais des boucles dans la tignasse frisée de mon petit citoyen autrichien et écoute sa mémoire s'entraîner et l'aider à devenir l'élite de la Nation.

*L'eau du pays est claire et douce
Au bord du fleuve notre herbe pousse
Elle sert à nourrir nos bestiaux
Qui à leur tour nous rendent beaux.*

Une fois notre petit moment intime et quotidien passé, Thomas m'embrasse et va retrouver sa maman, avec pour but de recevoir des compliments

sur sa diction. Tanja, enceinte encore, laque le berceau du futur bébé, après en avoir poncé les derniers coins de bois brut.

Je fredonne à voix basse :

*L'eau du pays est claire et douce
Au bord du fleuve notre herbe pousse
Elle sert à nourrir nos bestiaux
Qui à leur tour nous rendent beaux.*

« Qui à leur tour nous rendent beaux » : je souris à Yvonne. Du bon lait du Tyrol. Du lait entier pour nos enfants. Je rejoins Tanja. Courageuse avec son ventre rond. C'est elle qui avait raison, comme d'habitude. Et puis il ne faut pas que l'on s'habitue aux privilèges, nous sommes déjà des nantis, en comparaison des travailleurs et de ceux qui habitent à la campagne, handicapés par la fermeture des chemins de fer.

« Je trouve que les reliefs de fleurs sont très réussis. Tu les as faits au couteau ?

– C'est ce qu'on nous a appris tu sais. J'ai ramassé les copeaux pour Thomas. Tu pourras lui construire des avions de la *Luftwaffe*. »

Elle m'embrasse en tenant éloigné le pinceau dégoulinant de cire de sapin. Yvonne est allée chercher son doudou et se prépare pour le dodo. Thomas voulait peindre sa sœur pour l'école. Ce sera de l'abstrait. Encore quelques années. Il me tend son

pyjama et s'attelle à la construction de sa couronne de buis pour la fête de l'Indépendance. Il veut être le plus beau du défilé sur la place des Héros. Il passe ensuite une brosse dans ses cheveux avant de se glisser dans son lit. Il est vingt et une heure trente. Petit à petit, les activités de veille vont s'éteindre avec la lumière naturelle du jour. Tanja nettoie désormais ses pinceaux. Je caresse une dernière fois le front de ma fille avant le lever du soleil.

Avant d'éteindre la bougie, je murmure : « Tanja, je ne me rappelle plus du français ».

Lors des dix prochaines heures, Tanja va s'occuper d'Yvonne, ainsi que de la petite boule qui grossit dans son ventre et je me fais beau, je me fais papa. J'emmène Thomas jusqu'à la grille de l'école. Comme à mon habitude, je signe quelques autographes en souriant aux jeunes mamans et aux jeunes pères. Déjà mon bambin m'a lâché et court retrouver les petits qui partageront ses jeux. La vie quotidienne, le train-train à l'autrichienne, le roman de terroir. « *L'eau du pays est claire et douce.* » L'éclat de l'admiration dans leurs yeux de boucher, de fromager, d'ophtalmologue, de secrétaire, c'est celui de l'idylle. La belle famille. L'enfant est foncé c'est un fait, mais il est tellement brillant, comme son père, comme sa mère, une si jolie femme. On le cite en exemple au garnement qui le soir apparaît

à la grille avec encore une plaie au menton ou à son pantalon, un trou. On le gronde, on vilipende, car on voudrait qu'il fréquente le jeune Haidlmaier. Cet enfant c'est tout vu, suivra son père à la trace. Et ce feu qu'il a dans les cheveux ! Les papas l'imitent sans arriver à la reproduire, cette couleur que l'amant de toutes les Autrichiennes et de tous les Autrichiens offre à ses amoureux, pendus aux mots si réconfortants dont chaque soir il se débarrasse. Chaque soir, alors que l'on mange « *nos bestiaux, qui à leur tour nous rendent beaux* ». C'est lui, la voix du Guide, lequel désormais se fait prier pour aller en direct dans le poste. Il préfère les bains de foule, marcher dans la rue bien remplie, au contact de ce peuple qui l'aime et qui le remercie de le faire exister. Mais c'est notre Jörg qui présente les images, envoyées ensuite par satellite pour montrer aux autres, à l'extérieur, à quel point notre peuple harmonieux revit et embrasse son beau Grand, le plus Grand de tous les Grands. Alors je signe. Je signe et je bise, je me laisse faire. Le mot est donné dans tout Vienne. On vient même de loin, d'Innsbruck ou de Villach !, pour le voir et pour l'interroger de près. Et quand on lui dit le voyage, il vous regarde avec reconnaissance et une admiration non feinte. Après il faut qu'il parte, il faut qu'il aille « à la source », comme il dit tous les jours.

Je vais donc à la source, déjà épuisé par les sollicitations du matin. Avant d'entrer dans la tour, je me dirige vers le café *Aida* où l'on me laisse tranquille. Le surveillant de la porte d'entrée connaît mes habitudes et prévient chaque visiteur des risques qu'il encourt à m'adresser la parole. Là, face à ma tasse éternellement marron, je savoure mon *Melange* en faisant semblant de lire la *Kronenzeitung* pendant une quinzaine de minutes. En fait, je pense. C'est le seul moment de la journée où il m'est permis de penser. J'ai croisé hier une amie lesbienne du temps du bar, mais je n'ai pas pu l'aborder : je suis Jörg désormais, je suis autrichien et je fais partie du cercle des grands. Pour elle, comme pour tout le monde, Balthazar est bien mort. Il est sous la terre, avec les autres. Il est mangé par les millions de bêtes. « *Au bord du fleuve notre herbe pousse* ». Mais grâce à quoi pousse-t-elle, notre herbe, Thomas ? En somme, la brouteuse m'a mangé, mais elle ne le sait pas.

Désormais, il faut prendre le chemin du bureau, car à dix heures, conférence de rédaction il y a. Déjà des gens attendent de boire les mots de Jörg Haidlmaier. Qu'est-ce qu'il va bien pouvoir leur raconter ? Comme tous les jours on y arrive, il s'en passe des choses intéressantes en Autriche. Il y en a des bons citoyens à mettre en avant, des nouvelles directives à faire connaître, des événements

culturels de premier plan à saluer. On y arrive, toujours. Autour de cette table, tous les ans les gens changent, ce qui est bien commode pour recycler les bonnes paroles. Les collaborateurs sont envoyés en colonies de vacances, parce qu'ils ont trop cru qu'ils pouvaient, eux aussi, faire boire leurs mots aux autres. Ou bien seront-ils devenus un peu vieux. Ou déplorables.

Une fois la besogne accomplie, je monte au dernier étage de la tour des Pouvoirs. Les gominés rencontrés au passage ne m'épargnant pas de leur quotidienne courbette. Le dernier d'entre eux m'apprend que Branau n'est pas dans son bureau. Tiens, le beau leader n'a-t-il pas digéré tout à fait son schnaps de la veille? On m'ouvre la porte, me permettant d'attendre le chef confortablement. Je n'ai rien à faire jusqu'au journal du soir, cela fait bien longtemps que je n'écris plus moi-même lesancements des sujets. Celui qui cette année s'en charge ne se débrouille d'ailleurs pas trop mal. Peut-être passera-t-il l'hiver.

Après en avoir défait un à un les boutons, je jette ma chemise par la fenêtre pour la voir voler jusqu'à la dalle de béton. Puis le pantalon, la ceinture, le caleçon, les chaussettes, les chaussures. Je suis tous les jours fasciné par les chemins différents qu'empruntent ces petits morceaux de choses, pourtant dénués de capacité décisionnelle propre. C'est un

spectacle d'enfant qui, sans se lasser, mille fois fait tourner sa toupie et mille fois la regarde. Si Tanja me voyait ainsi gâcher, elle me passerait un savon. Je jette un œil sur mon costume du soir, déambule dans le bureau du beau leader en caressant les objets, traînant les pieds et faisant des bruits de bouche. J'attends qu'il entre et qu'il dispose de moi. Il en faudra du temps, avant que le dossier « Ducreux », posé sur le bureau le plus important du pays, n'attire mon attention.

Telle qu'elle est disposée, cette pochette est faite pour être ouverte par celui qui ne le devrait pas. Je fais alors ce qu'on attend de moi. Elle contient des dépêches de l'Agence France-Presse. Une source à laquelle je n'ai moi-même pas accès. Je m'assieds dans l'ample fauteuil en cuir. Les articles évoquent un nouveau ministre de la Culture, les manifestations qui ont suivi sa nomination, sa réforme de l'audiovisuel, son château, dont les rénovations passent par les Monuments historiques en l'exemptant donc de frais coûteux, les plages qu'il se réserve en tant que producteur pour ses émissions sur les chaînes du service public. Dans la biographie écrite lors de son arrivée en poste, deux courtes phrases sont consacrées à la tentative d'empoisonnement opérée par sa bonne et dont il fut la victime.

« La malheureuse avait versé de la mort-aux-rats dans son café du matin. C'est la seconde

domestique qui, l'ayant vu faire, en avertira le maître de maison. »

Du pipi coule bientôt sur le fauteuil du maître qui, bien heureusement, en a vu d'autres. C'est Balthazar qui fait pipi et c'est Jörg qui ne s'en aperçoit pas. Du zizi de taille moyenne coule un flot qui bientôt goutte sur la belle moquette épaisse, toutefois changée – c'est bien le moins – chaque année. La bonne a pris huit ans, c'est marqué là. La malheureuse a toujours nié, mais qui d'autre? Ces noirs, avec leur complexe d'infériorité, une bombe à retardement. Balthazar patauge dans ce que sa vessie n'a plus voulu retenir, tandis que Jörg continue sa lecture. Les deux s'ignorent. Le gros, en interview :

« Je n'en ai jamais voulu à sa classe, puisque celle qui m'a sauvé la vie en était, elle aussi, originaire. Et puis, entre nous, je ne pense pas que de la mort-aux-rats m'aurait fait souffrir d'autre chose que d'affreux problèmes de transit. L'acte idiot d'une désespérée. »

Balthazar se lève, Jörg tente de réfléchir. Le petit gnome se gratte la jambe gauche. Balthazar va et vient d'un bout à l'autre de l'immense baie vitrée, tandis que Jörg, lui, tente de réfléchir. Le premier frappe sa tête contre la vitre, afin de faire oublier à son corps le mal de ventre qui, lentement, s'installe. La tignasse le protège des blessures. Chez Jörg, la colère monte, que la libération des flux susdite n'a

pas réussi à évacuer. Balthazar se sent, le pauvre, de plus en plus perdu. Il voudrait disparaître, se confondre avec les boucles de moquette, devenir l'un de ces centimètres de colle que le monde laisse tranquilles. Roulé en boule à quelques souffles des microbes, il y frotte son front de plus en plus fort, et de plus en plus vite, comme on use la craie sur le tableau noir de l'école. Ça brûle, mais cette douleur nous permet d'en oublier d'autres, elle soulage. Même si Jörg n'est pas d'accord. Balthazar tremble, il a froid. Il se lève et Jörg en profite. S'emparant de la chaise posée inutilement près de la porte d'entrée, il jette son projectile contre la bibliothèque qui s'effondre sur le poste à écran plat, sans toutefois réussir à l'entraîner dans sa chute. Que ce garçon est colérique. Dès qu'il n'a pas ce qu'il veut désormais, il met la maison Autriche sens dessus-dessous. Et commence par le bureau du boss. Maintenant il s'en prend aux ouvrages, déjà injustement descendus de leur piédestal. Ne tardant pas à reconnaître le Livre, notre forcené s'emploie, avec démenche, à en faire des confettis de carnaval. Il ne restera plus une page entre les reliures. L'énergie qu'il requiert pour la tâche est définitivement perdue : il y a, dans le pays, deux usines dont l'unique but est de produire la chose. On constate par cet exemple, à quel point l'action de Jörg est présentement déraisonnable. Balthazar,

lui, pleure comme une flotte. Pour sûr, dans le couple, sait-on désormais qui fait la femme. Car c'est maintenant Jörg qui a la main. Et il ne se prive pas. Après avoir déchiré une bonne vingtaine d'ouvrages patriotiques, bientôt trois, Jörg est un peu fatigué. Il passe le relais à Balthazar, qui se roule dans les feuilles. Mais voilà que l'objet de tous les désirs fait son apparition.

« Eh bien vous en avez fait de belles », dit la future victime potentielle à l'adresse du corps musclé allongé parmi les feuilles. Il fait mine de découvrir le dossier entrouvert et demande aux gominés qui le suivent de partir.

« Vous avez des lectures malsaines. De toute façon, ce n'était qu'une négresse cette bonne. Ce n'est pas la peine de vous mettre dans des états pareils pour une négresse. C'est la jaune qui l'a vendue. Elle vous aura vu faire et en aura profité. Les bonnes sont de telles garces entre elles. »

Le beau leader se dirige vers son bureau et se penche pour renifler le liquide honorant son fauteuil. Sans dire un mot, il se lève, va chercher quelques feuilles du Livre et les dépose en couverture entre son fessier et le surplus d'eau digérée par les reins de Jörg, de moi. Il rassemble les dépêches éparpillées et les range dans le dossier.

« Un pays pareil. C'est à peine croyable. » Le *Schmarotzer* soupire et Balthazar le regarde. Plus il vieillit plus son visage est noble.

« Je me demande où va le monde. Et vous n'avez pas, comme je l'ai, accès aux inepties servies tous les soirs à ceux qui tels vos parents, tels vous-même, ont eu le malheur de naître sur ce morceau-là du rocher. J'ai vu une fois une émission présentée par votre vieil ami Parc. J'en ai pleuré, Jörg. »

Branau sort son parapheur d'un tiroir du bureau et commence à signer des décrets, en parcourant à chaque fois rapidement le contenu du texte. Je ne sais pas quoi dire, quoi faire. Je ne suis pas capable de me relever. Je sanglote juste, mais ne m'en rends pas compte.

« D'ailleurs Parc est mort. C'est Blanche-Neige la coupable, dans cette affaire-ci. »

Il rit en s'apercevant du jeu de mot.

« Mais cette fois c'est vrai. Et en direct, grand spectacle. Votre producteur a failli ne pas s'en relever. Vos parents sont morts aussi. Ils ont essayé de vous chercher, au début au moins, mais ils se sont lassés. »

Mon beau leader me regarde. Il soupire, se lève et vient s'agenouiller à mes côtés. Il me baise la bouche, essuie les larmes sur mes joues et passe une main sur ma nuque.

« Tu veux me tuer n'est ce pas mon beau Jörg. Mais tu ne le feras pas. Sinon tu aurais appelé les services secrets européens. Ils sont bien renseignés sur mes méthodes, hein, les petits furets... J'ai su qu'ils t'avaient proposé de t'amnistier pour ce crime

que tu n'avais pas commis. Ils savaient donc à quelle sauce je t'avais mangé. Ils savaient que le petit crétin américain naturalisé que tu es resté croyait être recherché pour le meurtre. Débile, comme histoire. Plus les ficelles sont grosses...

« Tu es au courant de tout mon cher Jörg. Tu as de fait choisi d'être définitivement autrichien. Je peux à partir de cet instant t'accorder une confiance absolue jusqu'à la fin de mes jours. Tu es désormais mon cerbère le plus agressif. »

Il m'embrasse de nouveau tendrement sur les lèvres, et joue de sa main gauche avec les poils de mon torse.

« Tu ne sauras jamais ce que sont devenus Egon et Vera. Et tu l'accepteras. Non pas que leur sort te soit indifférent. Mais tu accepteras le fait qu'il ne soit pas de ton ressort de répondre à cette question. Que j'ai seul la réponse et que je suis ton maître. Et qu'à moi, cette question est indifférente. En revanche, il est important que tu en saches un peu plus sur Tanja. »

Branau se lève et retourne parapher sa montagne de photocopies. Il prend son temps. Puis ouvre un tiroir et sort une chemise blanche. Me la tend. Il y est écrit « Nawal Al-Gaqazia ».

« Ta Tanja a zigouillé les uns après les autres les huit membres de sa famille qui voulaient quitter notre beau pays pour retourner s'emmerder sur les

dunes du Koweït. À seulement quatorze ans. Pas mal, hein ? Et puis c'est elle qui nous a invités à creuser la piste du meurtre de Ducreux. Elle tient à toi, tu sais. Allez, rhabille-toi, il faut que tu prépares ton journal. »

Appuyant sur un interphone, il parle à la jolie dame : « Mon bureau est en désordre, faites le nécessaire. »

Au quatrième étage de la tour des Pouvoirs, avant de me laisser passer à l'antenne, le maquilleur masque la brûlure sur mon front du mieux qu'il peut et sans poser de questions, comme à son habitude. Dans le bureau de mon nègre, j'ai retiré les feuilles de prompteur mais ne les lis pas. L'habilleur a ajusté le costume. Une fois prêt, je me dirige vers le studio mais me retiens d'adresser la parole à la rédactrice en chef. Assise à côté du réalisateur derrière la vitre fumée, elle commence déjà à me parler dans l'oreillette. Au son de sa voix, je retire machinalement le mouchard magique du trou où l'avait déposé l'assistant, à qui je n'avais prêté attention. Mon beau leader vient à son tour se poser face à moi. Le décompte entamé, j'ajuste mon timbre et découvre le premier titre du journal. Je me lance.

Les félicitations habituelles fuseront.

En rentrant à la maison, j'embrasse Tanja qui me congratule à son tour. Nous passons à table. Je savoure la bonne soupe que l'on m'a préparée.

Achévé d'imprimer en
par l'imprimerie France Quercy
à Mercuès (46)
Dépôt légal : juillet 2007
N° d'impression :
(Imprimé en France)